

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01062192 8





De l'année

2

Ch. V.

c



Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

JOSEPH,
EN NEUF CHANTS.

THE END OF THE WORLD

3 years - 2 years

JOSEPH,

EN NEUF CHANTS,

PAR M. BITAUBÉ,

*De l'Académie Royale des Sciences &
Belles-Lettres de Prusse.*



A PARIS,

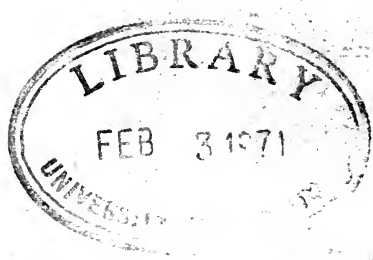
Chez { **PRAULT**, Imprimeur, Quai de Gèvres.
 { **LE CLERC**, Libraire, au Palais.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PG
1957
352A65
1767

IN 306



A
SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
FRÉDÉRIC-GUILLAUME,
PRINCE DE PRUSSE,
&c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

*La bonté avec laquelle VOTRE
ALTESSE ROYALE m'a permis
de mettre son auguste Nom à la tête*

a iij

É P I T R E.

de cet Ouvrage , est une marque de l'affection particulière qu'Elle a pour les Lettres , & de la protection dont Elle daigne les honorer.

Tous ceux qui ont le bonheur de connoître V O T R E A L T E S S E R O Y A L E , savent que ces dispositions favorables ne doivent point être attribuées à ce haut rang où la Providence vous a fait naître , près d'un trône qui est tout à la fois celui des Sciences & des Arts , de la justice & de l'humanité , de la gloire & de la vertu ; mais qu'il faut en rechercher la cause dans ce cœur bienfaisant & sensible , dans cet esprit éclairé & solide , dans cette ame noble & supé-

É P I T R E.

rière , que tout le monde admire en Vous.

D'après cette considération, je dois avouer , MONSEIGNEUR , qu'un Ouvrage, pour mériter de vous être offert , devroit être un Ouvrage parfait. S'il ne me convient pas de décider que celui-ci l'est , je puis au moins m'assurer que le choix heureux du sujet , & que les leçons touchantes, les exemples frappantes que chaque morceau présente, le feront mettre au nombre de ces Ouvrages, qui indépendamment de l'agrément qu'ils ont pour objet principal , sont encore des Ouvrages utiles.

C'est d'après cette assurance , que

É P I T R E.

*j'ose vous prier, MONSEIGNEUR,
de vouloir bien agréer ici les témoi-
gnages publics de la vive reconnois-
sance & du profond respect avec les-
quels je suis ,*

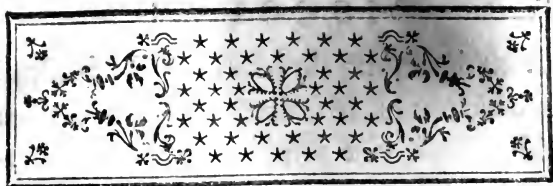
MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

A Berlin ,
ce 9^e Mai 1767.

*Le très-humble & le très-
obéissant Serviteur ,*

S. P.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LA plûpart des Poëtes Epiques ont puisé le merveilleux de leurs Poëmes dans la Religion de leurs pays , & quelquefois ils en ont pris leurs sujets entiers. Chez les Poëtes Herfes , les ames des Héros volent dans des tourbillons de nuages. Homère s'est emparé de toute la Mythologie Payenne. Le Tasse , non-content d'employer les Anges & les Démons , s'est encore servi de Magiciens , & si l'Enchanteur Ismeno est peu intéressant, tel est le prestige de l'amour , que l'on se plaît aux enchantemens d'Armide , lorsqu'un désert sauvage de-

vient le séjour de la volupté. Malgré leurs défauts, Milton & quelques Poètes Allemands ont produit des chefs-d'œuvres, en empruntant de nos Livres sacrés le sujet entier de leurs Poèmes. Pourquoi, dans ces derniers temps, les François ont-ils négligé & ce merveilleux & ce genre ?

J'en allégué d'abord pour raison le mauvais succès de plusieurs d'entre leurs Poètes. Quelques sujets heureux que fournisse l'Ecriture, *le Moïse sauvé*, & d'autres Ouvrages pareils, avoient inspiré tant de dégoût, que l'on eût craint de le réveiller en puisant dans la même source où les Auteurs de ces tristes Poèmes avoient puisé. Les vers durs de Chapelain, en défigurant son Poème, avoient aussi défiguré les Anges & les Génies qu'il emploie. Cependant, malgré les Tragédies bisarres prises de nos Livres sacrés, Racine fit *Athalie*.

PRÉLIMINAIRE. iij

L'amour aveugle de l'Antiquité a pu aussi empêcher bien des Poètes de s'écarter du merveilleux reçu au Parnasse : les Dieux d'Homère & de Virgile leur paroissoient les seuls auxquels ils dussent sacrifier dans leurs Poèmes. Le Camoïens est un exemple remarquable de cette espèce de superstition. Nous nous étonnons aujourd'hui , moins encore de l'usage qu'il a fait des Divinités du Paganisme , que lorsqu'il avance , dans le dessein de se justifier , que Mars représente Jésus-Christ , Venus la Religion Chrétienne , &c. Mais si nous ne pouvons goûter ces raisons , elles étoient alors très-propres à désarmer les Critiques , qui étant , pour la plûpart , des Commentateurs , & ayant abusé de l'allégorie pour justifier quelques bisarries des anciens Poètes , ne pouvoient , sans se condamner eux-mêmes , rejeter une semblable défense , & peut-être

n'étoient pas en état d'en sentir la foiblesse.

Despréaux, si digne d'être le Législateur du Parnasse, mais dont on a cassé avec raison plus d'un Arrêt, a condamné le merveilleux tiré de notre Religion, & son sentiment semble avoir prévalu chez les François. Mais en convenant avec lui que ce genre de merveilleux est moins susceptible d'*ornemens égayés*, d'une autre part, lorsqu'on n'en abuse point, n'est-il pas plus sensé & plus sublime? Quand Despréaux dit :

*Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le Diable toujours hurlant contre les Cieux?*

Il critique moins ce merveilleux en lui-même que les défauts de ceux qui l'ont employé. On auroit pu, avec autant de fondement, blâmer, d'après les fautes d'Homère, tout le merveilleux puisé dans la Mythologie. Quel objet à

présenter , auroit-on pu dire , que les tracasseries éternelles de Jupiter & Junon dans l'Iliade ; que le Maître des Dieux menaçant son épouse de la pendre par les pieds , & se montrant ensuite aussi foible qu'il avoit voulu paroître terrible ? Quel objet encore que ce Vulcain boiteux qui sert à boire , & dont les Dieux daignent *rire d'un ri inextinguible* ? C'est ainsi que les écarts de Milton n'autorisent pas plus que ceux d'Homère , à critiquer la nature du merveilleux qu'ils ont mis en œuvre. Si Milton décrit des combats ridicules livrés dans le Ciel, s'il convertit les Démons en Pygmées, il ne faut pas oublier les discours vraiment sublimes qu'il leur fait souvent prononcer, l'apostrophe de Satan au Soleil, la noble fermeté d'Abdiel , &c.

Mais ne semble-t-il pas, suivant Despréaux , que tout le merveilleux que

j'appelle *sacré* se borne à faire *hurler le Diable contre les Cieux* ? Ce Satyrique accoutumé à saisir les objets du côté plaisant, n'a-t-il pas traité cette matière avec un peu trop de légèreté ? La Poësie destinée, sans doute, dans son origine à célébrer le Créateur, se seroit-elle tellement énervée en chantant les Divinités bisarres du Paganisme, qu'elle ne pût plus s'élever jusqu'à l'Etre suprême ? Il n'y a qu'à lire les Cantiques de David & quelques morceaux des Prophètes, pour voir que ce genre de merveilleux est susceptible des images les plus sublimes. Il est vrai que si l'on envisage la Religion d'un côté mystique, en voulant lui donner de l'élévation, on la dénature, & dès-lors qu'elle cesse d'être raisonnable, elle perd toute sa grandeur. C'est une des raisons pourquoi, dans les pays où la Religion a pris quelque teinte de mysticité, ce merveilleux n'a point

réussi, & ensuite a été négligé. C'est ;
sans doute, sous ce point de vûe que
l'envisageoit Despréaux lorsqu'il disoit :

*De la foi d'un Chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles ;
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire & tourmens mérités.*

Elle s'étoit présentée sous le même
aspect à Racine le fils : voilà en partie
pourquoi, dans le Poème de *la Religion*,
ce sujet paroît indigne de la Poësie. Je
ne voudrois pas qu'à l'imitation de Cha-
pelain, on peignît, dans le Ciel, la
Vierge assise avec les Prophètes, les
Apôtres & les Saints auprès du thrône
de Dieu, & l'implorant en faveur de la
France, description plus digne des Lita-
nies que de l'Epopée. Mais que l'on
prenne les grands traits de la Religion
naturelle, qui sont comme gravés dans
le cœur de toutes les Nations, & dont le
Christianisme n'est que le rétablissement,

& je crois que bien loin de déparer le Poème épique , ils lui donneront une nouvelle grandeur. J'en apporte pour preuve plusieurs morceaux des Poèmes de Milton , & de Messieurs Klopstock , Bodmer & Gefner. Le ministère des Anges ne choque point la raison ; il est fondé sur une tradition si ancienne , & tous les Peuples ont tant de penchant à le croire , que le Poète en peut faire un usage heureux.

Non-seulement le merveilleux sacré , lorsqu'on l'emploie habilement , répand dans le Poème un coloris plus majestueux , mais il y introduit encore de la variété. Les allégories risquent d'être froides. On est las de Jupiter , de Mars & d'Apollon. Des machines prises de notre Religion auront donc l'attrait de la nouveauté. Ce genre de merveilleux est sur-tout inhérent aux sujets tirés de l'Ecriture.

PRÉLIMINAIRE. ix

Il faut apparemment que , dans le Poëme , la partie du merveilleux soit la plus difficile , puisque la plûpart des Poëtes y ont échoué. Quand les hommes s'ingèrent à parler de la Divinité , il arrive presque toujours ou qu'ils manquent d'élévation , ou que leur imagination les égare. Le merveilleux est souvent outré dans l'Iliade : il est foible dans l'Odyssée. Ce n'est pas le côté brillant du Tasse ; les grandes cornes qu'il donne aux Démons n'embellissent point ses tableaux , & en général ses machines n'ont pas assez de grandeur. Milton est tombé dans l'excès contraire. Je ne parle pas du Camoüens. M. Klopstock semble avoir ici trop suivi les traces de Milton. Quelques beautés sublimes qu'ait son Poëme , les Anges & les Démons y paroissent trop souvent ; c'est détruire l'effet de ses machines : on peut appliquer ici la maxime d'Horace , *nisi dignus*

vindice nodus. Les Etres surnaturels, quoique les plus grands dans un Poëme, n'y sont cependant pas les principaux Personnages, & ne doivent point étouffer par leur nombre & leurs actions trop multipliées, l'intérêt que l'on prend au héros. On auroit tort de conclure des fautes de ces Maîtres de l'art, que l'on pourroit bannir entièrement le merveilleux de l'Epopée. Il y introduit de la grandeur & de la variété, & quand même il seroit quelquefois trop fabuleux, les hommes aiment les fables, tous les Lecteurs ne sont pas Philosophes, & la Poësie triomphe souvent de la Philosophie elle-même.

Si c'est par une sorte de respect pour l'Ecriture que Despréaux ne vouloit point que le Poëte Epique y puisât, aujourd'hui c'est peut-être un motif tout contraire qui donne quelque éloignement pour de semblables sujets. Et ce-

PRÉLIMINAIRE. xj

pendant on court en foule à plusieurs Tragédies sacrées ; & , ce qui est plus remarquable encore , on a goûté beaucoup les Traductions des Poètes Epiques , soit Anglois , soit Allemands qui ont excellé dans ce genre. La crainte du ridicule est une entrave que la Nation Françoisé a sçu donner au génie : quelque amour que l'on ait pour la nouveauté , on est un peu prompt à douter de la réussite d'une entreprise nouvelle : on juge quelquefois sur le seul titre , du succès d'un Ouvrage. Ne crut-on pas qu'une Poétique en vers François ne réussiroit point ? N'a-t-on pas pensé long-temps que , dans cette Langue , on ne pouvoit produire de bons Poèmes Epiques ?

Je suis bien éloigné de regarder du même œil nos saints Livres & la Mythologie Payenne : mais en supposant même que les premiers ne continssent que

des récits fabuleux , cela empêcheroit-il le Poëte d'y puiser ? Étoit-ce la foi qui inspiroit Ovide quand il chantoit les Métamorphoses ? Auguste , sa Cour , & les Philosophes de Rome regardoient-ils comme de véritables Divinités celles qui composent le merveilleux de l'Enéide ? Ceux qui blâment un Poëme sur le titre , ne songent pas assez que ce sont les détails & quelquefois les seuls épisodes qui le font réussir. Dans le temps que le Tasse écrivoit la *Jérusalem délivrée* , on étoit peut-être encore imbu des Croisades ; mais aujourd'hui qu'on est défabusé à cet égard , le défaut du sujet n'a guère nui au Poëme. Le Poëte , comme dit Horace , est une espèce de Magicien , qui produit une persuasion momentanée , au moyen de laquelle il opere tout ce qu'il lui plaît. L'Eloquence a le même pouvoir.

Quoique j'aye fait ces réflexions, com-

PRELIMINAIRE. xiiij

me il est des personnes qui pensent qu'un Poëme doit être écrit en vers, je ne prétends point passer à leurs yeux pour Poëte. Quelque titre qu'elles donnent à mon Ouvrage, si je réussis à leur plaire je serai satisfait. Cependant d'autres pensent que la versification ne fait pas l'essence de la Poësie, & qu'une prose hardie & harmonieuse peut produire les mêmes effets; elles disent que si Télémaque n'est pas un Poëme, ce n'est point parce qu'il est écrit en prose, mais parce qu'il manque souvent de l'élévation & de la chaleur de l'Epopée. L'Allemagne n'a pas disputé à M. Gesner le titre de Poëte, quoique ses Ouvrages ne soient point écrits en vers. Je pourrois même nommer parmi les François, des Auteurs célèbres qui pensent à cet égard comme l'Allemagne.

Quelques personnes m'avoient con-

feillé d'écrire en vers blancs, mais je me suis bien gardé de le hafarder. Peut-être que les François auroient pu avoir de tels vers comme la plûpart des autres Nations, mais aujourd'hui on ne pourroit les introduire, parce qu'ils possèdent des chefs-d'œuvres en vers rimés. Racine, Corneille, Despréaux, Voltaire & plusieurs autres Poètes nous ont pour jamais accoutumés à la rime. Les autres Nations n'avoient pas de tels Auteurs en vers rimés, lorsqu'on leur a donné des vers blancs. Je ne suis pas étonné, vu l'empire presque invincible de l'habitude, qu'on ait tant combattu chez les François, cette dernière espèce de vers. D'ailleurs comment s'y est-on pris pour les décrier? On a choisi dans Racine des morceaux admirables, que tout le monde fait par cœur, & on les a convertis en vers blancs : qui ne voit que c'est attaquer l'habitude, si j'ose

ainsi m'exprimer, dans ses retranchemens les plus forts? l'oreille accoutumée à ces beaux vers rimés, pourroit-elle en supporter d'autres? Mais si, avant que l'on eût produit ces chefs-d'œuvres, ou dans le temps même qu'on les produisoit, un grand Génie avoit fait un Poëme en vers blancs, où l'harmonie eût été jointe à la force & à la sublimité des idées, j'ose croire qu'il auroit réussi.

Je fais que l'on prétend que notre Langue est trop peu poétique pour se passer du secours de la rime, 1°. parce que le mètre n'y est pas assez marqué; 2°. parce qu'elle manque de hardiesse.

1°. Quand au mètre, nous avons des brèves & des longues, & il ne s'agiroit peut-être que de les mieux fixer. Du reste on a fort bien observé que ce n'est pas sans inconvénient que les Grecs & les Latins leur donnoient des places

assignées, & l'on allégué ici ce passage d'Horace :

..... *tarda necessitas*

Lethi corripuit gradum.

où, tandis que l'on se conforme au mètre dans le premier vers, on s'en écarte dans le second, lorsqu'on ne consulte que le sens des paroles : on a pensé qu'en faveur de la variété, ainsi que de la justesse des tableaux, il vaudroit peut-être mieux laisser à l'oreille du Poëte le soin de placer le mètre. Je remarque ici que dans la Langue Allemande, la quantité des syllabes n'est pas parfaitement déterminée, & cependant cette nation préfère ses vers blancs à ses vers rimés.

2°. La Poësie Françoisse, dit-on encore, ne pourroit, vu son peu de hardiesse, se passer du secours de la rime. Je hasarde ici cette réflexion. Nous ignorons ce que, dans notre Langue,

PRÉLIMINAIRE. xvij

àuroient pu devenir les vers blancs; on a si peu songé, jusqu'à présent, à les perfectionner, qu'on n'en a guère fait que pour les tourner en dérision; si de grands Poètes s'y fussent employés sérieusement, ils auroient peut-être donné un caractère plus grand à ces vers, & par là racheté l'absence de la rime. Il se pourroit que l'obligation de rimer refroidît un peu la marche du Poète, & que ce fût une des raisons pourquoi notre Poësie manque de hardiesse. Dans la Poësie Allemande les vers blancs ont, pour l'ordinaire, plus d'élévation que les vers rimés.

Mais si nous n'osons faire des vers blancs, une prose soutenue & harmonieuse peut, jusqu'à un certain point, les remplacer; elle imite la cadence des vers, & si elle a moins d'harmonie, d'une autre part elle offre plus de variété. On ne fait pas toujours quelles

excellentes idées les Poètes ont été obligés de sacrifier à la rime, & l'on s'apperçoit plus d'une fois des idées qu'elle seule amène. On doit en croire M. de Voltaire qui défie que l'on produise de suite un petit nombre de vers François qui soient absolument sans défaut. Sur-tout dans des sujets simples, tels que ceux qui tiennent à la Poésie champêtre, la prose a peut-être plus de naturel; l'esprit n'étant gêné par aucun joug, peut mieux s'abandonner au sentiment. Mais je le répète encore; malgré ces discussions où j'ai été entraîné bien plus par la matière elle-même que par aucune considération personnelle; ceux qui refuseront à mon Ouvrage le titre de Poëme, ne trouveront point en moi de contradicteur.

Je finis par un petit nombre de considérations plus relatives à l'Ouvrage même.

PRÉLIMINAIRE. xix

L'Histoire de Joseph a toujours été regardée comme une des plus intéressantes. M. de Voltaire l'a jugée très-propre au Poëme Epique. En tout ce qui est essentiel, je ne me suis point écarté du texte de l'Ecriture; quant aux légers changemens que j'y ai faits, je ne crois pas que les gens éclairés s'en formalisent. S'il falloit être si scrupuleux à cet égard, il seroit impossible de traiter ces sortes de sujets. On est trop instruit aujourd'hui pour craindre que la vérité en soit altérée; on ne voit point que de pareils Ouvrages embrouillent l'Histoire profane, & on doit encore moins le redouter par rapport à l'Histoire sacrée, qui généralement est mieux connue.

J'ai été obligé, par exemple, de resserrer l'action, parce qu'elle devient par-là plus poëtiquement vrai-semblable & plus intéressante. La règle veut que le

Poëme Epique n'embrasse qu'une année; mais cette règle qu'on a puisé chez les Anciens, est peut-être, une de celles dont on pourroit s'écarter en faveur d'un sujet heureux. Dans l'Iliade l'action se passe à-peu-près en vingt-quatre jours. C'est un bonheur pour les Poëtes Epiques qu'Homère ait fait un second Poëme dont l'étendue soit d'un an, sans quoi il est probable que les Aristotes eussent resserré le terme qu'ils accordent à l'Epopée.

Je n'ai employé qu'une seule action; c'est *Joseph qui ayant été vendu par ses freres, est rendu à sa famille*: toutes les autres petites actions sont subordonnées à celle-là, forment le nœud, ou servent d'épisodes. Ainsi, dans l'Enéide, les Amours de Didon, la Descente d'Enée aux Enfers, les Jeux, &c. sont épisodiques. Je me jette au milieu de l'action en plaçant d'abord mon Héros

PRÉLIMINAIRE. xxj

en Egypte. Si l'on trouve qu'en quelques endroits j'ai imité les Anciens, j'avoue que je les ai beaucoup étudiés, & si je n'ai pu toujours atteindre à leur simplicité sublime, il ne faut l'attribuer qu'à ma foiblesse.

La description de l'Egypte au sixième Livre est faite d'après nature, & sur les Mémoires des bons Voyageurs; j'y ai puisé ce que je dis de l'intérieur des pyramides.

J'avois à-peu-près achevé mon Ouvrage, lorsque j'appris que M. Bodmer, connu avantageusement par son Poème de Noé, avoit fait deux Poèmes, dont l'un est intitulé *Joseph & Zulica, en deux Chants*, & l'autre *Jacob & Joseph, en trois Chants*. Pour être plus original, je ne les ai lus qu'après avoir entièrement fini mon Ouvrage; j'y ai trouvé des beautés; mais comme mon plan est fort différent du sien, je n'ai pu en profiter. Le même

Auteur a mis ces deux Poèmes en Dramas. Je n'ai pas lu la Tragédie de l'Abbé Genest, intitulée *Joseph*, parce que je n'ai pu la découvrir à Berlin.

On a noirci le caractère de Joseph en l'accusant d'avoir acquis au Roi tous les biens du peuple & de l'avoir réduit à l'esclavage. Je dissiperai cette accusation, en rapportant un passage tiré de la *Théorie des Impôts*, par l'Auteur de *l'Ami des Hommes*; il montre clairement que ce n'étoit qu'une acquisition fictive.

» Joseph, dit-il, par le moyen d'un agent invisible, & que la présience divine lui avoit annoncé, entraîna le consentement universel du peuple à une opération de finance pareille à celle que je vais désigner. Pendant les années abondantes il remplit les magasins du Prince, de manière que non-seulement il put fournir à tout son peuple pendant les années stériles, mais encore vendre aux

étrangers. Quand la disette obligea le peuple de venir à lui, il acquit d'abord la superficie des terres, les bestiaux, &c. Nous allons voir que ce ne fut qu'une *acquisition fictive*. Eh ! qu'eût-il sans cela fait de tant de bétail ? La stérilité continuant, il acquit enfin la propriété des terres, & si-tôt que Dieu rendit à la terre la fertilité, il rendit à chacun sa propriété, sous la condition d'une redevance pour le fisc à prélever sur le produit. Par ce moyen extraordinaire & légal il établit le droit du fisc sur le titre le plus volontaire & le plus incontestable, & en réduisit la perception à la forme la plus simple & la seule utile, en associant la redevance au produit. Seroit-ce là l'exemple qu'on voudroit alléguer en faveur de l'extinction de la propriété ? Le trouveroit-on concluant encore pour l'opinion qui prétend écarter le consentement du peuple de l'extension

xxiv DISC. PRÉLIMINAIRE.

des clauses d'un marché naturel, fait entre le Souverain & ses Sujets, pour subvenir aux frais de la défense commune? « *

* Comme cet Ouvrage étoit sous presse, il m'est tombé entre les mains un Livre intitulé *Joseph*, par M. de Cériziers. Il est écrit en prose Françoisé; on voit cependant par le style, que l'Auteur a voulu prendre un essor poétique. L'année de l'impression étoit effacée du titre, mais je conjecture qu'il étoit à-peu-près le contemporain de l'Auteur de *la Pucelle d'Orléans*, tant je trouve de ressemblance entre leur façon d'écrire. On jugera par le morceau que je vais rapporter, que je n'ai guère eu la patience de me mettre au fait du plan de l'Ouvrage. Voici son début. » Jamais l'Egypte ne vit un plus beau jour que celui qui commença la gloire de Joseph: le Ciel lui communiquoit de nouvelles lumières, pour éclairer l'appareil de son triomphe, & la terre sembloit se farder, afin de paroître aux yeux de ce nouveau Dieu. Les trompettes faisoient un bruit si agréable, que toutes les maisons devenoient autant d'échos pour le redire. Les tapisseries n'étoient plus l'ornement des murailles, mais la litière des chevaux, qui fouloient indifféremment & la pourpre & la soie, &c. «

Fin du Discours préliminaire.

J O S E P H.



JOSEPH.

CHANT PREMIER.

LONG-TEMPS j'osai répéter les accords bel-
liques du Poëte, qui, du haut de l'Hélicon,
où il regne couronné des lauriers les plus
antiques, enflamme & le guerrier & celui
qui le chante : aujourd'hui animé d'une au-
dace nouvelle, je n'emprunterai point mes
accens ; un sujet plus doux, mais non moins
noble, m'appelle & m'inspire.

Je célèbre cet homme vertueux, qui,
vendu par ses freres, précipité de malheurs
en malheurs, élevé enfin de l'abime des dis-
graces au faite de la grandeur & de la puis-
sance, bienfaiteur du pays où il porta des
fers, jeune encore, se montra, dans l'une &
l'autre fortune, un modele accompli de sagesse,

Mortels ! aimeriez-vous assez peu la vertu pour qu'un tel sujet vous parût austère ? Enflammés par la trompette héroïque, qui fait retentir à votre oreille le fracas des armes, les cris & les combats, où, pour la plupart, vous n'êtes point appelés, vos cœurs seroient-ils insensibles à l'harmonie douce & touchante des vertus pacifiques, qui peuvent être votre partage ?

O toi, qui nous transmis cette attendrissante histoire, après avoir peint la Création, le chaos informe recevant des loix, le Soleil allumé dans le firmament au son d'une parole, l'armée des Astres commençant leur course éclatante, ce globe se couvrant de gazon, de plantes & de fleurs, les arbres déployant leur feuillage, les montagnes touchant les nuës, tandis que les fleuves coulent dans leurs lits profonds, l'eau, l'air & la terre peuplés d'habitans, & enfin l'homme s'élevant au milieu d'eux comme leur Roi & celui de la nature ; toi, qui fus enflammer l'ame de Milton & de Gesner ; poëte sacré, qui affranchissant ton peuple, chantas sa délivrance, sois aujourd'hui mon guide !

J O S E P H , C H A N T I. 3

que le feu divin qui t'embrasa, passe dans mon esprit & dans mon cœur ! que cette noble simplicité, ta compagne constante, & source en toi du sublime, ne soit point altérée dans mes chants ! Tour-à-tour je prendrai la flute champêtre & la trompette héroïque. A ton exemple, chantre d'Abel ! je ferai parler à la prose le langage élevé de la poésie. Puissai-je, en secouant un joug pénible, réussir comme toi, & obtenir un rang entre les Poètes !

Joseph, dans sa jeunesse, étoit réduit à la condition d'esclave. Arraché au lieu de sa naissance, à Jacob le plus tendre des pères, à sa famille nombreuse & à l'aimable Sélima, au moment même que l'hymen alloit couronner leur amour mutuel, il étoit transplanté dans une contrée lointaine. Comme une fleur, qui, entourée de ses compagnes au milieu d'une prairie, & qui, reposant sur elles sa tige encore chancelante, recevoit la douce influence de leurs parfums & les vœux caressans du Zéphyr, quand soudain l'Aquilon l'arrache à ces compagnes, au Zéphyr & au gazon, qui fut son

berceau : de même Joseph étoit éloigné du hameau de son pere. Tous les jours, cherchant la solitude, il conduisoit son troupeau aux bords du Nil, dans un endroit écarté. Le cours majestueux de ce beau fleuve, ces campagnes décorées d'arbres, de plantes & de fleurs d'une espèce nouvelle, & où païssoient des troupeaux si supérieurs en beauté à ceux des autres climats, ces palais, ces jardins, le riche aspect de Memphis, & ces pyramides qui se confondoient avec les tours de cette ville superbe, tous ces objets n'attiroient pas l'attention de Joseph, & ne dissipoient point sa douleur : ils erroient devant ses yeux, ainsi que ces songes légers, qui, sans laisser d'impression, flottent, comme sur la surface de l'ame. Cependant les plus affreux revers n'avoient point altéré la douceur de son caractère ; il ne laissoit pas éclater tout son désespoir, & il mettoit quelque modération jusques dans ses plaintes. Couché sur la rive, presque inanimé, & tenant les yeux attachés sur le fleuve, dont le cours uniforme entretenoit sa sombre rêverie :
 « Grand Dieu ! s'écrie-t-il, (& depuis sa

JOSEPH, CHANT I. 5

captivité ce sont les premiers accens qui sortent de sa bouche) grand Dieu ! c'est donc ici que doivent se terminer mes jours . . . douce liberté ! tu m'es ravie . . . c'en est fait , je ne reverrai jamais mon pere . . . je ne le reverrai jamais . . . je ne ferai plus la consolation de sa vieillesse . . . Et toi , chere Sélina ! dans le temps que notre cabane nuptiale étoit élevée , dans le temps que ta main m'avoit couronné de fleurs . . . » Ses sanglots lui coupent la parole , & il retombe dans une morne mélancolie.

Puis levant sur son troupeau des yeux inondés de larmes : » Et toi , dit-il , troupeau que me confia mon pere , troupeau chéri , qui , lorsque je chantois l'auteur de la nature , bondissois devant moi comme pour participer à ma joie , où es-tu maintenant ? quelle main te conduit ? es-tu , comme moi , victime de mes freres ? » Il prononçoit d'une voix foible & douloureuse ces paroles entrecoupées.

Si ses malheurs avoient un peu affoibli l'éclat de sa beauté , elle en étoit d'autant plus touchante. Une chevelure d'un blond

6 JOSEPH, CHANT I.

argenté descendoit en boucles négligées sur ses épaules : ses yeux étoient d'un bleu d'azur ; les larmes, dont maintenant ils étoient mouillés , ajoutoient à leur douceur naturelle : la tristesse , en pâlisant les roses de son teint , avoit rendu ses traits plus intéressans : mais il n'avoit rien perdu de son air noble quoique naïf, & les disgraces faisoient mieux remarquer en lui l'empreinte de la vertu & de l'innocence.

Butophis, chef de tous les esclaves de Putiphar, étoit né dans les déserts brulans de l'Ethiopie. Le Lion, qui, respirant tous les feux du Soleil rassemblés dans ce séjour, rugit au milieu de ces sables arides, n'est pas plus redoutable au voyageur, que ce maître inflexible l'étoit à ces esclaves. La couleur de sa peau & de sa chevelure égaloit la plus obscure nuit ; le feu du courroux étinceloit dans ses yeux, comme l'éclair luit dans les ténèbres ; sa voix rugissante faisoit entendre la menace & l'injure. Tout en lui jusqu'à sa couleur, objet nouveau pour Joseph, remplissoit de terreur l'ame de ce jeune infortuné. S'abandonnant à sa tristesse, il portoit ses

pas errans sous des rochers solitaires, qui, sans l'épouvanter, le menaçoient de l'enfvelir sous leurs ruines. Là il compare ses malheurs présens à sa félicité passée : il se rappelle ces temps fortunés, où, plein de joie, & participant au calme de la nature, il prévenoit l'arrivée des ombres, & se hâtoit de ramener son troupeau, pour revoir son pere : à peine avoit-il apperçu le vieillard, qui l'attendoit à l'entrée de sa cabane, qu'il se précipitoit vers lui ; Jacob lui ouvroit les bras, & la sensible Sélima partageoit ces caresses. Maintenant, au lieu de ces douces étreintes & de ces tendres épanchemens, il trouve un surveillant redoutable, dont l'accueil le glace, & qui examine d'un œil fevère son troupeau. Il ne voit dans ses compagnons d'esclavage que des hommes durs & féroces ; envain, touché de leurs disgraces communes, il les regarde d'un air attendri ; leurs ames insensibles n'entendent point ce langage. Tout semble s'être armé contre lui ; la nature entière ne lui présente plus qu'un tableau lugubre : autrefois ses chants prévenioient ceux des oiseaux, pour célébrer le

retour du Soleil ; aujourd'hui ce spectacle ne réveille en son cœur qu'un sentiment de tristesse , & la rosée odoriférante du soir ne peut adoucir ses peines. Tandis qu'il se livre à ces réflexions douloureuses, la nuit s'épaissit sans qu'il s'en apperçoive. Déjà ses compagnons se sont retirés avec leurs troupeaux. Ses brebis impatientes errent autour de lui, l'approchent, & réunissant leurs voix, le tirent enfin de sa rêverie profonde. Conduit par elles dans les ténèbres, il paroît devant un maître rigoureux, qui lui reproche durement ce retard involontaire.

Cependant l'attention avec laquelle il remplit tous ses devoirs, la candeur qui est peinte sur son front, & cette douleur, d'autant plus touchante qu'elle est muette & tranquille, commencent à lui gagner l'affection de Butophis. Mais bien-tôt se présenta une occasion où cet ascendant fut plus marqué.

Entre tous les esclaves, Itobal fixoit l'attention de Joseph : ils étoient du même âge. Né, comme lui, dans une situation plus relevée, il avoit porté les armes, & c'est dans un combat où il signala sa valeur, qu'il fut envelopé &

conduit en esclavage. La noble fierté qu'il avoit contractée en combattant pour sa patrie , lui rendoit ce joug encore plus odieux. Un jour , pour une faute légère , Butophis veut le faire traîner dans un cachot : déjà ses bras nerveux sont chargés de chaînes : il fremmit d'indignation , & de ses yeux coulent des larmes de rage : la multitude des esclaves , plus stupide qu'un troupeau qui verroit égorger un des siens , regardoit ce spectacle d'un œil indifférent. Joseph , surmontant la terreur que lui inspire Butophis , se précipite à ses pieds , & leve vers lui ses mains & son visage mouillé de larmes : jamais la compassion ne parut sous des traits si touchans. Butophis , d'abord étonné , ne peut résister long-temps à cette douce prière : après quelques combats , sa fureur est desarmée , il cède aux larmes de Joseph. Tous les esclaves sont saisis de surprise , & Itobal , dégagé de ses chaînes , tourne vers son libérateur des regards reconnoissans , & l'embrasse avec transport.

Depuis ce moment il ne peut vivre éloigné de lui. Souvent inquiet de la tristesse où le

jeune esclave paroïssoit plongé, il alloit troubler sa solitude, & voyant couler ses larmes, il le regardoit avec attendrissement, & lui adressoït la parole. Les accens de l'amitié portent quelque consolation dans cette âme insensible aux attraits de la nature entière : malgré les plus accablantes disgrâces, Joseph n'est point farouche, & il ne peut fuir à jamais le commerce des hommes. Il paroît au milieu de ses compagnons : la douceur touchante de sa voix étonne & captive leur oreille sauvage : une éloquence naïve coule de son cœur vertueux & sensible, comme un ruisseau pur, qui descendant, avec un murmure flatteur, par une pente facile, arrose les fleurs des prairies.

Un jour que le Soleil, arrivé au milieu de la voute azurée, dardoit ses rayons les plus ardents, la nature sembloit anéantie sous tant de feux ; le Zéphyr haletait à peine sur le feuillage immobile ; les arbres paroïssent étendre languissamment leurs rameaux, & les chantres dont ils font la riante demeure, réfugiés sous leur plus épais feuillage, avoient suspendu leurs gazouillemens : on n'entendoit

que le bruit de l'onde agitée par les troupeaux qui s'y abreuvoient. Les esclaves, devenus plus sensibles dans le commerce de Joseph, gémissaient de leur situation malheureuse, & tenant les yeux attachés sur ces troupeaux satisfaits, ils envioient en secret leur sort : Joseph étoit plongé dans une rêverie profonde. Itobal rompant enfin le silence : » Que sert de gémir ? leur dit-il ; c'est nous-mêmes qui rendons notre esclavage éternel. Quoi ! l'homme est-il fait pour être assujetti à l'homme, pour ramper aux pieds de ce fragile tiran ? Notre liberté, compagnons, est dans notre bras : si j'ai combattu pour ma patrie, je saurai combattre pour nous affranchir de la servitude ; secondez seulement mon courage. Est-il quelque danger qui vous arrête ? redoutez-vous la vigilance de Butophis ? qu'il soit notre première victime ; je veux porter sur lui les premiers coups, & avoir la gloire de vous rendre libres.

Attentifs à ce discours, le nom de la liberté flatte leur oreille ; ils applaudissent au courage d'Itobal, & déjà leurs mains sont impatientes de répandre le sang, lorsque Joseph se leve :

la vertu qui va parler par sa bouche s'annonce dans ses regards. » Quoi ! leur dit-il, vous pourriez recourir au meurtre, & vous aimeriez mieux être homicides qu'esclaves ! Itobal ! ton cœur a-t-il pu former ce dessein ; & vous, avez-vous pû l'entendre sans frémir ? Hélas ! plus que vous peut-être je desirer la liberté ; nés, la plûpart, dans l'esclavage ; vous y êtes entourés de votre famille, doux soulagement à vos maux ! Et moi, j'ai perdu, depuis peu de jours seulement, cette liberté que votre cœur regrette, & . . . jugez de mon sort . . . c'est la plus légère de mes disgraces. . . . Cependant je me soumets à ma cruelle destinée. Grand Dieu ! si, couvert de sang, j'osois rentrer dans le hameau paternel, ceux que mon éloignement consume de tristesse, loin de me recevoir dans leurs bras, me repousseroient avec horreur. Quant à vous, il n'est pas impossible que vous ne goutiez ici quelque ombre de félicité. La vertu annoblit les fers de la servitude, tandis qu'un vil homicide porte sur la terre ses pas errans, & partout est esclave ; enchaîné par le remords, il est poursuivi de la terreur d'un juge redoutable.

La nature peut vous faire entendre une voix consolante ; cet ombrage , ces fleurs peuvent interrompre le sentiment de vos peines. Butophis n'est pas inflexible ; vous le gagnerez en veillant mieux sur vos troupeaux. Eh ! pourquoi les négligerions-nous ? que nous on fait ces innocens animaux , pour qu'ils soient les victimes de nos disgraces ? Itobal ! j'ai sù attendrir Butophis en ta faveur : ne pourrai-je obtenir de toi que tu n'attentes pas sur sa vie ? Que si mes prieres sont vaines , partez , abandonnez un malheureux , je demeure seul en ce triste séjour , ou plutôt , vous me verrez voler au secours de Butophis , & je serai réduit à la dure nécessité de vous combattre , vous , les compagnons de mes infortunes ! » A mesure qu'il parle , leur fureur se rallentit , & l'aurore de la félicité frappe leurs regards. Le fier Itobal , se dépouillant de sa valeur féroce , baisse les yeux , s'attendrit , tombe aux pieds de Joseph , & les embrasse. Ainsi , lorsque l'Ange , à qui l'Eternel a confié l'empire des mers , élève sa voix au milieu de la tempête , la foudre arrête tout à coup son épouvantable fracas , les nuages

fuyent jusqu'au bout de l'horison ; les vents se précipitent dans leurs antres , & les vagues , qui se portant jusqu'aux cieux sembloient effrayer de leurs mugissemens les sphères célestes , retombent , & coulent avec la tranquillité d'un ruisseau.

L'amitié que tous ces esclaves avoient pour Joseph les engageoit à troubler souvent sa solitude. Il chercha donc un endroit plus écarté , où il pût se retracer librement les amis auxquels il pensoit être arraché pour toujours. Il arrive dans une forêt sombre, séjour de la nuit & de la mélancolie ; il s'y arrête ; ce lieu plaît à sa douleur. Deux palmiers antiques , qui , courbés l'un vers l'autre , confondoient leurs branches entrelacées , attirent tout à coup ses regards ; ils avoient cru dans cet étroit embrassement ; leurs rameaux s'étendant à l'entour , touchoient la terre , & formoient comme d'eux-mêmes une cabane. Hélas ! dit Joseph frappé d'un triste souvenir ; ainsi dans le hameau paternel s'entrelaçoient les deux palmiers qui m'invitoient à bâtir ma cabane nuptiale : mes mains l'ont élevée ; mes jours devoient y couler unis à ceux de Sélima, . . .

Funeste image ! mais qui peut servir d'aliment à ma tristesse. . . . Je veux achever de joindre ces rameaux. Puisque je dois terminer ici ma vie infortunée, consacrons cet ombrage au plus cher de mes sentimens : là je me livrerai sans témoin à ma douleur : je n'y vivrai point avec Sélima, mais elle y sera toujours présentée à ma pensée. » En même tems il exécute ce dessein. Il unit facilement les rameaux flexibles, qui, croissant l'un vers l'autre, sembloient tendre à cette union. Puis il cueille les fleurs que la terre produisoit abondamment autour des deux palmiers, & il en décore la cabane. Au milieu de ce travail, il se rappelle ce temps heureux, où formant une habitation semblable, il la consacroit non aux larmes, mais au bonheur. Alors il s'arrête, il soupire, & des pleurs coulent de ses yeux sur les fleurs & sur les branches. L'ouvrage étant achevé, il y attache un œil attendri, & croit voir sa cabane nuptiale. Elle y est parfaitement semblable : seulement règne ici cette négligence qui annonce la douleur.

Mais bientôt se livrant à des pensées différentes : » Quoi ! dit-il, m'abandonnerai-je

au seul sentiment de la tristesse, & tandis que je consacre ce séjour à mes amis les plus chers, oublierai-je le Dieu de mes Peres ? » Aussitôt il érige auprès de la cabane un autel semblable à celui qui est élevé dans le lieu de sa naissance : il n'est formé que de terre, & n'est couvert que d'un simple gazon entremêlé de fleurs, mais il est plus auguste & plus sacré que tous les temples superbes de l'Egypte idolâtre.

C'est dans cet azyle qu'il se rend tous les soirs, avant de ramener son troupeau. Là, du fond de la cabane isolée, tantôt il porte ses tristes & avides regards vers les lieux où le Soleil se lève & où pleure sa famille : tantôt attachant les yeux sur le Nil, que l'on découvroit à travers les arbres de la forêt : » O fleuve ! dit-il, pourquoi tes eaux ne coulent-elles pas vers le hameau qui m'a vu naître ? Je pourrois du moins y faire parvenir quelques signes de mon existence infortunée. J'écrirois sur une écorce : Joseph est en Egypte ; il est esclave : j'abandonnerois ce fragile bois au cours d'une onde favorable : peut-être arriveroit-il jusqu'au hameau paternel ; peut-être que Sélima, assise sur le rivage, & occupée à
pleurer

pleurer son amant, feroit cette écorce, triste interprète de mes malheurs : de combien de larmes ne l'arroseroit-elle point ! Ah ! elle ne tarderoit pas à venir partager mes infortunes : peut-être même que Jacob suivroit ses pas : qu'alors ma captivité seroit douce ! » Telles sont les pensées où l'égare sa douleur. Tantôt enfin concentré en lui-même, il se retrace avec la vivacité d'une imagination enflammée par le sentiment, les traits du vénérable vieillard dont il tient la vie, ceux de Sélina & de Benjamin : il leur adresse la parole ; il lui semble quelquefois les voir & les entendre. Mais lorsqu'il sort tout à coup de cette heureuse illusion, qu'il se trouve seul au milieu des ombres de la nuit, & que la nature entière est muette autour de lui, il éclate en sanglots, & pousse des cris douloureux. Alors il se traîne hors de la cabane, & le front appuyé sur l'autel, il l'arrose de larmes, seule offrande que d'abord lui permette sa douleur. Enfin il leve les yeux & les bras vers le Ciel ; sa bouche ne peut encore exprimer les sentimens tumultueux de son ame. Après un long silence il s'écrie : » Dieu de mes peres ! j'ai tout perdu, un pere, une épouse,

des freres . . . hélas ! avois-je des freres même dans le hameau paternel ? . . . , tu me restes seul ; tu es désormais mon seul pere ; prends pitié de ma jeunesse délaissée Le tems n'est plus où entouré de ma famille je ne t'adressois que des chants d'allégresse & des pleurs de joye. Aujourd'hui, isolé, esclave, souvent pour toute prière, je ne pousse que des soupirs douloureux Ah ! je ne suis pas seul infortuné : soutiens un pere, une épouse, qui, comme moi, s'abreuvent de larmes Puissent mes freres s'aimer entr'eux plus qu'ils ne m'ont aimé ! puissent-ils, plus heureux que moi, consoler les vieux ans de Jacob, & dissiper la douleur qui les empoisonne ! » A mesure qu'il parle, ses pleurs coulent avec moins d'abondance ; il sent son courage se ranimer, & il s'éloigne de ces lieux, plongé dans une plus douce mélancolie.

L'Egypte entiere avoit pleuré la mort du bœuf Apis, & le jour étoit arrivé où le nouveau Dieu devoit prendre sa place ; orné de festons, le plus superbe temple de Memphis l'attendoit : le hameau de Putiphar se trouvoit sur son passage. Dès les premiers rayons de l'Au-

rore, il arrive, trainé sur un char magnifique. Sa beauté est frappante : la nature, avec symétrie, a marqueté de blanc sa peau d'un noir d'ébene ; à ses cornes dorées pendent des guirlandes de fleurs ; entouré de prêtres vêtus de robes d'une blancheur éblouissante ; il est suivi d'une foule innombrable ; il pousse de longs mugissemens que la multitude écoute avec une religieuse terreur, tandis que leurs hommages & leurs cris l'épouvantent lui-même : toutes les bouches répètent, au son des instrumens sacrés ; voici, voici le Dieu de l'Egypte. A cet aspect les esclaves du hameau se prosternent. Joseph saisi de surprise & de douleur, se dérobe à cette fête impie, & se retire dans son asyle. Arrivé devant l'Autel qu'il a consacré à l'Etre suprême : » Grand Dieu ! dit-il en versant des larmes, tandis que l'on prostitue ton nom au bœuf qui broute les campagnes, reçois ici le culte qui t'est dû : ma bouche seule t'implore en ce séjour ; mais je te serai toujours fidèle. » Il dit, & cependant il songe à éclairer l'ignorance de ses compagnons.

Il avoit exigé d'eux qu'ils respectassent son asyle. Le lendemain de cette fête, poussé par

une tendresse inquiète, Itobal l'y suivit de loin. Comme il y veut pénétrer, il découvre, à travers l'épais feuillage, Joseph auprès de la cabane, & il entend pousser de profonds gémissemens. Tandis qu'il en est attendri, Joseph prononce une de ces prières qu'exhaloit souvent son cœur vertueux & infortuné : à ce langage Itobal est ému jusqu'au fond de l'ame. Tel qu'un homme, qui d'un désert affreux, où il ne vit que des rochers couverts de glaces, & n'entendit que les hurlemens des bêtes féroces, est transporté tout à coup dans un climat riant & heureux ; au feuillage entremêlé de fleurs, d'où part, sur les ondulations d'un air odoriférant, une harmonie qui ravit l'oreille, il est saisi de surprise & d'attendrissement : tel le jeune esclave, tenant les yeux attachés sur ce beau séjour, est ému de la prière de Joseph. Immobile, il s'en retraçoit encore les expressions touchantes, lorsque son ami s'éloigne & rentre dans le hameau.

Un matin, tandis que les troupeaux s'abreuvoient de la fraîche rosée, il conduit Joseph à l'écart : ils s'asseyent sur le sommet d'une colline. Après quelques momens de silence, Itobal

prend la parole. » Il faut que je vous ouvre mon cœur, dit-il ; depuis que vous m'avez fait connoître les charmes de la vertu, tout a changé de face ; les objets de la nature, que je regardois avec tant d'indifférence, font naître en moi une foule de sentimens, auxquels je me dérobe toujours à regret. Vous apprendrai-je mon indiscretion ? Inquiet de votre tristesse, j'ai osé vous suivre dans votre retraite. Lorsque j'arrive dans la forêt, vos gémissemens déchirent mon cœur, & bientôt vous prononcez une prière, dont le souvenir est encore présent à mon ame attendrie. Mon cher Joseph ! toutes vos paroles me touchent, mais vous ne m'avez jamais tant ému qu'en ce moment ; il me sembloit que vous renouvellez en moi la vive impression que j'éprouve à l'aspect des objets de la nature, Quel est, dites-moi, ce sentiment ? quel est cet être en qui vous mettiez toute votre confiance, & qui, par degrés, calmoit vos sanglots ? »

En disant ces paroles il regardoit d'un air attentif & timide Joseph, qui tournant sur lui des yeux satisfaits : » Heureuse indiscretion ! s'écrie-t-il. O mon ami ! la nature a parlé à votre

cœur ; auriez-vous encore besoin d'un maître ? Regardez ce spectacle : n'entendez-vous pas de toutes parts de sublimes leçons , & faut-il qu'un mortel mêle sa voix à ce langage ? Hélas ! ces objets autrefois si enchanteurs , ne portent plus la satisfaction dans mon ame : mais malheur à moi , si je n'y voyois pas gravée la plus grande & la plus consolante vérité ! » En même-tems il lui montre la magnifique scène qui se présentoit à leurs regards. Le globe étincelant du Soleil s'élevoit avec majesté sur l'horison , tandis que les Astres innombrables , qui avoient régné avec tant d'éclat pendant la nuit , pâlissoient par degrés , & près de s'éteindre , sembloient se retirer & se perdre dans l'espace immense des Cieux : la nature entière paroissoit sortir d'un sommeil profond : à la fraîcheur de la verdure on eût dit qu'elle venoit d'éclore : l'homme partageoit avec le Ciel l'encens invisible qu'exhaloit la terre ranimée : les rapides rayons de l'astre du jour couronnoient la cime des montagnes , se jouoient sur la rosée étincelante des prairies , & pénétrant dans la ténébreuse horreur des forêts , dernière retraite de la nuit , y reveilloient des chants harmonieux ;

les mugissemens des troupeaux dont retentissoient les vallons , rendoient la mélodie des bois plus douce & plus touchante.

Les deux jeunes esclaves , gardant le silence , promènent leurs regards sur ces objets ravissans. Joseph en détournoit quelquefois les yeux , & les portant sur son ami , jouissoit des sentimens dans lesquels il paroissoit absorbé. Tandis qu'Itobal contemple la marche pompeuse du Soleil , l'idée d'un Dieu , comme le Soleil de l'univers , fort à ses yeux d'une nuit profonde. » Oui ! s'écrie-t-il avec transport & tenant toujours l'œil attaché sur le spectacle de la nature , une lumière nouvelle acheve de m'éclairer . . . une voix plus forte parle distinctement à mon cœur . . . il est un Etre qui forme ce Soleil , ces Astres , qui regla leurs cours , qui répandit sur la terre toutes ces richesses , & qui m'y plaça moi-même . . . c'est le Dieu qu'invoque mon ami . . . toute la nature semble en ce moment le célébrer , & moi je tarde encore à lui rendre mon premier hommage ! En même-temps il se prosterne. Joseph se précipite dans ses bras. » Cher ami ! s'écrie-t-il , depuis ma captivité voici mes premières larmes.

de joie. Esclave de vos semblables, vous l'étiez encore des animaux que vous adoriez : maintenant libre du joug le plus honteux, vous êtes plus digne d'une amitié vertueuse. »

Aussitôt il le prend par la main & le conduit dans sa retraite. Là, lui montrant sa cabane : « Voici, dit-il, ma demeure chérie en ce triste séjour ; voici l'autel que j'ai consacré au Dieu que vous venez de connoître. Le premier homme qui sortit de la main du créateur lui éleva un autel semblable, & là, interprète de la nature entière, il lui présenta des vœux simples & sublimes ; quelquefois il y entendit la voix de l'Eternel : ce culte aussi ancien que le monde, & qui devoit durer autant que les rochers & les montagnes, a été trop tôt anéanti par les crimes qui se sont multipliés avec la race humaine. Mon ayeul le rétablit, & moi, marchant sur les traces de mes peres, j'adore en ces lieux le Maître du monde. » Il dit, & Itobal, frappé de respect, se prosterne devant cet autel, & là il renouvelle les vœux qu'il vient d'offrir à l'Etre suprême.

Ils quittent cet asyle, & se tenant par la main, ils suivent en silence le fil de leurs

penfées. Tandis que Jofeph , comme étonné des fentimens de joie que fon cœur vient d'éprouver , laiffe reprendre à la douleur fon ordinaire empire , fon ami fe livre à une foule d'impreffions nouvelles. La vertu lui paroît plus aimable , l'efclavage moins onereux , l'amitié plus attrayante , le fpectacle même de la nature plus augufte. Comme le voyageur qui, conduit par la renommée, veut confidérer de près un Roi digne de ce titre , & dont les bienfaits, tels qu'un fleuve fertile, coulent du haut de fon trône dans la vafte étendue de fes poffeffions ; arrivé fur les limites de cet heureux Empire, il s'arrête, & éprouve quelque fentiment de refpect même pour le peuple & le royaume gouvernés par un tel monarque : ainfi le jeune berger voit la nature embellie de l'éclat de la Divinité dont elle eft l'ouvrage.

Bientôt cette lumière fe répand dans le hameau ; tous les cœurs y font dociles à la voix de la nature. Alors la férocité de leurs mœurs acheve de s'adoucir ; ils rempliffent à l'envi tous leurs devoirs , & Butophis de jour en jour devient moins farouche. Jofeph goûte quelque confolation , lorsqu'en des jours folemnels,

les compagnons le suivent dans sa retraite , & qu'entourant l'autel érigé par ses mains , ils invoquent d'une commune voix le Dieu de l'Univers. Tandis que toute l'Egypte étoit livrée à la superstition , & que les Grands si superbes se prosternoient devant de vils animaux , des esclaves , dans ce séjour oublié , faisoient monter vers le Ciel le seul encens qui soit digne de l'homme. Les Anges qui , chargés des ordres divins , parcourent la terre , s'arrêtoient en cette forêt , & frappés d'un langage inconnu dans cette contrée idolâtre , ils détournoient leurs regards de ses villes & de ses temples profanes , & les attachoient sur cet autel environné d'esclaves vertueux.

Le bonheur & la vertu appellent dans ce séjour l'harmonie des chants : née au milieu des hameaux , elle y reparoit dans sa simplicité touchante. D'abord les bergers imitent la mélodie des oiseaux : bientôt formant des sons plus relevés , ils enseignent à leur tour leurs maîtres. Il se font des lyres rustiques dont ils accompagnent leurs voix. Avec l'harmonie se réveille la sensibilité des cœurs , & l'on voit naître un amour vertueux & délicat. Les fleurs qui

auparavant se fanoient dans les prairies , parent maintenant les bergers & les bergeres.

Joseph seul ne prend point en main la lyre ; ne se pare point de fleurs , & n'offre ses vœux à aucune bergere. Il partage la félicité de ses compagnons sans être heureux lui-même. Plus d'une fois , tandis que leur troupe s'abandonne à une joye douce & innocente , il se rappelle ces jours fortunés , où jouissant d'un semblable bonheur , il cueilloit pour Sélima des fleurs nouvellement écloses , ou l'attendrissoit par sa voix. Alors sa mélancolie éclate , malgré lui , dans ses regards. Dès que les bergers s'en aperçoivent , ils interrompent leurs chants d'allégresse , & se conformant à la situation de son ame , ils expriment les sons de la douleur. A ces tristes accens Joseph prêtoit une oreille satisfaitte , oublioit la contrainte , & laissoit couler ses larmes : mais sortant tout à coup de cette douce rêverie , & voyant ses mains mouillées de ses pleurs , il se reproche de troubler la joie de ses compagnons , se leve , & cherche la solitude.

Cependant Zaluca , épouse de Putiphar , sort de Memphis dans un char magnifique , & prend

le chemin de sa retraite champêtre. L'Égypte, si fameuse par les appas de ses femmes, n'avoit point de beauté qui l'égalât. Elle étoit dans ces années où la nature, attentive à perfectionner son plus bel ouvrage, ne peut plus rien ajouter aux charmes qu'elle développe avec une soigneuse lenteur, L'Iris formée des trésors du Soleil, n'offre pas des couleurs plus vives ni mieux nuancées que les lys & l'incarnat de son teint. Sa noire chevelure descend avec art sur son sein d'albâtre, comme les ombres qui rehaussent un riant tableau. Les graces & la majesté, si rarement compatibles, sont réunies dans ses traits & dans sa stature. Deux tirans de la grandeur, l'ambition & l'intérêt, venoient de ferrer les nœuds de son hymen. Avec le cœur le plus sensible, & au milieu d'une cour brillante, où elle est entourée d'adorateurs, elle n'a pas encore aimé; elle rebute leurs vœux autant par fierté que par devoir, & elle se dérobe en même tems & à leur foule empressée, & à des fêtes tumultueuses, où l'on célèbre des liens qu'elle a formés à regret.

Non loin de Memphis, & au milieu d'un bosquet de myrthe, où les fleurs & la verdure

conservoyent une fraîcheur éternelle, & où l'on respiroit la volupté, étoit un temple consacré à Venus. * On raconte que de tous les Dieux qui se refugierent en Egypte, pour se dérober à la colère des Titans, cette Déesse y reçut les premiers hommages ; les peuples, frappés de ses charmes, lui érigèrent ce temple, & y placèrent son image devant un autel où fume un perpétuel encens. Sur les murs sont représentés tous les triomphes de la Déesse, les mortels, les héros, les Dieux & la nature entière soumis à son empire ; la pudeur est bannie de ces tableaux ; la beauté y paroît sans voile, & de l'intérieur du temple part une voluptueuse harmonie, qui peint les soupirs & les transports des amans. Zaluca, avant de ferrer les nœuds de son hymen, avoit été conduite dans ce lieu, par le trouble secret de son cœur. Arrivée devant l'autel, elle avoit attaché l'œil sur l'image de Vénus, & pendant que tout le temple étoit parfumé de l'encens qu'elle offroit d'une main tremblante, elle avoit prononcé ces paroles. » O toi, que tous les mortels ado-

* Voyez la note à la fin du IIIe chant.

rent , & qui seule , dit-on , leur fais connoître le bonheur , dissipe les nuages que je vois s'amoncèler sur mes jours ; sans cesse mon cœur inquiet soupire ; peut-être il voudroit aimer. Déesse ! fais que , d'accord avec mon devoir , je trouve l'amour dans l'hymen , & que je forme ces nœuds avec moins de repugnance.

Tandis que son cœur ingénu imploroit Vénus en faveur de l'hymen , le Démon de la volupté , sous la figure d'un Amour enfantin , voltige autour de la Déesse , tenant en sa main le tableau d'un jeune homme , qui semble avoir été peint par les Graces : l'Amour ailé descend sur l'autel , & présente à Zaluca le tableau. Zaluca détourne ses regards de la Déesse , & les attache sur cette image séduisante ; soudain un feu inconnu s'allume dans son cœur , & se répand dans tous ses membres. Comme la Fable dépeint Narcisse se contemplant dans l'onde , & voulant s'unir à cette image fugitive : ainsi Zaluca dévore des yeux le tableau. En même-temps l'Amour le grave dans son cœur en traits ineffaçables. Depuis ce moment , cette Divinité lui a paru les présenter sans cesse à ses regards , & lorsque , contrainte par le devoir , sa

bouche juroit à son époux de l'aimer, ses sermens ne s'adreffoient qu'à cette image charmante.

Comme elle arrive dans le hameau de Putiphar, elle est frappée d'entendre une agréable harmonie; elle s'avance, & apperçoit de loin les bergers & les bergeres, ornés de guirlandes de fleurs, & qui unissoient leurs voix aux sons de la lyre. » Quoi l dit-elle, sont-ce là ces esclaves que l'on m'avoit peints si féroces, & dont je me propoisois d'adoucir le sort? Hélas! ils sont plus fortunés que moi; ils abandonnent leurs cœurs aux penchans de la nature, & heureux l'un par l'autre, ils ne sont pas contraints dans leurs amours. » En disant ces mots, elle les regarde, verse quelques larmes, & bientôt s'éloigne en soupirant.

Devant elle est une forêt sombre & solitaire: elle y porte ses pas dans l'espérance d'y trouver plus de repos. Se livrant au cours de ses pensées, elle s'enfonce dans l'ombrage épais, quand une cabane, ornée de fleurs odoriférantes, attire ses regards: à l'entrée de la cabane étoit assis un jeune homme d'une beauté frappante; c'étoit Joseph, sa blonde chevelure

descendoit jusques sur le gazon : il gémissoit ; & tenoit les yeux tristement attachés au ciel : autour de lui erroient ses troupeaux. A son aspect Zaluca est saisie de la plus vive surprise ; elle voit , dans ce jeune homme , tous les traits de l'image qui lui fut présentée au temple de Vénus. Un trouble soudain s'empare de ses sens ; son cœur palpite ; tout le feu que l'Amour fit couler dans ses veines , se reveille & l'embrase. Immobile , elle considère long-temps Joseph ; plus elle le regarde , plus elle est attendrie ; son œil enflammé ne peut plus s'éloigner de lui , & elle se sent comme enchaînée en ce séjour.

Ce soir , Joseph , au lieu de célébrer avec ses compagnons l'arrivée de l'épouse de leur maître , étoit demeuré dans sa retraite : envain ses amis l'avoient pressé d'essuyer ses larmes , & de joindre sa voix à leur mélodie ; ils n'avoient pû triompher de sa tristesse. A ses pieds étoit une lyre qu'Itobal avoit portée dans cette cabane. Joseph y attache les yeux , & il la prend dans ses mains. Bientôt il pousse ces accens douloureux qu'il accompagne de la lyre.

« On veut que je me couronne de fleurs ,
 que ma bouche éclate en chants d'allégresse ,
 & que ma main forme une agréable harmonie ! . . . Hélas ! ces heureux accords sont-ils
 faits pour un infortuné ? . . . Echos ! qui environnés le lieu de ma naissance , vous les entendîtes autrefois , vous vous plaissiez à les redire . . . Sur ces rives lointaines quel seroit le sujet de mes chants ? Célébrerois - je les douceurs de l'amour & de la tendresse filiale ? Noms chers & sacrés ! vous ne faites que réveiller ma douleur ! . . . Exalterois-je les beautés de la nature , cet ombrage , ces fleurs , ces ruisseaux , qui ont perdu pour moi leurs plus doux charmes , & qui ne sont plus les témoins de ma félicité ? . . . Et toi , Etre souverain , qui regnes sur tout l'Univers , toi , à qui j'osois quelquefois consacrer des accords plus sublimes , au sein de l'infortune pourrois-je produire des sons dignes de toi ? Lyre ! désormais tu seras muette , ou tu n'exprimeras que des gémissemens . . . ce seront mes seuls accens jusqu'au tombeau . . . coulez mes pleurs , soulagez , s'il se peut , un cœur brisé . . . Que ne puis-je , en ce moment , pousser ma der-

nière plainte , & répandre ma dernière larme ! . . . »

Il veut poursuivre , mais les cordes trempées de ses pleurs ne rendent plus aucun son ; sa voix est éteinte , & sa main , qui imitoit le cours interrompu de ses sentimens , n'erre plus sur la lyre. A cette voix douce & touchante , à cette mélodie où se peignoit tout l'égarement de la douleur , à ces gémissemens & à ce silence plus expressif encore , Zaluca , vivement attendrie , ne peut retenir ses larmes : les oiseaux sont immobiles , & les troupeaux , qui erroient autour de la cabane , s'arrêtent , & semblent émus. Ainsi , quand Philomèle a vu périr son amant ; elle gémit long-temps en secret , & ses tons les plus lugubres sont trop foibles pour sa tristesse ; mais lorsqu'elle rompt enfin le silence , ses premiers accens sont si douloureux , que ses compagnes attendries suspendent leurs chants ; & si quelque amante infortunée porte ses pas errans dans la forêt , elle-même interrompt ses plaintes & lui laisse exprimer sa propre douleur.

Zaluca continue à considérer Joseph ; elle est prête à s'approcher de lui , & à lui demander le sujet de ses larmes : mais un trouble se-

cret la retient, & tandis qu'elle reste indécise ; il se retire. Arrivée dans sa demeure champêtre, elle croit encore le voir ; elle croit encore entendre ses chants : la nuit ne peut dissiper ces images, & si le sommeil ferme un moment sa paupière, des songes séduisans les lui ramènent.

Dès le matin elle demande quel est ce jeune berger qui se retire dans le fond des forêts pour verser des pleurs ? On lui dit qu'il appartient à Putiphar ; on lui vante sa beauté, sa douceur, ses vertus ; on lui apprend qu'il a su gagner ses compagnons les plus féroces, & même l'inflexible Butophis ; qu'avec lui la félicité est arrivée dans le hameau, mais qu'en la répandant autour de lui, seul il n'en jouit point, & se plonge dans une mélancolie profonde ; qu'aucune bergère n'a su attendrir son cœur, & que ses amis les plus chers n'ont encore pu lui arracher son secret.

Zaluca écoute avec complaisance les éloges que l'on prodigue à Joseph ; mais quand on lui parle de la douleur de l'infortuné, ses yeux se couvrent d'un nuage. Elle se demande le sujet de ce trouble, & se persuade que c'est la pitié,

» La tristesse, dit-elle, qui étoit peinte sur le front de Joseph, est toujours présente à ma pensée : qu'elle ame n'en seroit émue ! si jeune il est si malheureux ! il mourra victime de son silence. . . . Sans doute il est d'un rang illustre ; on découvre de la noblesse à travers sa naïveté ; on a vû des Dieux mêmes réduits à la condition d'esclave. . . . Seul de ses compagnons, il n'offre ses vœux à aucune bergère ! . . . Je veux qu'il m'ouvre son cœur ; je veux tendre à sa jeunesse une main bienfaisante. »

Elle dit, & avant que le Soleil ait achevé sa carrière, elle sort du palais sans être accompagnée, & ses pas se portent, comme d'eux-mêmes, vers la forêt. Joseph, assis dans sa cabane isolée, payoit à sa douleur le tribut accoutumé de ses larmes, quand tout à coup Zaluca paroît à l'entrée de la cabane. Surpris il se leve, retient ses soupirs, & veut essuyer ses pleurs.

» Jeune infortuné ! ne vous troublez point, dit-elle d'une voix émue, l'épouse de Putiphar vient terminer vos disgraces. Quel est donc le sujet qui vous oblige à rechercher cette solitude, à renoncer aux douceurs de l'amour, & aux jeux innocens qui conviennent à votre âge ? Crain-

driez-vous de me confier vos secrets ? Je connois moi-même l'infortune , & quand je serois au faîte de la félicité , vous ne trouveriez pas mon cœur insensible à vos peines. Vos pleurs ont sù m'attendrir : je lis dans vos traits que votre naissance est trop au dessus de ce vil abaissement : quel barbare a pû vous précipiter dans l'esclavage ? Parlez ; gémissiez-vous d'un état si indigne de vous ? dès ce moment vous êtes libre : la liberté est le moindre des biens auxquels vous pourrez prétendre : ma main essuiera ces larmes , les dernières qui couleront de vos yeux. »

A ces mots Joseph , vivement ému , cède à l'espoir de voir terminer ses peines , & se resoit à révéler des crimes qu'il vouloit ensevelir dans un silence éternel.

Le Soleil paroissoit tout en feu derrière la cabane & à travers l'épais feuillage , tandis qu'à l'opposite la Lune traçoit son orbe argenté dans les Cieux & sur les flots tremblans du Nil. Par degrés s'affoiblissoient les chants des oiseaux , & s'agitoient plus lentement les feuilles des arbres : on entendoit encore les mugissemens des troupeaux satisfaits qui s'éloi-

gnoient des pâturages : mais bientôt tout se taît, & le calme devient universel. Zaluca assise avec Joseph à l'entrée de la cabane, sur un siège de gazon, attache ses regards sur le jeune esclave, & lui prête une oreille attentive ; la nature entière semble écouter en silence ; il prend la parole.



C H A N T I I.

JE n'étois pas né , dit-il , dans cet état d'esclavage. Jacob mon pere est le plus riche Pasteur du pays de Canaan , condition qui , sans doute , est ici méprisée , puisqu'on l'abandonne à des esclaves ; mais qui , au sein de la vertu & de la liberté , ses compagnes ordinaires , est heureuse & respectable. Tandis que les Nations étoient plongées dans l'Idolâtrie , l'ayeul de mon pere fut instruit par la voix de Dieu même : cependant il n'étoit qu'un Pasteur , mais semblable au Palmier qui couvre plusieurs générations de son ombrage , sa vertu sublime devoit servir de modèle aux siècles futurs. Son fils hérita de cette vertu , & la transmit à mon pere. Hélas ! doit-elle s'éteindre avec lui dans le hameau qui la vit naître ?

Mes premieres années furent un tissu de jours fortunés. J'étois le fruit long - temps attendu d'un doux hymen. Mon pere , qui déjà touchoit à la vieillesse , me chérissoit comme l'heureux gage du plus tendre amour ; & mes

freres , loin d'en concevoir de l'ombrage ; tour à tour me prodiguoient les témoignages de leur amitié. Quelquefois je les suivois dans la plaine , où ils me confioient un petit troupeau de brebis ; je bondissois avec elles : ma main enfantine les ornoit de fleurs , ou caressoit leur douce toison. Pardonnez si je m'arrête à des circonstances légères qui me retracent les jours de mon bonheur.

Ils s'évanouirent comme le Printems disparoit avec ses charmes : les fleurs qui se succèdent , la mélodie toujours variée des bosquets , l'air embaumé que l'on respire sous un ciel pur & ferein , & la douce allegresse d'un cœur qui semble s'épanouir avec les fleurs renaissantes , tout vous dérobe le rapide vol des heures , jusqu'à ce que vous touchiez en gémissant à la dernière de ces journées ; ainsi se dissipa ma félicité. Hélas ! qui ne l'eût cru durable ? La frêle vigne ne s'entrelace qu'autour d'un seul Ormeau , & je pouvois ferrer dix freres dans mes bras ; que d'appuis à ma jeunesse ! Il me sembloit qu'il étoit si doux & si facile de s'aimer , & mon amitié pour eux croissoit avec mes années.

Le croiriez-vous cependant ? ce sont eux ce sont des freres qui ont causé mes disgraces : ma bouche hésite , & je voudrois vous dérober la connoissance de leurs crimes : mais ils sont trop liés à ma triste histoire.

La principale source de mon bonheur devint celle de mes infortunes : la tendresse que me témoignoit Jacob excita la jalousie de mes freres. Il est vrai qu'il paroissoit m'aimer avec quelque préférence , soit qu'il vît en moi le rejetton d'une épouse chérie, & le doux fruit de sa vieillesse ; soit que semblable au chêne qui hâte l'accroissement d'une branche nouvelle , tandis que celui de ses premiers rameaux est imperceptible, mon pere me donnât des soins particuliers pour développer ma raison naissante : peut-être crut-il s'appercevoir qu'il étoit aimé de moi plus tendrement que de mes freres.

Quelle ne fut pas ma douleur lorsqu'ils firent éclater leur haine ! Voulant cacher mes larmes à Jacob , j'allois pleurer seul dans les bocages , qui jusqu'alors n'avoient été témoins que de mes jeux : je n'avois pas encore connu ce sentiment douloureux qui ferme le cœur à la joie : quoique destiné à répandre des tor-

rens de pleurs , j'étois comme étonné de ces premières larmes que m'arrachoit la tristesse : je me demandois s'il étoit bien vrai que je ne fusse plus aimé de mes frères. » O mon Pere ! m'écriois-je , puisque votre tendresse m'attire tant de haine , dois-je souhaiter de la perdre ! «

Cependant Jacob me confia la conduite d'un troupeau. Ce jour fut célébré suivant l'usage. Mon pere mit sur mon front une couronne de fleurs , & dans ma main une houlette , symboles de la Royauté pastorale. En même temps il m'embrassa , & répandant des larmes de joie : » Je te bénis , ô Ciel ! dit-il , d'avoir prolongé ma vie jusqu'à cette journée. Joseph ! tu n'es plus enfant : désormais les vertus , dont j'ai jetté les semences dans ton cœur , doivent produire des fruits durables. Tu ne te rendras pas indigne de mes soins , & peut-être le Ciel ne me refusera pas la consolation de te voir développer ces semences précieuses , seule récompense que je desire ! « Tels furent ses vœux.

Couronné de la main de mon pere , précédé de mon troupeau , & suivi de toute ma

famille , je me rendis , au son des lyres & des flûtes , dans une vaste plaine. Cette journée entière fut consacrée à une douce allégresse ; mes freres même parurent oublier leur haine injuste , & je me flattai de voir renaître les jours heureux de mon enfance.

En vivant avec mes freres je vis qu'ils négligeoient leurs troupeaux , & se livroient à des festins dissolus , où ils ne respectoient ni le Dieu de leurs ancêtres , ni ces ancêtres eux-mêmes , ni leur propre pere. Que de traits dont mon cœur étoit déchiré ! Tantôt veillant sur leurs troupeaux comme sur le mien , je tâchois de réparer leur négligence. Tantôt je célébrois par mes chants l'Auteur de la Nature , les vertus de nos ayeux , les douceurs de l'amour filial & de l'amitié fraternelle : il me sembloit que le desir de les émouvoir fit couler de mon cœur les sons les plus touchans , & les paroles les plus persuasives. Tantôt enfin je les conjurois avec larmes de ne point affliger le plus vénérable des vieillards. Mais ils rebutoient & mes soins , & mes chants , & mes prieres. » Allez , me disoient-ils , vantez à Jacob votre vigilance ,

adrez-le lui cette douce mélodie qui a séduit son cœur , & que vos larmes , qu'il essuiera de sa main , l'instruisent de notre conduite. « Je me retirois , & bien loin de rendre mon pere témoin de mes pleurs , je les séchois à l'haleine du Zéphyr ; mais le Zéphyr n'emportoit pas la douleur dont mon ame étoit pénétrée.

Dans ce temps ma mere donna un second fils à Jacob , événement plus entremêlé d'amertume que de joie , & dont le souvenir , au sein de mes malheurs , fait encore couler mes larmes. Je crois voir cette mere sensible tenant ce cher rejetton entre ses bras défaillans. » J'oublie mes longues douleurs , dit-elle au vieillard , tendre époux ! vous ne me perdrez pas toute entière , je vous donne un autre Joseph ; ce sont tous ses traits. « Puis tournant vers moi sa paupière mourante : » Et toi , mon cher fils , dit-elle , je te donne un frere vous vous aimerez « En achevant ces mots , elle me regarde tendrement , & expire. Vous peindrai-je la douleur de Jacob & la mienne ? Tour à tour nous arrosions de nos larmes & le corps glacé de ma

mere, & l'enfant qui venoit de naître. Cependant je voyois d'un œil satisfait croître Benjamin, (c'étoit son nom) : je bénissois le Ciel de m'avoir donné un frere, avec lequel je pusse goûter les douceurs d'une amitié réciproque.

Vous parlerai-je d'une circonstance peu remarquable, (car, hélas ! un tel songe pouvoit-il venir du Ciel ?) il me sembloit que dans une nuit majestueuse, pareille à celle-ci, le Soleil, la Lune & onze Etoiles se détachent de la voûte céleste, comme pour se prosterner devant moi. Mes freres crurent entrevoir dans ce songe un présage de leur abaissement & de ma grandeur future : vains fantômes ! Astres ! vous êtes maintenant témoins de l'ignominie de mon sort.

De tous mes freres Siméon & Ruben étoient les plus animés contre moi : je différois à vous les dépeindre, & si je pouvois vous dérober leurs actions, je ne vous tracerois pas leur caractère. Que je plains sur-tout Siméon ! quelque affreuses que soient mes infortunes, elles n'égale pas encore les siennes. Mes premieres années ont du moins cou-

lé dans le sein du bonheur ; mais lui , depuis qu'il respire , il ne connoît que des sentimens d'amertume : quoiqu'éloigné de mes amis les plus chers, je m'occupe de notre tendresse réciproque , & au comble des disgraces je goûte encore la douceur d'aimer ; mais l'amitié n'a jamais sçu attendrir Siméon : jamais ses yeux ne verserent de ces larmes délicieuses que le cœur préfère aux ris. Toujours sombre & chagrin il cherche la solitude : sa noire chevelure augmente sa pâleur naturelle ; bien qu'il soit jeune , les rides sillonnent son front ; il n'a jamais chanté ni pris en main la lyre ; il voit les fleurs & le lever de l'aurore sans attendrissement. Quoiqu'il ne soit pas l'aîné de mes frères , tel est son ascendant sur leur esprit qu'ils le regardent comme leur chef. Ruben , qui est le plus âgé d'entr'eux , me haïssoit avec plus d'artifice.

Pardonnez les pleurs que je ne puis m'empêcher de répandre : je touche à la circonstance qui devoit me rendre le plus fortuné des Mortels.

Le jour où l'on célébra la fête que je vous ai dépeinte , & au moment que mon pere

m'eut couronné de fleurs , arriva dans notre hameau une jeune Bergere , nommée Sélima ; un voile couvroit son visage , mais sa taille & sa démarche attiroient tous les yeux. Elle s'approcha de Jacob. » Respectable vieillard ! dit-elle , c'est à regret que je trouble votre joie. Vous voyez une triste Orpheline , issue de Nachor , frere d'Abraham. Lorsque je perdis mon pere j'étois encore au berceau : je viens de fermer les yeux à ma mere. C'est moins son ordre que le bruit de vos vertus qui m'attire en ce lieu : j'ose vous prier de servir d'appui à ma jeunesse. Essuiez-vous mes larmes , & consentant à flatter ma douleur , me permettez-vous de vous appeller du nom de Pere ? »

Aux accens de cette voix je sentis palpiter mon cœur ; mes avides regards sembloient vouloir pénétrer le voile , pour considérer la bouche d'où partoient des sons si touchans. Mais quelle ne fut pas mon émotion , lorsque Jacob lui ayant accordé sa demande , elle fit voir à découvert tous ses traits ! Une fleur qui mouillée des pleurs de l'aurore , s'épanouit & prodigue à la fois ses charmes & ses parfums ,

est une foible image de ce que parut en ce moment la jeune Sélima. Ses larmes , comme une source argentée , couloient le long de ses joues jusques sur son sein ; sa belle main les essuyoit avec sa blonde chevelure. Ses premiers regards se tournèrent vers Jacob ; ensuite nos yeux se rencontrèrent , & nous fûmes troublés. Je m'approchai d'elle & lui dis : » J'ai souvent demandé au Ciel une sœur , le Ciel comble en cet instant mes vœux. « Cependant ma bouche prononçoit à regret ce doux nom , & il me sembloit exprimer foiblement l'impression qu'elle m'avoit faite. Elle nous accompagna dans la plaine où ma fête fut célébrée : là , nos yeux s'arrêtoient souvent l'un sur l'autre , & tandis qu'elle baissoit les siens , je la regardois encore ; ma lyre demuroit muette entre mes mains. Jusqu'à ce jour mon cœur n'avoit connu que l'amour filial & l'amitié fraternelle : je ne savois quel étoit ce nouveau sentiment ; mais il me sembloit si doux & en même temps si impérieux , que je crus n'avoir encore rien aimé. «

Ici Zaluca ne put cacher l'agitation de son cœur. » J'abuse de votre bonté , lui dit Joseph :

seph :

Joseph : mais tantôt je m'abandonne au souvenir de mes infortunes , tantôt à celui d'une félicité trop passagère.

» Continuez , répond-elle avec une tranquillité feinte , & n'omettez aucun détail. . . . Je crains que cette Sélima ne soit la cause de toutes vos disgrâces. . . . Mais peut-être les sentimens qu'elle vous inspira ne furent point durables ? « En même temps elle attachoit sur lui des regards où se peignoit sa curiosité inquiète.

» Non loin de notre hameau , reprit-il , est un secret vallon entouré de collines , sur lesquelles ma main avoit rassemblé les fleurs de plusieurs prairies ; un clair ruisseau couloit sous l'ombrage le plus frais , à travers le vallon : c'étoit mon asyle chéri ; je le recherchois plus souvent encore depuis les nouveaux sentimens dont mon ame étoit agitée. Un jour , pendant que mon troupeau païssoit au bord de la fontaine , & que je m'abandonnois à une douce rêverie , je prends ma lyre , & je veux chanter les fleurs , les bocages ou l'aurore , sujets ordinaires de mes accens : mais je ne pousse que des soupirs , ma lyre les exprime , & le

nom de Sélîma se présente , comme de lui-même , sur mes levres : ces soupîrs & ce nom formoient une mélodie nouvelle & touchante, que le ruisseau répétoit dans son cours. Tandis que l'œil attaché sur l'onde fugitive , je produis ces sons , tout-à-coup j'apperçois dans l'eau transparente l'image de Sélîma ; il sembloit que le ruisseau coulât plus lentement , pour ne pas troubler cette image chérie : un agréable transport me saisit ; je leve les yeux , & je vois Sélîma elle-même : une rougeur aimable coloroit ses joues ; un doux embarras étoit peint dans ses regards : ce fut l'instant heureux où je lui jurai un amour éternel , & où je reçus de sa bouche les mêmes sermens.

Quelques jours s'écoulerent , & Jacob invita tous ses fils : nous nous rendons dans sa cabane , où nous voyons les apprêts d'un beau festin. Sur un feuillage frais étoient entassés les fruits les plus exquis parsemés des fleurs les plus odorantes : des torrens de lait couloient dans de grands vases , & l'on avoit immolé un chevreau : une joie inexprimable éclatoit sur le front de mon pere : au milieu

de ces fruits & de ces vases remplis de lait ; étoient placées deux couronnes de fleurs. Nous nous regardions tous avec surprise ; les yeux de Sélima sur-tout & les miens se rencontrant sans cesse , montroient tour à tour la crainte & l'espérance. A peine le festin est-il commencé que Jacob , assis entre la jeune Bergere & moi , ne peut contenir les mouvemens de son ame ; il prend les deux couronnes de fleurs. » Joseph ! dit-il , mon fils ! pourquoi me cacher tes sentimens ? j'ai lu dans ton cœur ; tu aimes Sélima : elle est vertueuse ; elle fera ton épouse avant le temps où le Rossignol cesse de chanter. « Puis se tournant vers elle : » Et toi , dit-il , dont le cœur sensible se plaît à m'appeller du nom de pere , je veux l'être en effet , sois ma fille. Joseph ! Sélima ! puissai-je avant de mourir voir naître de vous des fils qui vous ressemblerent ! « En disant ces mots il prend la main de la Bergere , & la met dans la mienne. Agité par un doux transport , je pressois la main de Sélima , & embrassant mon pere , je sentoais couler sur mes joues les larmes que lui arrachoient la joie & la tendresse.

Mais au milieu de ces épanchemens , Siméon , l'œil étincelant de fureur , se leve , & sort de la cabane. Jacob , frappé de surprise , se dégage de mes bras , laisse tomber les couronnes de fleurs , suit les traces de mon frere , & l'appellant à haute voix. » Mon fils ! s'écrie-t-il , mon fils ! est-ce ainsi que tu participes à notre satisfaction ? où t'emporte une haine aveugle ? voici l'occasion de l'oublier. « L'air emportoit ces paroles , & Siméon s'éloignoit avec les marques du désespoir. Nous en ignorions tous la cause : mais le courroux de mon frere troubla la joie du festin.

Je ne tardai point à être instruit du sujet de ce courroux funeste. Un jour que je portois mes pas dans une forêt , plusieurs voix bruyantes frappent tout-à-coup mon oreille ; je m'approche de l'endroit d'où partoît le tumulte , & à travers l'épais feuillage j'apperçois tous mes freres , hors le jeune Benjamin. Siméon pâle & tremblant de fureur s'élevoit au milieu d'eux , comme un Pin altier qui, frappé de la foudre , agite ses rameaux & semble encore frémir. » Non , leur disoit-il (& je crois entendre cette voix terrible dont retentissoit

toute la forêt ;) non , mes yeux ne seront jamais témoins de son bonheur. Ce n'étoit pas assez de me ravir l'amitié d'un pere , il me ravit encore le cœur de Sélima. . . . Vous en êtes surpris : oui , je l'aime. J'ai combattu un penchant peu compatible avec la fierté de mon caractère , & lors même que l'ascendant de Sélima s'est trouvé le plus fort, je n'osois vous dévoiler ce secret. Jugez combien est violent mon amour : depuis qu'il croît dans le silence, j'ai senti s'affoiblir en moi l'inflexibilité que l'on me reproche : peut-être qu'un jour l'austérité de mon humeur se fût adoucie. Mais , non : Sélima n'étoit point née pour moi : Jacob n'a pu lire dans mon cœur comme dans celui de son cher fils , & quand il auroit pénétré mes sentimens , n'eût-il pas falu les étouffer ? Vous avez tous été les témoins de mon opprobre ; c'est en présence de vous tous qu'il m'arrache Sélima pour la donner à ce frere perfide. C'en est fait : je vais m'éloigner du hameau pour n'y rentrer jamais. Voyez si vous voulez me suivre , ou me trahir à l'exemple de Joseph. Mais pourriez - vous oublier vos propres affronts ? Jacob ne préfere-t-il pas cet

enfant à tous ses fils ? Ruben ! ne te souvient-il plus que tu es l'aîné, & que tu occupois auparavant la première place dans son cœur ? Partons : ne craignez point d'affliger Jacob par notre départ : ne se consolera-t-il pas dans les embrassemens de Joseph ? Que si vous êtes trop foibles pour abandonner à jamais le hameau paternel , saisissons du moins quelque prétexte pour ne point assister à la fête d'un hymen odieux. »

Il dit , & tous jurent de le suivre. A ce discours , à ces sermens je sentis mon sang se glacer dans mes veines.

Aussi tôt mes freres se rendent auprès de Jacob : je les suis , & j'arrive presque au moment qu'ils entroient dans la cabane. Ruben s'adressant à mon pere : « Vous nous accusez depuis long-temps , lui dit-il , de négliger nos troupeaux : permettez - nous de les conduire dans les gras pâturages de Sichem. » Jacob y consent en leur faisant promettre qu'au jour marqué pour mon hymen ils se trouveroient dans le hameau. En même temps il reçoit leurs adieux. Siméon s'approche de lui d'un œil farouche ; le vieillard le regarde avec sé-

vérité : bientôt il l'embrasse tendrement ; mais Siméon conserve son air sombre , même dans les bras d'un pere.

Quelle ne fut pas ma douleur ! » Quoi ! disois-je en moi-même , les plus tendres liens deviendront toujours pour moi une source de disgraces ! Siméon ! que ne puis-je te sacrifier Sélima ! que je suis infortuné de ne pouvoir être heureux qu'aux dépens du bonheur de mon frere ! « Telles étoient mes plaintes. Sélima cherchoit à me consoler : sa voix insinuante dissipa ma tristesse : j'espérai que l'absence affoiblirait & la haine cruelle de Siméon , & un amour qu'il avoit voulu éteindre dès sa naissance , & je ne songeai plus qu'à Sélima , & aux apprêts de mon hymen.

A côté de la cabane de Jacob s'élevoient deux beaux Palmiers , qui , parfaitement semblables à ceux qui forment cette demeure consacrée aux larmes, paroissoient m'appeler sous leur ombrage. Souvent assis sous ces Palmiers : » Croissez , ô rameaux ! chantois-je , épaississez votre feuillage : témoins du tendre amour qui m'unit à Sélima , vous ferez quelque jour notre habitation chérie. « Ces rameaux avoient

crû , leur feuillage s'étoit épaissi , & je tou-
chois à ce jour qui faisoit l'objet de mes desirs.
Avec quelle ardeur je préparai ma cabane
nuptiale ! les branches dociles se plioient à
mon gré , & les fleurs sembloient s'affortir
d'elles-mêmes. Vous voyez ici l'image de cette
demeure qui devoit être si fortunée. La cabane
étant faite j'y conduisis Sélima : sa présence y
prêtoit un nouvel éclat aux fleurs & à la ver-
dure : hélas ! nous n'avons vu qu'un moment
le séjour où nous devions être unis à ja-
mais !

Le jour de mon hymen étant arrivé , je
devance l'Aurore : le silence régnoit encore
dans le hameau : je porte mes regards impa-
tiens vers les lieux où le Soleil se leve : il pa-
roît enfin , mais chargé d'épais nuages que ses
rayons avoient peine à percer ; les ténèbres
sembloient vouloir prolonger leur empire.
» Eh quoi ! disois-je , un ciel serein n'embelli-
ra point la plus heureuse de mes journées ! «
En prononçant ces mots un secret pressenti-
ment troubloit mon cœur : étonné de ne pas
goûter plus de joie je me reprochois mon in-
différence. Bientôt je vole vers Sélima , & à

peine l'ai-je entrevue que ce trouble est dissipé. Je la pare des fleurs que je venois de cueillir : elle me décore d'une guirlande où l'on distinguoit son nom & le mien ; mais je remarquois que les fleurs qui composoient ces deux noms étoient mouillées de ses larmes.

Nous nous rendons dans la cabane de Jacob , qui nous serre tendrement dans ses bras. Cependant mes freres ne paroissoient point : mon pere, pour leur marquer l'impatience que nous avions de les revoir , propose d'aller à leur rencontre.

Nous sortons de la cabane ; le vieillard me donne une main & l'autre à Sélima ; précédés du jeune Benjamin , nous traversons le hameau , au milieu de mille cris de réjouissance , & sur un chemin que les enfans & les épouses de mes freres avoient parsemé d'un feuillage fleuri. Je portois des regards satisfaits & sur ces épouses vertueuses , & sur ces enfans qui ne participoient point à la haine de leurs peres , & sur ces nombreuses cabanes , décorées de fleurs nouvelles. Nous nous avançons à quelque distance du hameau, & Jacob s'affied sous un cédre , tandis que Sélima , Benjamin ,

& moi , nous montons sur une colline , afin de pouvoir lui annoncer l'arrivée de mes freres.

Le Soleil avoit fait la moitié de sa course , & mon pere allarmé commençoit à craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur à ses enfans ; il se reprochoit d'avoir consenti à leur départ , & il vouloit aller lui-même les secourir ou les consoler. Quant à moi , soupçonnant trop les véritables raisons de ce retard , je vis que mes espérances avoient été frivoles. » Reposez-vous sur moi , lui dis-je , j'irai trouver mes freres. «

» Hé quoi , répond-il , tu veux aussi me quitter ! je me verrai donc privé de tous mes fils ! . . . Il est vrai que t'envoyer à Sichem , c'est y aller moi-même ; je connois ta tendresse pour tes freres. . . . Cependant, s'il me falloit attendre ton retour ainsi que le leur ! Je ne suis pas éloigné du trépas : si je mourais sans que tu reçusses mes bénédictions , ni que ta main me fermât la paupière ! « A ces paroles je fus vivement attendri. D'un autre côté Sélima me pressoit , avec les expressions les plus touchantes , de ne la point quitter.

Mon cœur éprouvoit de violens combats :
 mais l'amitié fraternelle & le devoir l'emporterent. J'embrassai le vieillard , qui me serrant contre son sein, pouffoit des gémissemens dont mon ame étoit troublée : j'embrassai Sélima , & le jeune Benjamin , qui imitoit notre douleur commune , me tendoit les bras , & versoit des larmes.

Sélima éplorée suivit mes pas. » Je n'ai pu te parler librement , dit-elle , en présence de Jacob. Où vas-tu ? as-tu donc oublié la haine de tes freres ? penfes-tu les ramener dans le hameau ? Ce jour devoit être le plus heureux de notre vie : si tu m'aimois , pourrois-tu reculer notre union ? «

» Je t'aime , lui répondis-je ; mais l'amour éteindroit-il l'amitié que je dois à mes freres ? Ma félicité ne seroit-elle pas troublée si je célébrois sans eux mon hymen ? Crois-tu que Jacob , inquiet sur le sort de ses fils , nous unisse en leur absence ? C'est l'amour autant que l'amitié qui me porte à accélérer leur retour. «

En achevant ces mots je m'arrache doucement d'entre ses bras , & je m'éloigne. De

temps en temps je me retournois, & j'attachois les yeux sur ces tendres amis, qui de leur côté me suivoient de leurs regards. Mais lorsque je les perdis de vûe, je fus saisi de la plus vive douleur. Je fis quelques pas vers eux pour les voir encore ; ils s'avancèrent vers moi dans le même dessein : nous nous tendions les bras, & nous demeurions quelques momens à nous regarder avec des démonstrations muettes de tendresse. Je me demandois : » D'où vient réparent-ils des larmes ? mais pourquoi mon propre cœur est-il si ferré ? Si je les quitte, c'est pour un jour seulement, & pour revoir des freres. «

L'idée de mon devoir se réveillant dans mon esprit, je donnai encore un dernier regard à Jacob, à Sélima & à Benjamin, & portant les yeux sur le hameau paternel, qui s'étendoit devant moi au haut d'une colline, j'y découvris ma cabane nuptiale. » Adieu, dis-je, heureux séjour ! avant que soient fanées les fleurs qui te décorent, j'espère de voir, sous ton ombrage, se dissiper le trouble de mon cœur. « En même temps je continuai ma route.

A mesure que j'avançois , le desir d'embrasser mes freres tempéroit ma tristesse. Je me flattois qu'ils ne pourroient résister à mon empressement , & à l'amitié tendre & sincere que manifesteroient les accens de ma voix , mes regards , mes prieres & mes larmes.

Occupé de ces idées j'entre dans Sichem à l'heure où les troupeaux quittoient les pâturages : dans l'espoir de rencontrer mes freres , je traverse d'un pas rapide le hameau : mais je n'apperçois aucun d'entre eux. Je demande où sont les fils de Jacob. On me répond que depuis plusieurs jours ces fils , peu dignes d'un pere si vertueux , ont délivré de leur présence le hameau , qu'on ignore leur nouvelle retraite , mais qu'on les a vu se rendre vers la forêt voisine. A ce discours je pousse de profonds sours , & je porte mes pas errans dans la campagne : déjà s'avançoient les ombres de la nuit. Que j'éprouvai de combats ! Prolonger mon absence , c'étoit inquieter vivement un pere & une amante que je desirois moi-même de rejoindre. Mais pouvois-je revenir sans être accompagné de mes freres ? Eussai-je dit à Jacob qu'ils n'étoient plus dans Sichem , que

j'ignorois le lieu de leur demeure ? Je résolus de me sacrifier plutôt que de ne point ramener tous ses enfans dans ses bras. Je n'attendis pas le retour de la lumière. La nuit avoit étendu son voile sombre , & j'entrois dans la forêt où marchant au hasard je m'écriois :
 » Fils de Jacob ! mes freres ! où êtes-vous ? «
 Ma voix se faisoit entendre comme les cris d'un agneau qui a perdu sa mere.

» Quoi ! interrompt ici Zaluca épouvantée, vous vous engagiez seul , dans l'horreur des ténèbres, au milieu de cette forêt ? Je tremble que les bêtes féroces ne vous aient attaqué ! «
 » Elles fuirent devant moi , répond Joseph , & je dus trouver , dans mes freres , des cœurs plus cruels

Un étranger accourut enfin à mes cris , & me dit que les fils de Jacob étoient à Dorthaïm : je crus que c'étoit une Intelligence céleste qui descendoit à mon secours. » Ah ! lui dis-je , si vous traversez le hameau de Jacob , daignez entrer dans la cabane du vieillard ; dissipez ses craintes , & celles de la jeune Sélima , à laquelle je serois uni maintenant sans des circonstances fatales ; dites-leur que

si je retarde mon retour , c'est que je suis les pas de mes freres. »

Je continue ma route , & marchant toute la nuit , j'arrive au point du jour dans la plaine de Dothaim. Bientôt je vois s'avancer de nombreux troupeaux : leurs chiens fideles courent à moi & me font des caresses. » Ah ! m'écriai-je transporté de joie , je vais donc embrasser mes freres ! « Je me précipite en même temps à la rencontre du premier , qui étoit Siméon. A la fureur qui s'alluma dans ses yeux , je m'aperçus du moment où il me reconnut. » Audacieux ! dit-il , tu me suis dans des lieux où j'évite ta présence ! paré de cette guirlande odieuse qui réunit vos deux noms , tu veux donc me forcer à être témoin de ton bonheur ! « Il me repousse en disant ces mots. Je l'avouerai ; je voulus vaincre cette haine ; malgré ses efforts , je le pris dans mes bras , & sans pouvoir parler , je le ferai contre mon sein avec une violence pardonnable à la seule amitié.

Mais loin d'être attendri par ces embrassements , il en devint furieux. » Sont-ce là , dit-il , des témoignages de tendresse ou de haine ?

Foible ennemi ! qui ne m'as vaincu que par la ruse , penfes-tu me surpasser en force ? En prononçant ces paroles , il se débat , s'arrache de mon fein , s'arme de son coutelas , & le tient levé sur mon cœur. Je ne lui opposai aucune résistance : mais Ruben accourut , & retint le bras de mon frere.

Aussi-tôt je me vois entouré d'eux , & je les entends délibérer sur mon sort. La fureur de Siméon ne pouvoit être contenue. Il déchire la guirlande que m'avoit attachée Sélima , & sans me laisser le temps de l'implorer , il m'entraîne , & me précipite dans une citerne qui étoit sans eau.

Le Soleil touchoit au milieu de sa course , & mes freres s'abandonnoient à la joie d'un festin , tandis que foible & presque inanimé j'étois étendu sur la pierre brûlante , & attendois le trépas. Tout-à-coup Siméon paroît aux bords de la citerne , m'ordonne d'en sortir , & me prête du secours. Quoique la même fureur éclatât dans ses regards , je crus que la compassion avoit touché son ame.

Je le suis d'un pas chancelant jusqu'à l'endroit où mes freres étoient assemblés : là , je vois

vois avec surprise des étrangers qui leur comptoient de l'or. Mais apprenant bientôt ma destinée malheureuse , mes yeux se portent de toutes parts pour chercher Ruben ; il s'étoit écarté. D'abord mes sanglots me coupent la voix ; je surmonte enfin ma douleur , & j'adresse ces paroles aux fils de Jacob. » Si les regards , les soupirs , & les pleurs d'un frere pouvoient vous attendrir , je vous épargnerois les reproches. Est-ce là le prix de la tendre amitié que je vous ai vouée , depuis mon enfance ? J'ai quitté le hameau paternel pour vous y ramener ; ne vous trouvant pas à Sichem , je vous ai suivis jusqu'en ce lieu , & je vous aurois suivis plus loin encore : je ne voulois pas célébrer mon hymen sans être entouré de mes freres , sans avoir regagné leur tendresse : & voilà l'accueil que je reçois ! & les soins de mon amitié me coûtent tout mon bonheur ! . . . Mais , dites , est-il bien vrai que vous ayez la barbarie de m'arracher à un pere , à une épouse . . . à des freres ? car je ne puis encore oublier que vous l'êtes. Pouvez-vous bien vous résoudre à vendre votre propre sang ? L'or est-il d'un plus grand prix à vos

yeux que les doux & sacrés liens de l'amitié fraternelle ? Siméon ! pourquoi Ruben t'empêcha-t-il de me donner la mort ? mais il n'est point ici , reprends ton coutelas , voilà mon cœur , j'aime mieux mourir que d'être esclave , & vivre loin de tout ce qui m'est cher. Si mes malheurs ne vous touchent point , si , sans répandre des larmes , vous vous représentez les cris & les sanglots que je pousserai loin des miens , dans l'horreur de l'esclavage , êtes-vous insensibles à la douleur de Jacob ? Voulez-vous faire couler les pleurs d'un pere , & le précipiter dans le tombeau ? . . . Hé quoi ! êtes-vous donc tous armés contre moi ? Nephtali ! mon cher Nephtali ! toi qui partageas mes jeux , & qui reçus de la nature un caractère plus doux , te contentes-tu de verser des pleurs ? . . . Siméon ! mon frere ! (ce nom seul devoit t'attendrir) tu m'aimas autrefois ; je ne te hais point , même après ce traitement barbare. Préviens les remords qui déchireront ton ame : rends-moi la liberté & j'oublie tout ; mon Pere , Sélima même ne m'arracheront point ce secret funeste : j'essuierai mes larmes , je t'embrasse-

rai , nous retournerons au hameau , & notre amitié réciproque adoucira la vieillesse de Jacob , & prolongera sa vie. »

En disant ces mots je lui tendois les bras , & mes regards, en l'implorant, l'assuroient de ma tendresse. La plupart de mes freres parurent touchés ; Nephtali voulut prendre ma défense ; les étrangers même qui m'avoient acheté, étoient attendris & irrésolus. Mais , ô pouvoir de l'avarice sur les cœurs ! Siméon les gagne en leur remettant une partie de leur or. Puis lançant des regards terribles à tous mes freres , il menace Nephtali de lui faire partager ma destinée. En même temps on me dépouille de la robe que Sélima avoit tissée pour le jour de mon hymen , & l'on me revêt de l'habit d'esclave.

Alors voyant que je n'avois plus rien à espérer : » Moment funeste ! m'écriai-je , où , croyant trouver ici des freres , je m'arrachai des bras paternels , où je résistai à tes tendres instances , ô ma Sélima ! maintenant je serois ton époux , nous respirerions le bonheur sous la même cabane ! . . . Tu m'attends à chaque

heure ; tu me prépares peut-être une couronne de fleurs ; abandonne-les aux vents ; elles n'orneront point ma tête. . . . « Ensuite m'adressant à mes freres : » Je vous conjure pour la dernière fois , leur dis-je , par l'autel élevé des mains d'Abraham , par les tombeaux de nos ayeux , par les cheveux blancs de Jacob , par vos épouses , par vos enfans , par toute la nature ; enfin , par le Dieu que vous adorez , ce Dieu qui , Maître de l'Univers , nous a créés freres , qui a gravé lui-même dans nos cœurs les loix sacrées de l'amitié fraternelle , & qui , en ce moment , nous regarde du haut des Cieux. . . . Vaines prieres ! Je ne vous implore donc plus pour moi ! Retournez au hameau paternel : vous n'y verrez plus un frere qui vous est odieux : que Jacob n'ait pas la douleur de perdre tous ses fils ! . . . Soulagez sa vieillesse. . . . »

Nephtali se précipite alors dans mes bras : nous confondons nos pleurs & nos sanglots. » Je retrouve donc ici un frere ! lui dis-je , moment entremêlé d'horreur & de plaisir ! . . . Écoute ; penfes que je ne suis plus , & souviens-toi de ma volonté dernière. . . . Ne ré-

pands pas de larmes. Si tu es touché de mes malheurs, jure-moi de ne point abandonner mon Pere; sois l'appui de sa vieillesse; consoles, s'il se peut, sa douleur; qu'il ignore à jamais les auteurs de mes infortunes; il ne pourroit soutenir un coup si terrible. . . . Je te recommande Sélima. . . . Soutiens-moi, je succombe au poids de mes disgraces. . . . Prends soin de Benjamin. . . . « J'allois poursuivre; mais Siméon arrache Nephtali de mes bras, mes freres s'éloignent, & les étrangers m'entraînent. Il me sembloit que l'on déchirât mon cœur, en me faisant rompre à la fois tant de liens; les noms de Jacob, de Sélima & de Benjamin sortoient de ma bouche; mes pleurs se précipitoient en torrens; j'invoquois le Ciel; je pouffois des cris douloureux: mais bientôt mes yeux s'obscurcissent, mes genoux chancellent, & je tombe dans la poussière. Je bénissois l'Etre suprême, croyant toucher à l'heure de mon trépas: des soins intéressés me rendent à la vie. En r'ouvrant les yeux je demande mon Pere & Sélima, & je ne me vois entouré que de ces vils mercenaires qui trafiquent de la liberté des hommes.

Nous partons : aucun objet ne frappoit mes regards ; on m'adessoit vainement la parole ; mon ame étoit absorbée dans le seul sentiment de la douleur. Toujours plongé dans cet égarement funeste , & sans savoir quelle route nous avons prise , j'ai été conduit dans ce hameau , où Butophis m'a mis au nombre de vos esclaves.

Voilà le récit de mes infortunes. Mon cœur trop plein , & qui jusqu'à ce jour ne s'est pas permis de raconter ses peines , seul soulagement des malheureux , a fait éclater devant vous toute sa douleur. Je vous ai dévoilé les crimes de mes freres. Cependant je ne doute point qu'ils ne soient en proie aux remords ; la vertu aura repris son empire dans leur ame. . . . Vous donnez des pleurs à mes disgraces. Que cette sensibilité me préface un heureux avenir ! Vous ranimerez ma vie languissante , & vous ferez renaître la joie dans le hameau de mon pere. «

Il se tait. La douce impression que fait sur un cœur sensible le silence qui succede à une mélodie touchante , est le sentiment qu'éprouve Zaluca : elle se livre au plus vif attendris-

fement ; ses larmes , sans qu'elle s'en apperçoive , continuent à couler de ses yeux ; tous les objets semblent avoir disparu devant ses regards ; elle ne voit pas même Joseph. Enfin sortant de cette rêverie profonde, elle se leve, promet au jeune esclave de terminer des disgraces si peu méritées , & prend la route de son Palais. Joseph plus tranquille , essuie ses pleurs , & rentre dans le hameau.



CHANT III.

ZALUCA, rentrée dans son palais, vouloit se livrer au repos, mais l'image de Joseph, toujours présente à son esprit, bannissoit le sommeil de sa paupière : il lui sembloit qu'étant encore dans la cabane de l'infortuné, l'œil attaché sur lui, & l'oreille frappée de cette douce voix, elle écoutoit la plus touchante histoire ; elle croyoit encore voir couler les pleurs de Joseph : alors elle ne pouvoit retenir ses larmes, & pensant pleurer avec lui, elle trouvoit du plaisir à les répandre. Mais lorsqu'elle se retrace cette partie du récit qui dépeignoit si naïvement l'amour le plus tendre & le plus délicat, ses pleurs cessent de couler, un poison mortel l'agite, l'illusion flatteuse disparoît, elle s'apperçoit qu'elle est seule, & elle craint d'interroger son ame troublée.

» Quel est donc, dit-elle enfin, le tumulte involontaire de mon cœur ? Touchée de la plus vive compassion, j'ai voulu connoître les disgraces de Joseph ; il me sembloit que ses malheurs étoient les miens ; il m'a satisfait ; je puis

maintenant les terminer ; demain il sera libre ; je le renverrai . . . où ? . . . dans les bras de Sélîma ? » A cette pensée elle frémit de fureur.

« Malheureuse ! reprend-elle , il est donc vrai , tu aimes ! Le voilà ce mortel pour qui ton cœur soupiroit avant de le connoître , que tu demandois à toute la nature , & dont l'absence te rendoit insipides tous les plaisirs . . . Quel est mon sort infortuné ! Je m'arrache à des fêtes où l'on célèbre un hymen que je hais , & je viens dans ces lieux pour y chercher le repos ! j'espérois que participant au calme de cet asyle champêtre , j'y obtiendrois plus d'empire sur mon cœur ; & c'est dans cet asyle même que ma tranquillité rencontre de nouveaux obstacles , & que je respire des feux contraires à mon devoir ! . . . Mais quel est cet indigne aveu ? toi , qui rebutas les vœux de toute une cour , oubliant aujourd'hui l'orgueil de ta naissance , tu t'abaisSES à soupirer pour ton esclave ! Que dis-je ? Joseph est-il né dans l'esclavage ? Si , comme je m'en flattois , il ne descend pas des immortels , ne mérite-t-il pas d'en descendre ? Ses ayeux étoient des Rois paisibles , entourés de leurs enfans & de leurs troupeaux. Si les

Dieux l'ont conduit dans la servitude, c'est ; peut-être, pour l'amener dans mes bras ; & quand même il ne feroit qu'un esclave, quel front couronné auroit plus de charmes ? qui, comme lui, uniroit tant de noblesse à tant de simplicité ? . . . Où t'égarer tes transports ? Ne te rappelles-tu point que ton cœur n'est plus à toi, que tu viens de le donner pour jamais, que l'honneur, que la vertu t'ordonnent d'étouffer de tels feux ? Mais quoi ! ma flamme ne peut-elle être innocente ? Est-ce être criminelle que d'aimer ? Les loix sévères de l'hymen m'interdiroient-elles jusqu'à la douceur de voir & de consoler un malheureux, de l'entendre raconter, d'une bouche ingénue, l'histoire de ses infortunes, de prêter l'oreille aux accens de sa lyre, d'unir mes larmes aux siennes, de soupirer avec lui, de lui dire que je l'aime, de recevoir l'assurance de sa tendresse ? .. Que dis-tu ? as-tu donc oublié qu'il adore une autre que toi ? lui, que je croyois insensible, comme il me faisoit à moi-même l'aveu de son amour ! Mais fait-il que je l'aime ? ose-t-il seulement le soupçonner ? n'est-ce pas à moi de l'enhardir, & puis-je douter un moment qu'il

ne me sacrifie sa bergère ? » Tels étoient les sentimens tumultueux auxquels se livroit Zaluca.

Joseph, arrivé dans sa chaumière, avoit esfuyé ses larmes, les dernières qu'il croyoit donner à ses malheurs. Il s'endort occupé des espérances les plus flatteuses, & depuis sa captivité, c'est la première fois que le sommeil lui verse ses tranquilles pavots : déjà des songes flatteurs le conduisoient dans les bras d'un pere & d'une amante. Il s'éveille au milieu de ces agréables images, & sort de sa chaumière.

Le Soleil s'élevoit derrière une noire forêt de cèdres, qu'il paroissoit embraser de l'or de ses rayons ; toute la forêt, animée du feu celeste, exhaloit des parfums que les Zéphyrz portoient dans les campagnes, & du sein de cet asyle, les oiseaux faisoient entendre une mélodie si douce, qu'elle sembloit partir du bout de l'horison où nait l'astre du jour. Ce spectacle, à la fois touchant & majestueux, captive le cœur de Joseph ; il y attache ses regards, & en même-temps il respire l'air embaumé, & prête l'oreille à ces concerts. Tel qu'un homme, qui, paroissant sortir d'une maladie longue

& douloureuse, croit voir renaître avec lui toute la nature, se livre à des objets qu'il a long-temps regardés d'un œil insensible, & cependant ignore qu'il ne jouit que d'une lueur de santé : tel Joseph s'abandonnoit à des sentimens auxquels son ame avoit été si long-temps fermée. » Soleil ! s'écrie-t-il avec transport, toi, qui éclaires le dernier jour de ma captivité, je puis donc attacher un œil serein sur tes premiers rayons ; je puis, sans répandre des pleurs, te voir luire aux lieux où ma famille est rassemblée. Douce aurore ! tu ne paroîtras point désormais sans entendre mes chants ! »

Cependant ce jour étoit près de s'écouler, & l'impatient Joseph attendoit encore dans sa cabane solitaire que l'on vînt le dégager de ses fers : quoique la nuit étendît déjà ses voiles sombres, il sembloit vouloir prolonger une journée qu'il pensoit être celle de sa liberté, & il ne se retire que lorsque les ténèbres les plus profondes regnent sur la terre. Le lendemain il languit dans la même attente : plusieurs jours se succèdent, & il demeure esclave. Enfin ses espérances s'évanouissent, la joie s'éteint dans son cœur, & il reprend sa morne tristesse.

Mais il ne peut expliquer la conduite de Zaluca. « Les larmes, dit-il, sont donc un gage trompeur d'une ame sensible à nos infortunes ! »

Zaluca, trop foible pour dompter un penchant impérieux, essayoit le pouvoir de l'absence. Elle ne peut quitter son asyle champêtre, mais se tenant renfermée dans son palais & dans ses jardins, elle évite les lieux où elle eut pû rencontrer le jeune esclave. Vains efforts ! cette image charmante semble la poursuivre dans la retraite la plus reculée. Le Zéphyr, se jouant sur le feuillage, en tire-t-il des sons flatteurs, elle croit entendre la douce voix de Joseph. Si, dans le silence de la nuit, le rossignol pousse des accens douloureux, ou qu'un ruisseau coule avec un murmure plaintif, il lui semble que les soupirs & les regrets de Joseph frappent son oreille : elle se reproche alors que loin de terminer tant de malheurs, elle les aggrave, & lui fasse répandre des larmes nouvelles. Souvent, sans le savoir, elle prend la route de l'asyle solitaire de Joseph, & sortant tout-à-coup de son égarement, elle retourne sur ses pas. Un soir qu'elle touchoit à l'entrée de la forêt, elle veut s'arracher à ces lieux, &

elle y est retenue par une force invincible ; son ame, comme épuisée des longs combats qu'elle a soutenus, cède au pouvoir de l'amour. Elle s'avance d'un pas tremblant vers la cabane isolée : la Lune éclairait sa marche timide. » Déesse ! s'écrie-t-elle, l'œil attaché sur cet astre, malgré tes pâles feux, & quoique chaste & sévère, tu ne pûs te défendre d'aimer ; tu descendis des Cieux, & ce fut un berger qui te fit connoître ces doux transports. Comme toi je dépouille mes grandeurs, & j'aime un simple berger. Seconde mes desirs ; tu les as ressentis ; fais que mon amant ne soit pas insensible. »

En même tems elle s'approchoit de la cabane : malgré la fierté naturelle à son cœur, elle tremble en présence de cet esclave. A son aspect Joseph est d'abord étonné. » Ah ! lui dit-il, vous venez sans doute m'annoncer que je suis libre. Pardonnez à mes soupçons ; je me croyois oublié de vous. »

Zaluca garde un moment le silence ; elle soupire. » Que je suis loin de vous avoir oublié ! dit-elle . . . vos disgraces ont toujours été présentes à ma mémoire. . . Mais, ajouta-t-elle en hésitant & en baissant les yeux, ne

pourroit-on terminer vos peines sans que nous ayons la douleur de vous perdre ? Vous-même nous quitterez-vous sans aucun regret ? Vous avez ici des amis : vous résoudrez-vous à les abandonner pour toujours ? . . . Il est des liens plus forts , peut-être , que ceux de la naissance , & qui pourroient adoucir le plus rude esclavage. . . . Si rien ne peut vous retenir , ne craignez-vous point les pièges que vous tendront des freres perfides ? Doutez - vous que vous voyant triompher de leur haine ils n'attendent à vos jours ? Ils répandront votre sang . . . j'en frémis . . . & c'est moi-même qui en vous affranchissant ; vous aurai livré à leur barbarie. Quand vous y échapperiez , je serai loin de vous , j'ignorerai votre sort , & mon ame allarmée se présentera toujours cette sanglante image. . . . »

» Ah ! ne redoutez rien , interrompit vivement Joseph ; je vous l'ai dit , le remords regne dans le cœur de mes freres ; les larmes & le désespoir de Jacob , de Sélima & de Benjamin , & même l'amitié fraternelle qui s'est réveillée dans leur ame , tout me les a rendus. Mais dussai-je rencontrer ma perte dans les bras de mes freres , je brule de revoir un pere & une amante. Que

me sert de traîner loin d'eux des jours infortunés ? Après que je les aurai ferrés contre mon sein , je mourrai , s'il le faut , avec moins de regret. Mais non ; mes freres conspireront à mon bonheur. Ne le retardez plus , & vos bontés ne sortiront jamais de ma mémoire ; jamais le Soleil n'atteindra le bout de sa course sans que je les aye célébrées par mes chants ; après l'Auteur de la nature , vous recevrez le plus juste tribut de ma reconnaissance , & mon pere & Sélima , pénétrés , ainsi que moi , de vos bienfaits , uniront leurs voix à la mienne. »

» Sélima ! dit Zaluca courroucée ; Sélima ! . . . » Puis adoucissant son ton : » Vous ne respirez donc que pour elle ? . . . Et si vous trouviez ici une autre Sélima . . . »

» Qui la remplaceroit ? dit Joseph ; quelle est la bergere de ce hameau ? . . . »

» Tu la vois devant toi , interrompt Zaluca . . . ce mot m'est échappé . . . reviens de ta surprise . . . Faut-il t'apprendre que je t'aime ? mes regards , mes soupirs , mes larmes , mes craintes n'ont-ils pû t'en instruire ? Je ne cherche point à te vanter ta conquête , mais j'ai dédaigné les vœux d'une foule d'amans illustres ,

& sans toi je ne connoîtrois point l'amour : soit fierté, soit que mon cœur se réservât pour toi, jusqu'à présent il fut insensible. Entraînée malgré moi aux autels, j'y ai juré que ne pouvant aimer mon époux, aucun mortel cependant ne regneroit dans mon ame. Vains sermens ! depuis que je t'ai vû, tu y regnes, & je ne respire que pour toi. Pourquoi les Dieux ne m'ont-ils pas conduite ici avant que je formasse ces nœuds ? je n'eusse écouté ni l'orgueil de ma naissance, cet orgueil si puissant, ni l'intérêt, ni l'ambition d'un pere ; je t'aurois donné mon cœur, & je t'eusse suivi en tous lieux. Mais malgré les liens que là la contrainte a faits, tu occupes ce cœur sans partage ; j'ai obtenu de mon époux que content de m'avoir amenée aux autels, il ne troublât point ma retraite. Veux-tu partir encore ? veux-tu m'abandonner ? Me préférerois-tu des freres perfides, & mon amour ne balanceroit-il point la tendresse d'un pere ? Te parlerai-je de Sélima ? peut-elle t'aimer autant que je t'aime ? Choisis maintenant ta destinée. Veux-tu que mon crédit t'élève jusqu'à moi ? qu'il me fera doux que ton bonheur soit mon ouvrage ! Satisfait des seuls

biens de l'amour, veux-tu demeurer esclave? Je descendrai jusqu'à toi; les grandeurs, dont j'étois si jalouse, te seront sacrifiées; cette cabane, où tu as répandu tant de larmes, deviendra le séjour de ta félicité; elle sera mon palais, & l'unique témoin de notre tendresse. » En prononçant ces mots elle attachoit sur Joseph des regards pleins de flamme. Tout paroissoit seconder ses desirs: la douce lumière de la Lune, en éclairant ses charmes, les rendoit plus touchans; l'ombre mobile du feuillage cachoit & découvroit tour à tour un sein agité par de tendres soupirs; l'amour, qu'elle venoit de faire éclater, parloit encore dans ses yeux; la forêt entière & les guirlandes de fleurs, dont la cabane étoit décorée, exhaloient des parfums odoriférans, & les rossignols, par leur voluptueuse mélodie, sembloient inviter à l'amour les habitans des bois & les mortels.

Le jeune esclave, saisi de la plus vive surprise, gardoit un long silence. Zaluca en tiroit un augure favorable à ses feux; ses regards étoient plus touchans; elle croyoit qu'un soupir acheveroit sa conquête, lorsqu'il lui répondit avec douceur, » Vous n'exigez pas sans

JOSEPH, CHANT III. 83

doute que je vous déguise mes sentimens , & ma langue ne pourroit se prêter à la feinte. Je ne puis répondre à votre tendresse. Grand Dieu ! je serois infidèle à la vertu , auprès de cet autel qui t'est consacré ! O mes ayeux ! ô mon pere ! je me rendrois indigne de vous ! Et toi , ma chere Sélima ! je te manquerois de foi dans ce lieu où tous les jours je t'offre mes larmes , & qui me retrace ton image & ma cabane nuptiale ! Mais vous , pardonnez ma hardiesse , n'êtes-vous pas unie à un époux ? Si je suis fidèle aux liens de l'amour , ceux de l'hymen ne sont-ils pas plus sacrés encore ? Quand on a ferré des nœuds si doux , peut-on former quelque autre desir ? L'union de deux cœurs , cette union si libre , est donc ici l'ouvrage de la contrainte , & le même jour la voit naître & se briser ! Si cette contrée autorise de telles mœurs , quant à moi je ne trahirai point mon devoir , Sélima & mon Maître. Quoiqu'esclave & dépouillé de tout , je conserve encore la vertu , le seul bien qui me reste. Mais vous la respecterez vous-même : s'il est vrai que vous ayiez quelque tendresse pour moi , je vous conjure par cette tendresse ; si votre pere respire encore ,

84 *JOSEPH, CHANT III.*

ou si, quoiqu'enfermé dans la tombe, son souvenir est cher à votre cœur, je vous conjure en son nom, terminez mes infortunes, rendez un fils à son pere. »

A mesure qu'il parloit, l'amour, qui étoit peint dans les yeux de Zaluca, faisoit place à la honte & à la fureur ; ses traits s'altéroient par degrés ; le sourire séduisant disparoissoit de ses levres ; tantôt ses regards sont baissés ; tantôt, enflammés de rage, ils errent sur l'esclave insensible, & comme dans un bocage le bruit épouvantable du tonnère interrompt tout à coup la mélodie touchante des oiseaux, ainsi à la douce voix de Joseph succède cette voix terrible. » Ingrat ! vil esclave ! tu ne merites point le bonheur que je t'offre, & ton cœur est aussi bas que ta condition. Aime ta Sélima. Seule elle peut te rendre heureux ? tu soupireras vainement après elle ; tu vieilliras dans l'esclavage, & tes yeux ne la reverront jamais. » En même-tems elle sort furieuse de la cabane. Joseph demeure interdit & tremblant, & les dernières paroles de Zaluca retentissent longtemps à son oreille. Accablé de ce coup imprévu, il rentre languissamment dans le hameau.

Cependant Zaluca se livre à sa fureur jalouse. Telle qu'une Comete brulante, qui, pendant la nuit, erre dans l'espace immense des cieux, & dont la chevelure enflammée, la terreur du timide villageois, flotte au loin dans la voute ténébreuse : telle Zaluca, l'œil étincelant d'un feu sombre allumé par l'amour & par la rage, & abandonnant aux vents sa chevelure éparse, portoit, au milieu des ombres, un pas égaré dans ses jardins. Tout-à-coup elle s'arrête. » O honte ! ô opprobre ! s'écrie-t-elle, est-ce bien moi qui viens d'essuyer des rebuts ? les rebuts de mon esclave ! Ai-je oublié l'orgueil de mon sexe, mon propre orgueil, mon rang, mon devoir, pour entendre prononcer le nom odieux de Sélima ! Me préférer une villageoise, & me le dire à moi-même ! Etouffons un indigne amour, reprenons ma fierté, quittons des lieux funestes à mon repos. . . . Tu veux reprendre ta fierté, & tu t'es avilie ! Où iras-tu ? portant encore dans ton cœur l'image d'un esclave, paroîtras-tu devant ton époux ? Tous ne liront-ils pas ta honte écrite sur ton front ? ceux dont tu rebutas la tendresse, ne se riront-ils point de ton

ignominie ? N'importe : après les affronts que j'ai subis , en est-il que je redoute encore ? Fuyons ; pourvu que mes yeux ne voyent plus l'ingrat , tout lieu m'est égal. Qu'il demeure dans ce hameau , qu'il y gémisse , qu'il y verse des larmes ameres Des larmes ! ah ! il fera plus heureux que moi ; il triomphera de mes peines ; délivré de l'horreur de ma présence , il ne craindra plus que je vienne troubler sa retraite ; il s'y rendra tous les soirs ; là , occupé de sa Sélima , il lui donnera des soupirs qu'il m'a refusés ! . . . Détruisons cette cabane qu'il lui consacra , & où je me suis vûe humiliée ; renversons cet autel qu'il atteste pour justifier ses mépris : la vengeance est foible , mais il y sera sensible , & peut-être apprendra-t-il à redouter celle qu'il dédaigne. »

Elle dit , & précipite ses pas pour faire exécuter ce dessein. La Lune portoit dans un autre hémisphère le doux éclat de ses rayons , & les ténèbres les plus profondes couvroient les campagnes ; le silence regnoit dans les bois , sur les coteaux , & dans les vallons ; les animaux les plus féroces , las de pousser leurs rugissemens , dormoient dans leur tanière ;

JOSEPH, CHANT III. 87

Philomèle même , qui seule résiste au sommeil vainqueur de toute la nature , y cédoit enfin , & ses chants , affoiblis par degrés , ne se faisoient plus entendre. Zaluca seule , agitée , furieuse , ordonne que l'on abatte la cabane de Joseph. On obéit à ses ordres. Toujours errante dans les ténèbres , le bruit retentissant des haches , répété par les échos , parvenoit à son oreille fatistaite. Sous les coups redoublés les deux palmiers s'ébranlent , crient & tombent avec un fracas terrible ; la terre tremblante en mugit : les oiseaux , qui avoient posé leurs nids sous cet ombrage paisible , & qui nourris des mains du jeune infortuné se plaisoient dans sa demeure , & sembloient vouloir charmer ses peines , s'envolent en poussant des cris de douleur : Zaluca , au milieu de sa rage , goute quelque joie ; mais Joseph , sur qui le sommeil commençoit à répandre ses plus légers pavots , & dont les larmes n'étoient pas encore séchées , s'éveille avec effroi. C'est ainsi que dans une ville réduite par un long siège à l'extrémité , lorsque les malheureux citoyens livrés au repos ont enfin oublié leurs disgrâces , tombe tout-à-coup une tour minée par des assauts souterrains ;

la ville entière, depuis ses fondemens les plus profonds jusqu'au haut de ses remparts, éprouve une secousse horrible; & tandis que le Camp ennemi écoute l'affreux tumulte avec les transports d'une barbare allégresse, le citoyen se réveille tremblant, & voit sa perte assurée.

La douce Aurore, parée de roses qui répandent un parfum délicieux sur toute la surface de la terre, commençoit à se montrer dans l'Orient, lorsque Zaluca frémissant de rage, s'arrache à son palais champêtre, & va cacher sa honte dans les murs de Memphis.

Joseph apprend avec satisfaction la nouvelle de ce départ. Le soir il prévient l'heure où il se rendoit à sa solitude. Il pense que dans son malheur, il pourra du moins s'occuper librement de Sélima, & que les momens qu'il lui consacre ne seront plus troublés par une rivale jalouse.

Rempli de ces idées il touchoit à son asyle. Quelles sont sa surprise & sa douleur lorsqu'il voit l'autel renversé, la cabane abattue, & éparfes sur le gazon les fleurs dont il l'avoit décorée! Comme un villageois qui, sur le soir, soupirant après le repos, ramene à pas lents

ses bœufs & sa charrue renversée , déjà il se peint la joye qui , à son aspect , éclatera dans les yeux de son épouse , & les cris caressans de sa naissante famille ; mais comme il touche à sa chaumière , la foudre se précipite des cieux , il voit la chaumière embrasée , & il entend les voix mourantes de sa femme & de ses enfans ; pâle & glacé d'effroi il demeure immobile : ainsi Joseph tient long-temps les yeux attachés sur ce spectacle. Il se jette enfin sur ces débris , il les embrasse , & les arrosant de larmes : » Cabane chérie ! s'écrie-t-il , toi , que j'avois consacrée au plus doux souvenir , non , les vents ne t'ont pas détruite ; le Ciel ne m'eût pas ravi l'unique consolation que je gutois en ce lieu : je reconnois ici les coups d'une rivale offensée. » Il dit , & pleure long-temps sur ces ruines.

Cependant les vertus de Joseph , que jusqu'alors il avoit exercées à l'ombre des bocages , ces vertus paisibles & modestes , semblables aux vapeurs odorantes , qui s'élevant des campagnes , ne se mêlent point à l'air impur des villes , si elles n'y sont portées par les vents , se font enfin connoître dans Memphis , & parviennent à l'oreille de Putiphar. Maître généreux &

humain , il veut briser les fers du vertueux esclave , & il l'appelle dans son palais. Joseph , en recevant cet ordre , se livre à une tristesse profonde. Avant que de quitter le hameau , il se retire un moment dans son asyle solitaire. Là tenant les yeux attachés sur ce séjour : » Adieu , dit-il , autel que j'ai tant arrosé de mes larmes ; adieu , cabane , dont les débris me sont encore chers. On m'arrache à ces lieux avant que j'aye pu remplacer ton doux ombrage. Je croyois ne me séparer de toi que pour revoir le hameau paternel , & je vais , dans le sein d'une ville , subir comme un second esclavage. Peut-être on m'y tendra de nouveaux pièges , & ma vertu . . . fera toujours la même , ô ma Sélima ! Oui , je te jure sur les débris de cet autel & de cette cabane , je te jure de t'être toujours fidèle.

Après qu'il a prononcé ces mots , il regarde encore ces lieux d'un œil mouillé de larmes ; ses pieds refusent de le porter loin de ce séjour. Il s'éloigne enfin , & il lui semble qu'on l'arrache une seconde fois à Sélima & à son Pere. A ces adieux succèdent ceux qu'il fait à ses amis ; il les embrasse tendrement ; il leur promet

de venir quelquefois se consoler dans leur entretien : les douces larmes de l'amitié coulent de tous les yeux. Il prend à pas lents la route de Memphis.

L'absence, jointe aux efforts d'une vertu, qui, ayant chancelé pour la première fois, se relève avec d'autant plus de force, commençoit à guérir le cœur de Zaluca ; semblable au jeune palmier, qui, après avoir cédé aux vents & touché la terre de sa cime orgueilleuse, se redresse soudain, roidit contre son tronc & ses branches, pousse plus profondément ses racines, & fier de ce premier succès, semble braver l'Aquilon même. Chaque jour elle s'efforçoit d'obtenir de son amour le départ de l'infortuné. Disposée enfin à prendre cette résolution généreuse, elle ne combattoit plus que ses derniers soupirs, lorsque Joseph paroît tout-à-coup à ses yeux. A cet aspect elle est vivement troublée ; elle n'ose lever ses regards ni sur son époux ni sur le jeune esclave, qui à son tour ne peut la voir sans émotion. Putiphar considère long-temps Joseph. » Que le sort s'est trompé, dit-il, en vous soumettant au joug de l'esclavage ! Sans le savoir j'ai participé à

cette injustice : vivez auprès de moi ; je veux la réparer & vous combler de mes bienfaits. »

A ces mots Joseph voudroit exprimer quelque reconnoissance, mais il ne peut pousser qu'un soupir ; le cœur oppressé de Zaluca soupire avec lui.

L'Amour y reprend tout son empire. Elle voit tous les jours Joseph ; elle habite avec lui le même palais ; elle n'ose lui adresser la parole, mais sans cesse ses regards s'arrêtent sur lui, trop heureuse lorsqu'elle rencontre les yeux de celui qu'elle adore ! Elle frémit à la seule idée de perdre ce foible bonheur : loin de combattre une passion qu'elle avoit été prête à vaincre, elle cede aux charmes qui l'entraînent ; elle ne fait plus qu'aimer. Quelquefois elle se flatte que Joseph, étant éloigné d'un séjour, où tout lui rappelloit sa bergere & le hameau paternel, il ne lui opposera plus qu'une foible résistance. Ce qui entretient encore cette erreur, c'est que, touché des malheurs de l'amour, il a plus d'une fois tourné sur elle un œil compatissant ; cette expression d'une pitié ingénue, elle l'a prise pour l'effet d'une passion naissante. Errant dans le jardin qui

touche son palais , elle s'y retrace ces regards attendris , seul retour qu'elle a pû obtenir , & qui nourrissent dans son cœur le feu dont elle est dévorée.

Joseph , las d'être entouré de murailles , & voulant se dérober au tumulte , portoit ses pas dans ce jardin superbe , & là il ne trouvoit point la nature. Au lieu de ces fleurs artistement rangées , ses yeux demandoient une vaste prairie , où du sein d'un riche gazon s'élève comme une forêt de fleurs , au milieu desquelles l'œil se plaît à s'égarer , & dont l'éclat éblouissant est tempéré par le fond d'une douce verdure. A l'aspect de ces arbres , auxquels est marqué l'espace où ils osent étendre leurs rameaux , il s'arrête étonné. » Hélas ! dit-il , l'homme n'est pas seul assujetti à l'homme , & vous êtes aussi mes compagnons d'esclavage. Où êtes-vous , cedres heureux ! qui m'offriez pour asyle votre libre ombrage , & sous lequel je respirois la liberté ? » Tandis qu'il se livre à ces pensées , il apperçoit des ondes rapides , qui , s'élançant du sein de la terre , jaillissent , avec fracas , dans les airs , surpassent les plus hautes forêts , & de leur cime écumeuse sem-

blent frapper la voute céleste. Il est plus surpris que touché d'un tel spectacle, & il soupire après un simple ruisseau qui suit sa pente naturelle, & qui sortant d'un bocage frais, brille dans les vallons, & roule, avec un agréable murmure, son onde claire & glacée.

L'Astre du jour avoit atteint le milieu de sa course, & l'air & la terre sembloient embrasés de ses rayons. Zaluca s'étoit retirée sous un berceau de myrthe qui paroissoit consacré à l'amour. Un lit d'un gazon tendre & fleuri tapissoit la terre. Au bout du berceau l'on voyoit Venus dans les bras de Mars : le marbre glacé peignoit toute l'ardeur & l'ivresse de leurs transports : on croyoit entendre leurs soupirs & leurs doux frémissemens qu'exprimoient le feuillage mollement agité, & le cours interrompu d'un ruisseau : le myrthe ménageoit l'entrée à une lumière plus tendre que celle de la Lune : l'haleine caressante des Zéphyrs sembloit être celle des Amours, & les oiseaux qu'attiroit cet asyle, y adoucissoient leurs ramages.

Languissamment couchée au pied du groupe amoureux, Zaluca y tenoit attachés ses avides

regards. Elle pousse un profond soupir. » Heureuse Déesse ! dit-elle d'une voix foible & troublée ; tu serres ton amant dans tes bras , & moi , je suis réduite à soupirer seule , & mon propre cœur me fait un crime de mes desirs ! ... Mais tu bannis de vains scrupules : je puis être heureuse comme toi. Déesse ! écoute ma prière : c'est toi qui fis naître mes feux en me montrant l'image de ce mortel insensible ; quand tu ne me l'eusses pas ordonné je l'aurois aimé ; mais enfin , avant que je le visse , tu répandis dans mon cœur ce poison funeste : tu as sans doute eu pitié de mes tourmens , & tu as fléchi l'ame la plus superbe : que d'amour ne doit pas expier ses froideurs ! Acheve de vaincre cette fierté trop long-temps rebelle.

A peine a-t-elle prononcé ces paroles , que Joseph , qui cherchoit un abri contre l'ardeur du Soleil , s'avance sous le berceau. A l'aspect de ces lieux il tombe dans une douce rêverie , & son cœur soupire. » Ah ! Venus ! mes vœux sont exaucés , dit Zaluca , c'est toi qui me l'amènes. »

Arrivé devant elle il est frappé de surprise. A - demi couchée sur le gazon où sa noire

chevelure flotloit au milieu des fleurs ; elle levoit sur Joseph des regards où regnoient, tour à tour, l'égarement de ses transports & une molle langueur. Jamais elle ne fut plus belle : l'amour ranime sur son teint les couleurs qu'il y avoit fanées : ses soupirs agitant son beau sein, en déployoient tous les charmes, & expirant sur ses levres vermeilles, invitoient à les recueillir : ses autres appas n'étoient voilés que par une gaze légère, dont se jouoient les Zéphyrs pétulans : ainsi leur souffle développe au jour les attraits cachés de la rose naissante : ainsi l'on peint la Nayade sans autre vêtement que le cristal mobile des eaux.

Malgré tant de charmes, Zaluca n'ose encore se flatter que son triomphe soit leur seul ouvrage. Elle montre à Joseph Venus & Mars tendrement unis. » Vois ce spectacle, lui dit-elle ; ce sont des Dieux ; ils s'aiment ; l'amour fait leur félicité suprême ; nous pouvons nous élever à leur bonheur en imitant ces transports. . . . Viens. . . . » En disant ces mots elle lui ouvre les bras, & l'amour, qui regnoit dans son cœur, passe tout entier dans ses regards.

Joseph

Joseph confidere tour à tour Zaluca, le marbre où sembloit respirer la tendresse, & ces lieux enchantés. Que de pièges dont la volupté l'entoure ! Les feux du midi portoient dans l'ame une douce langueur : les oiseaux retirés sous cet ombrage, interrompoient leurs chants pour se livrer à l'amour ; le myrthe paroïsoit sensible à leurs plaisirs, & agitoit plus mollement son feuillage : les Zéphyrs sembloient avoir fixé leur inconstance, & les fleurs ne se déroboient plus à leurs caresses : dans ce calme universel le langage du cœur se faisoit seul entendre. Joseph se sent arrêté dans ce séjour ; ses yeux s'attendrissent ; Zaluca triomphe : mais tout-à-coup la vertu & l'idée de Sélima se réveillant dans le cœur du fils de Jacob, il lance à Zaluca un regard sévère, & s'arrache à tant de pièges réunis. Elle veut le retenir par la robe, mais il fuit, & la robe demeure dans les mains de l'épouse de Putiphar.

Confondue, immobile, elle garde un long silence. Soudain une noire fureur s'allume dans ses yeux, & bouillonne dans ce sein que venoient d'agiter les sours de l'amour. » Venu ! s'écrie-t-elle d'un ton terrible, tu le vois,

c'est devant ton image que je reçois cette insulte. Venge-moi, punis l'ingrat. . . . Mais je le punirai moi-même : il mourra : je ne répandrai que le sang d'un esclave. »

Joseph continuoit de fuir loin de ces lieux lorsqu'il rencontre Putiphar. Il tombe à ses pieds, & embrassant ses genoux : » Sans les liens étroits que mon cœur ne peut rompre, lui dit-il, tous mes desirs se borneroient à servir jusqu'à la fin de ma vie un si bon maître. Mais j'appartiens à Jacob mon pere & à la jeune Sélima : au jour marqué pour notre hymen, je fus vendu par mes freres. Ayez pitié de mes malheurs, de ma jeunesse, des vieux ans de Jacob, des larmes de Sélima : renvoyez-moi dans le hameau paternel ; mon pere vous payera le prix de ma rançon. Que si vous me refusez ma demande, souffrez que je retourne dans votre hameau : le séjour d'une ville est étranger pour moi, je trouverai dans ces campagnes le seul bonheur que je puisse goûter loin de Sélima & de mon pere. »

La tendre humanité faisoit le caractère de Putiphar. Touché des prieres & des larmes de Joseph : » Hé quoi ! dit-il, je croyois récom-

peñser vos soins en vous tirant d'un état abject, & j'ai redoublé vos peines ! Je vous perds à regret ; mais , heureux de procurer à la fois la félicité d'une famille & la vôtre , je vous renvoye dans le hameau qui réunit tout ce qui vous est cher. Vous m'outragez en m'offrant une rançon : me croiriez-vous incapable d'une action désintéressée ? & d'ailleurs votre zèle & vos services ne vous ont-ils pas affranchi. Quel or égaleroit le prix dont vos vertus m'ont payé ? Prenez un de mes chameaux ; allez embrasser votre pere ; allez essuyer les larmes de Sélima. Fortuné Joseph ! vous ferez aimé tendrement ! »

A ce discours Joseph est vivement émû : sa bouche entr'ouverte ne peut exprimer la foule des sentimens dont son cœur est oppressé : il tient les yeux attachés sur son bienfaiteur , & les larmes , qui coulent plus abondamment de ses joues , sont le seul langage de sa reconnoissance. Putiphar lui tend la main , le relève , & franchissant la distance que met l'orgueil entre le maître & l'esclave , il lui ouvre les bras. Joseph s'y précipite , & ne peut articuler ses adieux que d'une voix entrecoupée.

Zaluca , couchée encore sous les myrthes ,

méditoit des projets de vengeance , lorsque son époux paroît dans le berceau. » Vous voyez encore couler mes larmes , dit-il en s'avancant ; Joseph est libre ; j'ai reçu ses adieux ; en ce moment il part , & retourne au hameau de son pere. . . . Mais quel courroux éclate dans vos yeux ? quel désordre s'empare de votre ame ? . . . Quelle est cette robe ? c'est celle de Joseph. . . »

L'ame de Zaluca est partagée entre la confusion & la fureur. Après un combat d'autant plus violent qu'il étoit court, la fureur l'emporte. Contrainte des'accuser elle-même, ou de rejeter sur Joseph un crime odieux ; irritée de le voir échapper à sa vengeance, la rage précipite ses paroles du fond de son cœur. » Joseph ! l'ingrat ! l'insolent ! il triomphe , il part , vengez mes affronts . . . cette robe , sa fuite ne vous instruisent-elles pas de ses outrages ? »

Putiphar demeure immobile de surprise & de courroux. Aisément susceptible de jalousie, il adoroit une épouse , qui , bien qu'insensible à sa tendresse, s'étoit jusqu'alors montrée vertueuse, & avoit paru respecter les nœuds de l'hymen. Il se rappelle la fuite de Joseph , sa pâleur

& son trouble. » Grand Dieu ! s'écrie-t-il , tant d'hypocrisie entre-t-elle dans le cœur de l'homme ? Pendant que je donnois des larmes à l'histoire simulée de ses malheurs , que je van-rois sa vertu , & que je l'embrassois , ce perfide ! ce vil esclave ! . . . mais je jure , par tout ce qu'il est de plus sacré , qu'il n'échappera point à ma vengeance. » En même temps il marche à pas précipités vers son palais , & s'informant de la route que Joseph avoit prise , il le fait poursuivre.

Joseph n'avoit point retardé son départ. Assis sur un chameau il s'avançoit rapidement dans la campagne , & fuyoit avec joie un séjour aussi funeste que tumultueux. Il lui opposoit les douceurs qu'il alloit goûter dans une habitation paisible , où ses jours couleroient dans le sein d'un pere & d'une épouse , & où tout jusqu'aux remords de ses freres , entretiendrait sa vertu. Il se promettoit de ne leur adresser aucun reproche , & que Jacob ni Sélima n'entendroient jamais de sa bouche le véritable récit de ses malheurs. Tandis qu'abandonné au cours agréable de ces pensées , il songe qu'à chaque pas il s'approche de sa félicité , tout-à-coup il se

retrace les amis qu'il laisse au hameau de Putiphar : avant de partir il veut les embrasser encore , leur communiquer son bonheur , & donner quelques regards au séjour de sa captivité : il est des liens qui attachent une ame sensible aux lieux où l'on a pleuré ses infortunes.

Peu éloigné du hameau il y porte ses pas : comme il y entre , les bergers l'entourent , & font éclater des transports d'allégresse. » Mes amis ! leur dit-il , vous me voyez pour la dernière fois ; mes peines sont enfin terminées. Putiphar , le meilleur des maîtres , a donné des larmes à mes disgraces ; il m'a ouvert les bras ; j'ai senti la tendre humanité qui faisoit palpiter son cœur ; il m'a dit que j'étois libre. Quelque vive que soit ma joie , je ne vous quitte pas sans regrets. L'amitié , la vertu , l'infortune sont les nœuds sacrés qui nous ont unis. Je pars , & je vous laisse dans l'esclavage ! Mais je me flatte que vos liens ne seront pas éternels. Continuez à consacrer tous vos soins à un maître sensible au sort des malheureux , & qui fait récompenser la vertu. » A ces mots la douleur se peint d'abord sur leurs fronts ; mais bientôt s'oubliant eux-mêmes , ils partagent la satisfaction de

Joseph; leurs pleurs s'arrêtent; ils le félicitent; ils l'embrassent : il demeure plus long-temps dans les bras d'Itobal.

Tandis qu'ils se font ces tendres adieux, s'avance une troupe armée, dont les farouches regards annoncent des ordres sévères. Ils environnent les bergers, & l'un d'entr'eux s'adressant à Joseph : » Esclave indigne des bontés de ton maître ! lui dit-il d'une voix terrible, rentre dans le néant ; Putiphar t'ordonne de nous suivre dans le plus profond cachot. » Il dit : les acclamations de joie & de tendresse sont suspendues, & Joseph, frappé comme d'un coup de foudre, tombe entre les bras des bergers aussi consternés que lui : la douce joie expire dans ses yeux, & l'incarnat, dont elle avoit animé son teint, fait tout-à-coup place à une pâleur mortelle. Tel un jeune héros, sortant du champ de bataille où il a signalé sa valeur, est reçu aux portes de la ville avec transport, lorsqu'au milieu des embrassemens des citoyens & de sa famille, un ennemi caché derrière un buisson, l'atteint d'un plomb mortel ; il tombe ; l'audace de la victoire s'éteint dans ses yeux mourans ; le sang coule sur les lauriers

dont on a couronné son front, & ces bras entrelacés, qui le ferroient en témoignage de joie & de tendresse, ne lui servent plus que de soutien,

Lorsque Joseph a repris ses sens : » L'ai-je bien entendu, dit-il d'une voix foible, cet ordre qui m'arrache soudain au bonheur?... vos larmes le confirment. Amis ! cessez de vous attendrir sur mon sort il est affreux sans doute ... mais mon cœur est fait aux disgrâces. Recevez mes adieux eussai-je crû qu'ils seroient tels ! » Ses sanglots lui coupent la parole.

Les bergers revenus de leur première surprise, tournent sur lui leurs regards, comme pour lire dans ses yeux s'il étoit coupable : mais l'innocence & la vertu que respirent tous ses traits, dissipent des soupçons que les bontés de Putiphar auroient pu faire naître. Alors ils unissent leurs sanglots à ceux de leur ami. Bientôt ils employent la force pour le retenir : Itobal surtout, malgré les prières de Joseph, se distinguoit par son audace ; mais leurs efforts sont inutiles, & tandis qu'ils font éclater leur désespoir, & joignent les imprécations aux

JOSEPH, CHANT III. 105

cris douloureux, la troupe armée arrache d'entre leurs bras l'infortuné & l'emmene. *

* Des gens de beaucoup de goût ayant lû ce troisième Livre avant que je l'eusse donné à la presse, m'ont fait une objection trop considérable, pour que je n'y réponde pas ici. L'invocation à la Lune, m'ont-ils dit, & le groupe de Mars & de Venus embellissent vos tableaux, mais il faut retrancher ces deux endroits, parce qu'ils sont contraires aux mœurs de l'Egypte, où ces Dieux n'étoient point connus. J'étois prêt à me rendre à cet avis. J'avois pourtant lû Hérodote. Je l'ouvre, & presque à chaque page du second Livre, je trouve de quoi autoriser mes fictions. Je ne rapporterai qu'un petit nombre de passages.

** „ Les Egyptiens ont trouvé les premiers les noms des douze Dieux, & les Grecs les tiennent des Egyptiens; ils ont même été les premiers qui aient dressé aux Dieux des autels & des simulacres, & qui leur aient élevé des temples. „

„ Presque tous les noms des Dieux sont venus d'Egypte en Grece. J'ai trouvé que la chose étoit ainsi après m'en être informé sur ce que j'avois oui dire qu'on les tenoit des Barbares. „

„ Dans le temple de Protée il y avoit une chapelle dédiée à Venus. „

„ Les Egyptiens ont des oracles d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Mars, de Jupiter, de Latone. „

„ On fait des fêtes dans la ville de Saïs en l'honneur de Minerve, à Héliopolis en l'honneur du Soleil, à Papime en l'honneur de Mars. „

*** Traduction de Du Ryer.*

Il me seroit facile d'entasser encore les citations, Si les noms des Dieux viennent d'Egypte, on peut croire que la plupart des fables en dérivent aussi : dans une antiquité si reculée il est bien difficile de connoître leur vraie origine. Je ne pense pas que l'on veuille ici infirmer le témoignage d'Hérodote ; car dans un ouvrage d'agrément & de fiction, il doit avoir assez de poids.



CHANT IV.

JOSEPH marchoit au milieu des Soldats en gardant un profond silence : ses yeux éteints ne verfoient point de larmes , & ses levres pâles & tremblantes ne proféroient aucune plainte ; toute sa douleur étoit concentrée au fond de son cœur : les cris & les sanglots de ses compagnons d'esclavage , parvenant à son oreille , augmentoient le trouble de son ame : il se retourne & ses regards leur témoignent sa reconnoissance. Bientôt il n'entend plus ces cris , & il ne voit autour de lui que des Gardes farouches , armés de glaives étincelans ; il implore de l'œil le secours de ces glaives , & desire que tournés contre son sein ils le délivrent de ce poids accablant d'infortunes. C'est au milieu de cet appareil qu'il entre dans Memphis. Tous les yeux sont attachés sur lui : sa jeunesse , sa douceur , l'innocence qui éclate dans ses traits , & l'accablement où il est plongé , attendrissent tous les spectateurs ; plusieurs d'entr'eux répandent des larmes.

Cependant il arrive devant la prison, dont les noires tours ressembloient à celles que l'on dépeint à l'entrée du Tartare : on y entendoit de même les malheureux secouer leurs chaînes pesantes : un Géolier, dont l'air sombre annonce le ministre des châtimens, vient ouvrir les portes d'un profond cachot. A l'aspect de ce séjour ténébreux, semblable aux noirs abysmes de la terre, Joseph recule d'horreur : mais contraint d'y descendre, il entend fermer sur lui les portes de fer, & il se trouve seul au milieu d'une nuit épaisse. Il tombe presque inanimé sur une vile couche ; ses yeux se ferment ; son sang glacé coule plus lentement ; il doit à l'excès de sa douleur quelque suspension à ses peines.

Immobile, il demeure en cet état jusqu'au lendemain ; & au lieu de goûter le sommeil, il éprouve l'insensibilité de la mort. Lorsqu'il commence à reprendre le sentiment, & qu'ouvrant sa débile paupière il ne voit que des ténèbres affreuses, il pousse des gémissemens qui, répétés d'un ton plus lugubre par les voûtes profondes, semblent des voix funèbres, & paroissent devoir aggraver l'effroi du malheu-

reux qui habite ce séjour. » Grand Dieu ! dit-il enfin , n'est-ce pas un songe sinistre d'une ame accoutumée depuis long-temps aux plus funestes images ? « En même temps les mains languissantes erroient sur ses yeux , sur sa couche , & sur les murs du cachot. » Hélas ! il est trop vrai , poursuit-il d'une voix entrecoupée , mes infortunes sont réelles. Tandis que pensant toucher au terme de mes malheurs , je m'avançois plein de joie vers un pere & une amante C'est donc ici le séjour du crime ! & c'est moi qui l'habite ! moi qui fuyois les pièges que l'on tendoit à ma vertu ! Et ce coup terrible part de vous , ô Putiphar ! le plus généreux des maîtres ; vous qui veniez de rompre mes fers , & qui en recevant mes adieux , me ferriez contre votre sein , & répandiez des larmes ! Une amante irritée vous auroit-elle poussé à cette barbarie ? Mais l'amour peut-il porter à tant de fureur , & donne-t-on le trépas à l'objet que l'on aime ? « Ici la douleur interrompt le fil de ses pensées.

Il garde un long silence. Les gémissemens & les cris des malheureux renfermés dans

cette demeure, percent les murailles qui le séparent d'eux, & frappent son oreille : ainsi retentissent dans une forêt sombre les hurlemens des loups & des oiseaux nocturnes. » Je

ne te regrette pas seulement, reprend-il, hameau qui m'as vu naître, & loin duquel je ne puis goûter de bonheur ; je te regrette encore, hameau, où j'ai subis l'esclavage, que je regardois, hélas ! comme le comble des disgraces. . . .

Je vous regrette, chers amis ! qui vous empressiez à bannir ma tristesse, & en qui j'avois trouvé de tendres freres. . . . Je te regrette,

asyle consacré au souvenir d'un amour malheureux, & où je goûtois la douceur de pleurer. . . . Et toi, troupeau, qui avois remplacé

le mien, & qui, sensible à mes plaintes, errois tristement autour de moi, tu as aussi quelque part à mes regrets. . . . Maintenant j'habite une

solitude plus horrible que le plus affreux désert : vivant, je suis enfermé dans un tombeau. . . . Peut-être qu'en ce moment l'Aurore

se leve, mais ce n'est point pour moi ; arraché à toute la nature, je suis environné d'une nuit éternelle. . . . Où êtes-vous, oiseaux !

qui, rassemblés dans ma retraite, étiez les fidèles

les compagnons de mes peines , & dont la mélodie attendrissante facilitoit le cours de mes larmes ? Où êtes - vous , favorables Zéphyr ! vous qui , lorsque j'étois près de succomber à ma douleur , veniez m'offrir vos doux parfums , & ranimer le souffle languissant de ma vie ? Maintenant je ne respire que les vapeurs infectes qu'ont respiré des malfaitteurs ! « Il retombe dans une mélancolie morne & muette.

» O mes freres ! s'écrie-t-il tout-à-coup , mes malheurs surpassent , sans doute , ceux que vous me destiniez ! quand vous me haïriez encore , quand vous desireriez ma mort , vos pleurs couleroit si l'on vous racontoit ma triste histoire ! Mais je me flatte de n'être point éloigné du trépas. Tombeau ! riante demeure des infortunés ! ô , quand ferai-je environné de tes ombres paisibles ? tu feras mon pere , mon amante , & je trouverai le calme dans ton sein Cependant je ne ferai pas enseveli auprès de mes ayeux ; Jacob ne me fermera point la paupière ; Sélima ne recevra point mon dernier soupir ; mes regards mourans ne verront pas Benjamin ; mes

freres ignoreront que je leur pardonne ; ils n'arroseront point mon tombeau des larmes de leur repentir ; & des mains chéries ne le couvriront pas de fleurs ; il sera isolé comme les malheureux. . . . Que dis-je infortuné ! ai-je encore un pere ? ai-je encore une amante ? Jacob ! Sélima ! avez-vous pu résister à tant de douleur ? Ah ! nous ne sommes plus ; ce souffle qui m'anime encore va s'éteindre : mais nos cendres dispersées voudront vainement se réunir ! «

Telles sont les idées lugubres où son esprit s'abandonne. Maintenant il se retrace tous ses malheurs. Tantôt il suit leur fil , depuis la première étincelle de la haine de ses freres jusqu'à cette dernière catastrophe. Tel le malheureux tombé de la cime des Alpes , roule de précipice en précipice ; jusques dans un abysme épouvantable , qui semble toucher au centre de la terre, où l'œil des Mortels ne peut le suivre , & où nul n'entend ses cris. Tantôt ces malheurs , comme les vagues amoncelées d'une mer en courroux , se présentent à la fois , & semblent fondre sur lui. Alors son ame , qui pouvoit à peine soutenir l'aspect de
chacune

chacune de ces disgraces , est trop foible contre l'horrible tableau qui les réunit ; il se jette de sa couche , & se roulant sur la terre , il fait retentir de ses cris les voûtes du cachot : un affreux silence succede à ces cris : bientôt le désespoir renaît au fond de son cœur , & éclate sur ses levres , quand tout-à-coup l'infortuné s'arrête , comme effrayé de l'excès de sa douleur. » Grand Dieu ! s'écrie-t-il, est-ce ma bouche qui profere les murmures qui ont frappé mon oreille ? Ombres d'Abraham & d'Isaac ! & vous peut être ombre de mon pere ! si vous errez autour de ces lieux pour voir si je soutiens mes maux avec courage, que pensez-vous du lâche désespoir où votre fils s'abandonne ? «

A peine a-t-il prononcé ces paroles , que du fond du cachot s'avance un fantôme éclatant : c'est un vieillard vénérable : la plus sublime vertu & la sagesse de plusieurs siècles sont peintes dans ses traits : à travers les rides qui sillonnent son front , éclate une joie tranquille : la majesté de ses regards , sa démarche noble , & la barbe blanchie qui lui descend jusqu'à la ceinture , tout en lui imprime le res-

pect. Arrivé devant Joseph , qui levoit sur lui un œil timide : » Tu ne te trompes point , lui dit-il , tu vois l'ombre d'Abraham , qui vient juger ta vertu , & la raffermir. Mon fils ! ne te laisses point abattre : reprends ton noble courage. J'ai connu l'infortune & j'ai sçu la vaincre. Mais n'arrêtes point tes regards sur les vertus des Mortels : invoque l'Auteur de ton être ; c'est du Ciel que descendra dans ton sein le plus solide courage : il t'entendrait , dusses-tu l'implorer des plus profonds abysmes de la terre. «

En disant ces mots , le vieillard attachant sur Joseph des yeux où régnoient tour à tour une douce compassion & une fermeté sublime, lui tend la main & le relève. » Ombre chérie ! s'écrie l'infortuné , Ange tutélaire ! je me rendrai digne de vous. « Il veut parler encore , mais le fantôme a disparu.

Joseph ne fait si ce qu'il vient de voir & d'entendre est l'effet d'une ame égarée par la douleur , ou si ces images sont réelles. Mais il obéit à cette voix , & se prosternant sur la terre où il a fait éclater son désespoir , il prononce une prière fervente.

Loin des mondes qui roulent dans l'immensité , s'élève le trône de l'Eternel , d'où ils paroissent comme cette poussière subtile qui flotte dans les airs aux rayons du Soleil : le trône est entouré d'Intelligences qui célèbrent le Créateur : la prière du sage pénétrant les plus fortes barrières , parvient jusques dans ce lieu , & se mêle à ces concerts sublimes , tandis que les vœux de l'injuste sont dispersés par les vents , & se perdent sur la terre.

La prière de Joseph arriva devant le trône auguste , & se joignit aux chants des chœurs célestes. L'Eternel l'entendit. Aussi-tôt la Consolation à l'œil tendre & compatissant , l'Espérance au front serein , & la Paix inaltérable , compagne de l'Innocence , descendent dans un nuage odoriférant , triomphent des voûtes du cachot , & entourent l'infortuné. Telle , dans le silence d'un beau soir , distille des Cieux la douce rosée , qui , en fertilisant les campagnes , rafraîchit & embaume la cabane du Laboureur accablé de travaux , & lui prépare un sommeil paisible. Joseph sent couler dans son cœur une force inconnue ; le poids qui l'oppressoit diminue par degrés ; il respire

plus librement ; il est étonné de pouvoir répandre des larmes. Bientôt le sommeil appesantit sa paupière , arrête le cours de ses pleurs , & lui apporte l'heureux oubli de ses peines.

Cependant Zaluca veut triompher & jouir de sa vengeance. Mais elle est surprise des sentimens qui s'y opposent. Semblable à ces volcans , qui de l'abyssme des mers troublées par la tempête , lancent des feux que ne sauroient étouffer les ondes agitées , son cœur brûle encore , & flotte entre les remords & la fureur. « Quoi ! dit-elle , je serois sensible à la pitié ! pour un ingrat ! pour un esclave qui m'a vu rougir ! . . . Mais cet esclave , cet ingrat , c'est Joseph , le seul mortel qui ait sçu toucher mon cœur. . . . Qu'ai-je fait ? Je suis le bourreau de l'innocence ! Coupable à la fois envers mon époux & mon amant , au lieu d'imiter la vertu la plus pure , je l'ai calomniée ! Les malheureux sont sacrés , mais ni les infortunes , ni sa douceur , ni sa jeunesse , ni ses charmes n'ont pu le garantir de ma rage ! Va misérable ! va plonger toi-même le poignard dans son cœur , va repâître tes yeux de son sang , & vois-lui rendre le dernier soupir sans lui donner une

larme. . . . O Sélima ! suis-je réduite à envier
tes appas , ta condition , & même ta douleur ?
Tu pleures ton amant , mais il t'aime , & ses
malheurs ne sont pas ton ouvrage. . . . Peut-
être expire-t-il en ce moment , peut-être n'est-
il plus , & la mort l'a-t-elle dérobé à ma fu-
rie. «

Elle dit , & veut voir l'infortuné , & n'ose
paroître à sa vue. Souvent lorsque les ténèbres
régnent sur la terre , elle sort de son palais ,
& s'avance vers la prison : mais comme elle
touche au pied de ces tours funestes , elle s'ar-
rête , & croyant entendre les gémissemens de
Joseph , son sang se glace , & elle fuit saisie
d'horreur. Tel , dans la nuit , un malheureux
homicide , entraîné , comme malgré lui , sur
le tombeau de celui qu'il immola , s'y livre au
désespoir qui déchire son cœur , quand sou-
dain il croit entendre gémir l'ombre plaintive ;
il tremble ; ses cheveux se hérissent ; il recule
épouvanté ; l'ombre sanglante lui paroît s'éle-
ver du tombeau , & le poursuivre à travers les
ténèbres.

Un soir cependant , couverte d'un voile ;
elle se détermine à pénétrer dans la prison.

On ouvre devant elle les portes redoutables. Elle entre, tenant d'une main tremblante une lumière qui perce avec peine l'épaisseur des ténèbres. Elle s'avance d'un pas chancelant : le criminel qui vient habiter ce lieu, n'éprouve pas plus de terreur.

Joseph, plus calme depuis qu'il a imploré l'Eternel, dormoit d'un sommeil tranquille : on voyoit sur ses joues des traces de ses pleurs ; sa couche en étoit trempée ; une pâleur mortelle étoit empreinte sur ses lèvres & sur son front ; mais alors même ils n'étoient pas dépouillés de tous leurs charmes.

Zaluca, jettant de tous côtés les yeux, apperçoit Joseph : elle s'arrête ; puis faisant quelques pas, elle voit dans ses traits les couleurs de la mort : elle croit qu'il n'est plus ; elle recule d'effroi, & la lumière est près d'échapper à sa main tremblante. Mais bientôt s'avançant jusqu'à la couche, elle voit qu'il sommeille. » O pouvoir de l'innocence ! dit-elle d'une voix foible, il goûte le repos dans ce séjour d'horreurs, & moi, dans mon palais, le sommeil fuit de ma paupière ! « En disant ces mots, elle repaît ses yeux de cet

objet chéri, & ses pleurs inondent le visage de Joseph.

En ce moment il se livroit aux prestiges d'un songe trop flatteur. Il lui sembloit qu'étant presque'inanimé, il voyoit tout-à-coup paroître devant lui sa Sélima chérie. » Je te revois donc enfin, ô Mortel accablé de disgraces ! je viens les partager, & terminer avec toi mes jours dans ce cachot. « Telles étoient les paroles qu'il croyoit entendre de sa bouche. Dans cette illusion ses traits s'animent ; le transport de la reconnoissance les colore ; le sourire de l'amour se peint sur ses levres ; croyant tendre les bras à son amante, il les tend à Zaluca. Zaluca, incertaine & troublée, ne fait si elle est l'objet de ces témoignages de tendresse ; jamais elle ne fut payée d'un tel retour ! Joseph s'éveille, & voit devant lui une femme semblable par sa stature à Sélima ; enyvré d'une douce erreur, il ne s'apperçoit pas qu'il sort d'un songe ; tout ce qu'il vient de voir & d'entendre, il le croit réel. » C'est donc toi, s'écrie-t-il, ô ma Sélima ! toi, à qui j'ai donné mon cœur : le voici ; il est toujours à toi. . . . » En même temps il s'avance les

bras ouverts. Mais, ô coup terrible ! il apperçoit sous le voile les traits de l'épouse de Putiphar. Saïsi de terreur, il retombe sur sa couche, & son front reprend sa pâleur mortelle.

Alors le courroux s'allume dans les yeux de Zaluca. » Jeune insensé ! lui dit-elle, rien ne peut donc te détacher de ton amante ! son image te suit jusques dans ce lieu, se peint dans tes songes, & ma présence même sert à l'entretenir ! Écoute ; je t'offre pour la dernière fois mon cœur : tu vois mon pouvoir : c'est moi qui t'ai précipité dans ce cachot. Tu frémis. Je n'allégué point, pour me justifier, la violence de mon amour : si tu sentoïis pour moi quelque étincelle du même feu, ton ame ne seroit pas entièrement fermée à cette excuse. Mais si tu savois ce que j'ai souffert depuis ce moment fatal, malgré l'excès de tes infortunes, tu plaindrois les miennes. Toujours poursuivie par les remords, mon palais est pour moi un séjour plus épouvantable que cette prison, & au prix de mes tourmens, ton sort me paroît digne d'envie. Ah ! délivre-moi de tant d'horreurs con-

sens que l'amour répare les maux qu'il a
 faits. . . . Peut-être aurai-je quelque jour plus
 d'empire sur mon cœur. Il faut au moins me
 préparer à l'affreuse idée de ton absence : je
 ne puis me résoudre à me séparer de toi dans
 ces momens terribles. . . . où je t'ai persécuté,
 où tu ne peux t'empêcher de me haïr , & où
 tu n'emporterois de moi qu'une image odieu-
 se. . . . Que ne puis-je habiter avec toi ce ca-
 chot ! il seroit à mes yeux la demeure la plus
 fortunée : mais l'or séduira tes gardes ; je te
 déroberai aux regards de mon époux , & te
 conduirai dans des lieux rians , où tu feras
 entouré de fleurs , de ruisseaux , de bocages ;
 les jeux & les ris y accourront à ta voix ; tu
 reprendras la lyre . . . si tu le veux , l'amour
 t'y fera oublier toutes tes disgraces ; au lieu
 d'être esclave , tu régneras sur mon cœur.
 Prends pitié de ta jeunesse . . . de tes char-
 mes. Tandis que tes jours s'écoulent dans ce
 sombre abyfme, & que les pleurs flétrissent tes
 traits , les côteaux & les vallons t'appellent ,
 les échos voudroient répéter tes accens , &
 les fontaines demandent à être embellies de
 ton image. . . . Enfin j'implore ta pitié pour

moi-même : ton ame est si sensible ; tu as pardonné à tes freres qu'animoit cependant la haine ; cruel envers moi seule , ne me pardonneras-tu point des outrages causés par l'égarement de l'amour ? Mon cœur a ressenti tous les coups que je t'ai portés ; si tu meurs , j'expire : mais je ne puis te répondre que ma rage s'arrête. . . . Joseph ! que fais-je ? est-ce moi qui vous adresse encore des menaces ? Ah ! il dépend de vous d'entendre un plus doux langage ! « Pendant qu'elle parle , la fureur , la jalousie , & la tendresse animent ses traits tour à tour. Elle verse des larmes , que sèche le feu du courroux ; bientôt elles coulent avec une nouvelle abondance. Cependant ce séjour hideux , ces voûtes ténébreuses , & cette foible lumière relevoient l'éclat de ses charmes. Telle , au sein de noirs rochers , une fleur , embellie des rayons & des pleurs de l'Aurore , exhale des parfums auxquels le roc est insensible.

« Mon choix est fait , répond Joseph d'un ton ferme & sévère ; quelque affreuse que soit cette demeure , j'y suis plus heureux avec ma vertu , que je ne le serois dans les bras même

de Sélima , si j'étois coupable. O ma Sélima !
dussai-je être accablé d'infortunes plus terri-
bles , s'il en est sur la terre , je te jure de t'être
fidele ! « Il prononce ces mots avec feu,

» Où s'adressent tes sermens ? interrompt
Zaluca courroucée : peut-être Sélima n'est
plus qu'une ombre vaine , ou si elle respire
encore , qui t'assurera qu'elle n'est point à ton
frere ? qui t'assurera que Jacob , qui touchoit
au tombeau , voit encore le jour ? «

Ici Joseph pâlit & tremble : la douleur &
l'effroi lui font garder un long silence : quel-
que espoir renaît au cœur de Zaluca. » Que
vous avez l'art , répond-il enfin , de porter le
trouble au fond de mon ame ! Ah ! lorsqu'une
troupe armée m'arrachant à mes amis, me con-
duisit en ce lieu , lorsque j'entendis fermer sur
moi ces portes redoutables , j'éprouvai moins
d'horreur qu'à cette heure où vous présentez
à mes yeux Sélima & mon pere expirans !....
Mais quand Jacob ne seroit plus , quand je
n'aurois pas même le triste espoir d'arroser son
tombeau de mes larmes , ses leçons & sa mé-
moire ne s'éteindraient pas avec lui. O Séli-
ma ! si tu vis tu m'es fidele ; mais si tu n'es plus,

je jure à ton ombre de te garder mes sermens ! »
Il dit , & ses pleurs couloient le long de ses
joues.

Alors la rage passa du cœur de Zaluca dans
tous ses traits. » Tu me préfères ce cachot ,
dit-elle ; eh bien ! tu y périras. « Les voûtes
répètent ces paroles terribles. Elle sort en mê-
me temps d'un pas précipité par la fureur. Jo-
seph reste dans les ténèbres ; les portes & les
verroux se ferment avec fracas , & il lui sem-
ble que ce soit pour jamais.

Cependant erroit un inconnu autour de la
prison ; il gémissoit & versoit des larmes ; il
regarde d'un œil furieux cette demeure inacces-
sible ; il cherche à ébranler les portes ; mais
elles résistent à ses efforts. Plus ardent par les
obstacles il court vers le Géolier, & lui deman-
de l'accès au cachot ; le Géolier le refuse d'un
air farouche. Alors l'inconnu tombe à ses pieds ;
ses pleurs se précipitent de ses yeux. » Vous
le voyez , lui dit-il , je n'ai point d'armes ; je
suis un simple Berger , l'ami de Joseph ; je ne
veux que l'embrasser. Si jamais la douce amitié
s'est fait sentir à votre cœur , si vous avez con-
nu l'infortune , & qu'une main chérie ait es-

suyé vos larmes , ne foyez point inexorable. «

L'ame du Géolier , attendrie par la voix & les pleurs de l'amitié , se trouva pour la première fois sensible. Il dit au Berger de le suivre ; il lui ouvre les portes de la prison ; le Berger s'élance dans ce séjour ténébreux , & embrasse Joseph sur sa couche : ils gardent tous deux un long silence. » Consolateur généreux ! dit enfin Joseph , ame noble , qui seule compatissais à mes peines ! parle ; qui es-tu ? quels sont ces tendres liens & ces soupirs qui pénètrent jusqu'au fond de mon cœur ?

» Ne reconnois-tu pas ton ami ? répond le Berger ; celui qui ne peut vivre sans toi , qui vient partager ta douleur , & te tirer de ce lieu funeste ? «

» O doux langage de l'amitié ! dit Joseph ; combien vous touchez un cœur devenu presque insensible par les disgrâces ! Cher Itobal ! quel génie bienfaisant t'a ouvert ces portes terribles ? Mais il n'est plus de félicité pour moi ; dans peu ce cachot sera ma tombe. Va , retournes au hameau ; que mes amis soient heureux ; pourquoi viens-tu trou-

bler ton bonheur par l'aspect de mes infortunes ? «

» Nous heureux ! répond Itobal : ah ! depuis le moment funeste où des barbares t'arrachèrent de nos bras , la consternation & le deuil regnent dans tout le hameau ; nous avons brisé nos lyres ; on ne se pare plus de fleurs ; nos cabanes n'en sont plus décorées ; l'amour est banni du milieu de nous ; l'on ne se rassemble que pour pleurer tes malheurs ; les troupeaux même errent tristement dans les campagnes ; la nature entière ne nous paroît plus qu'une affreuse prison ; nous avons repris notre condition première , & nous ne sommes plus que de vils esclaves. Te le dirai-je ? je ne vois plus qu'à travers un nuage épais le Dieu que tu me montras à découvert. La bonté , me disois-tu , est son être , & la source de tout ce qui respire ; mon cœur le reconnoissoit à ces traits : mais s'il est bon , pourquoi souffre-t-il que mon ami vertueux soit opprimé ? Ressembleroit-il à ces Dieux mortels qui régner sur nous ? Seroit-il tour à tour généreux & cruel ? & ses bienfaits ne serviroient-ils qu'à nous rendre les maux plus sensibles ? Mon cher Jo-

Joseph ! depuis que tu es éloigné de nous ,
 son autel demeure renversé dans la poussière. «

» Qu'entens-je ? interrompt Joseph pénétré de douleur : c'est donc là le funeste effet de mes infortunes ! Plongé dans ce cachot , loin de l'autel érigé par mes mains , je pensois quelquefois , (& cette pensée adoucissoit mes malheurs) que mes compagnons l'avoient rétabli , & que l'entourant , ils levoient vers le Ciel leurs mains innocentes. Itobal ! cesse de m'aimer , si l'amitié te fait méconnoître l'Auteur de la nature. Ami trop aveugle ! as-tu donc oublié qu'il est au-delà du tombeau un séjour heureux & tranquille , retraite assurée de l'innocence ? Si mes tristes jours doivent s'écouler dans ce cachot , c'est-là que nous nous reverrons , c'est-là que se rassembleront des amis non moins tendres que toi , & que mes persécuteurs ne pourront plus m'arracher à ce que j'aime. M'y transportant par la pensée , comme celui qui dans les rigueurs de l'hiver se peint les charmes du Printems qui s'avance , j'oublie quelquefois ce noir cachot , & je cesse de verser des larmes. Ma fermeté t'étonne ; elle

n'a pas toujours été inébranlable ; je la dois à ce Dieu que j'ai imploré ; recourez donc à lui, & vous aurez le même courage. «

» Quoi ! dit le jeune Berger vivement ému, tandis que je venois adoucir tes peines, c'est toi qui me consoles ! . . . Mais mon ame déchirée ne peut égaler ta constance. * Non, tu ne périras point dans ce cachot ; apprends que nous ne voulons plus servir un maître barbare ; je mourrai, ou je te délivrerai de sa rage ; je combattrai pour toi & pour la vertu ; je ne partagerai point par une lâche indolence l'injustice de tes persécuteurs. Viens, fors de ce gouffre, c'est la seule fois peut-être que l'accès m'est ouvert en ce lieu : je n'ai point d'armes ; mais que ne peut la valeur quand l'amitié l'enflamme ! Crois-tu que j'aie oublié ce jour, où près d'être précipité dans un cachot, tes pleurs firent tomber mes liens ? tu ne me connoissois pas cependant, & la seule humanité t'inspira ; & moi trahissant à la fois & l'amitié & la reconnaissance, & le Dieu que tu m'as dévoilé, & la vertu que tu gravas dans mon ame, je te laisserois expirer dans cet horrible séjour ! Mais

* *Avec précipitation.*

les

les larmes ne t'arracheront point à tes tyrans : n'ont-ils pas vû couler les tiennes ? c'est du sang qu'il faut répandre. Viens : Dieu lui-même combattra pour l'innocence. « En finissant ces mots , il saisissoit avec feu la main de Joseph pour l'entraîner hors de ce lieu.

Joseph retire sa main de celle d'Itobal. » Si vous voulez , dit-il , diminuer le poids de mes disgraces , soutenez-les avec courage. Demeurez tous fideles à Putiphar ; il n'est point coupable. Retourne au hameau ; portes-y la paix & la constance. Releve l'autel que j'avois érigé ; conduis-y tes compagnons : tant que je respirerai , de cette sombre demeure mes vœux s'uniront aux vôtres. La Piété descendra du Ciel au milieu de vous , & sa main essuiera vos pleurs. Reprenez les lyres ; cueillez les fleurs des prairies ; qu'un amour vertueux vous console des peines de l'amitié ; l'idée de votre bonheur arrêtera quelquefois le cours de mes larmes. . . . * Veux-tu qu'en m'évadant je m'avoue criminel , que je parte comme un esclave infâme qui se dérobe au supplice , que le bruit des crimes qui me sont imputés me suive jus-

* Avec feu.

ques dans le hameau de mon pere , & que je n'ose embrasser ceux qui me sont chers avant d'avoir repoussé cet opprobre ? «

» Eh bien ! répond Itobal , apprends-moi du moins la cause de tes malheurs. Jusqu'à ce jour j'ai respecté tes secrets ; j'ignore tes infortunes passées ; soulage ton cœur & le mien , & verse tes déplaisirs présens dans mon ame. « En disant ces paroles il lui ferroit tendrement la main.

» Tu connois les devoirs d'un cœur reconnoissant , dit Joseph ; ce que je dois au meilleur des maîtres m'oblige à ne point révéler des vérités odieuses. . . . Cher ami ! reçois mes derniers adieux. Quand la mort aura comblé mes desirs , recueille , si tu le peux , ma cendre ; transporte-la dans ce séjour isolé , & sous les ruines de cette cabane où coulerent mes pleurs ; ne pouvant être enseveli au hameau paternel , que du moins mes amis environnent ma tombe ; graves-y ces mots : *Ici repose la cendre paisible d'un infortuné.* Porte quelquefois tes pas dans ce lieu ; que cette main chérie répande quelques fleurs sur mon tombeau ; ne l'arrose point de tes larmes ; souviens-toi alors

que le trépas est le plus doux asyle que ton ami ait trouvé sur la terre. Si quelqu'un d'entre vous éprouve une disgrâce accablante, qu'il se rende dans cette retraite consacrée aux pleurs : là, il sera forcé de convenir que ses maux n'égalent pas ceux qui terrassèrent ma jeunesse, & peut-être mon ombre y viendra raffermir son courage. «

Il dit : entrelacés dans les bras l'un de l'autre, ils étoient étendus sur la couche : Itobal ne pouvoit s'arracher à ces embrassemens, & versoit un torrent de larmes : Joseph attendri lui-même pouffoit des soupirs & des sanglots. Tels sont les adieux de deux freres qui s'aimoient tendrement, & dont l'un touche aux portes du trépas ; long-temps celui-ci a voulu consoler son frere, mais la mort approche ; il ne le voit plus ; il le sent qui le serre dans ses bras, & l'inonde de ses pleurs ; alors, près de se glacer, son cœur goûte encore une fois le doux sentiment de l'amitié, & ses yeux en se brisant, laissent couler leurs dernieres larmes.



C H A N T V.

J O S E P H , demeuré seul , est long-temps livré à une douleur profonde , quand soudain un grand tumulte attire son attention : bientôt s'ouvrent les portes du cachot , & deux prisonniers y sont conduits : Aménophis & Darbal étoient leurs noms : ils sont tout couverts de pourpre , & l'or & les pierreries qui décorent leurs vêtemens , brillent dans ce sombre séjour. Pleurans de rage & de confusion , ils voudroient cacher leurs larmes. On voit en eux un mélange d'orgueil & de bassesse : tour à tour ils regardent d'un œil superbe les soldats qui les environnent , & ils implorent leur protection : mais , comme leur audace , leurs prières sont inutiles , & renfermés dans la prison , leur oreille est encore long-temps frappée des cris triomphans de la multitude. Ils pâlisent , & gardent un farouche silence.

Mais le désespoir éclate enfin sur leurs levres. Tantôt ils s'accablent de reproches mutuels. Tantôt chacun tourne sa rage contre soi-même. Darbal , qui , bien plus coupable

qu'Aménophis, l'avoit entraîné dans cet abyfme , étoit tel qu'un fanglier retenu dans des filets ; il grinçoit des dents ; l'écume couvroit fes levres brûlantes ; fes yeux lançoient des flammes dans les ténèbres ; & fe heurtant la tête contre les murailles , il faisoit retentir les voûtes du cachot. Tous deux ils s'indignoient qu'on les eût enfermés dans une même prifon avec un efclave.

Joseph cependant, tranquille au fein de l'infortune , ne pouffoit aucune plainte : de temps en temps fa bouche laiffoit échapper des foupirs. Attendri du défefpoir des deux criminels, il oublie fes propres malheurs , il veut les confoler , & leur adreffant une voix dont la douceur eût étonné des tigres : » Depuis longtemps, dit-il, fans être coupable, j'habite cette demeure «

» Efclave ! interrompt Darbal d'un ton terrible , ofes-tu te comparer à nous ? ce lieu differe-t-il beaucoup de la chaumière que tu as habitée ? affranchi du travail , n'es-tu pas trop heureux de jouir ici du repos ? «

Joseph fe tait. » Quoi ! dit-il en lui-même , malgré leurs crimes je fuis touché de leur fort,

& l'innocence persécutée les trouve insensibles !
 Où êtes-vous douce voix de l'amitié , qui fa-
 siez couler quelque consolation dans mon
 cœur , & vous tendres liens , qui souteniez un
 foible roseau long-temps agité par la tempête ? «
 Il dit , & répand des larmes.

Mais l'Eternel , du haut de ce trône , d'où
 l'Univers entier n'est qu'un point , arrête sur
 cette terre ses regards , plus perçans que les
 rayons de l'Astre du jour qui pénètrent les
 profonds abysses. Les Sphères célestes , qui
 forment comme un mur toujours mouvant , ne
 lui dérobent aucun objet , & malgré leurs con-
 certs éclatans , qui composent avec ceux des
 Immortels une même harmonie , il entend les
 derniers soupirs d'un insecte , ou la chute d'une
 feuille dans ce globe éloigné. En ce moment
 il ne porte point ses regards sur les palais des
 Rois , ni sur des trophées ensanglantés , ni sur
 les beautés de la nature , ni sur l'humble ca-
 bane , souvent l'objet de ses regards , ni même
 sur le sage fortuné. Un plus grand spectacle
 attire son attention ; c'est la vertu qui se débat
 avec le malheur , & qui demeure triomphante.
 Tandis qu'Aménophis & Darbal insultent Jo-

seph , l'Eternel le considère à travers les voûtes épaisses du cachot , étroit théâtre , mais avec un tel Spectateur , plus vaste que l'Univers entier. En même temps des images frappantes représentoient Joseph à la troupe céleste ; ils entendoient ses soupirs, & ils voyoient ses pleurs. Il se fait un grand silence dans les Cieux ; les concerts sont suspendus ; une douce pitié saisit tous les Immortels , & une larme, telle qu'on en répand au séjour du bonheur , coule de tous les yeux. A ce seul regard de l'Eternel , Joseph cesse de soupirer , ses pleurs s'arrêtent , & il entrevoit avec surprise une perspective riante : ainsi , aux premiers rayons de l'Astre qui est l'ame du monde , la nature se ranime , les ombres fugitives s'envolent , la joie revient habiter les bocages , & l'œil enchanté voit , à chaque instant , s'embellir la scène.

Cependant la troupe immortelle , levant les yeux vers le trône de l'Eternel , l'implore en faveur de Joseph. Bientôt les nuages qui environnent le trône radieux , s'entr'ouvrent , & donnent passage à une douce lumière , dont toute la nature est réjouie , & une voix infini-

ment plus harmonieuse que les concerts des Immortels , prononce ces paroles. » J'ai voulu épurer la sagesse par le malheur ; j'ai voulu apprendre à la terre que jeune on peut être vertueux , & au Ciel que l'homme , inférieur aux Anges , est leur égal quand il conserve son innocence au sein des disgraces. Maintenant , comme le néant produisit la lumière , que le mal enfante le bien , & que les Mortels , enclins au murmure , sachent qu'il est une main qui n'abandonne jamais le Juste. « Il dit , & appelle Ithuriel le Génie tutélaire de l'Egypte.

Au sein de l'Abyssinie , & entouré de rochers inaccessibles , pareils à une forêt solitaire , antique , & dépouillée de son feuillage , veilloit ce Génie auprès de la source du Nil. Comme un bel Oranger , qui chargé de fruits désaltérans , s'élève seul dans un désert , & sous l'ombre duquel un sage , éloigné du tumulte des Villes , vient quelquefois respirer la paix : ainsi cette source fertile ruisseloit au milieu de ces rochers arides. Jamais Mortel n'y pénétra , & le Génie , à l'exemple de la Divinité , est invisible à l'homme enrichi de ses dons. Des rocs , une onde jaillissante , objets peu in-

téressans pour les stupides yeux des humains ; lui découvrent la grandeur du Maître du monde ; ces rocs en apparence inanimés , fourmillent de créatures vivantes , & avec cette source coulent toutes les richesses de l'Egypte. Quelquefois , après avoir décomposé les êtres jusques dans leurs premiers élémens , il s'élève , & s'égare dans l'espace du grand Univers : puis , se reposant d'une route que l'homme ne peut mesurer , & tranquille auprès de la source du Nil , son œil se perd de nouveau dans l'Univers non moins immense des plus petites productions de la nature.

A la voix de l'Eternel , il prend un rapide essor dans les Cieux , parvient devant le trône auguste , & s'y prosterne. Après qu'il a reçu des ordres suprêmes , il déploie ses ailes , & se plonge dans l'espace infini , ouvert sous ses pieds. Il traverse l'Univers ; autant il voit rouler de mondes , autant d'idées sublimes s'élèvent à la fois dans son ame. De la hauteur du Soleil , où il se repose un instant , il voit ce globe couvert des épaisses nuées du crime & de la superstition , & les Mortels dans ces ténèbres , agités de passions tumultueuses , &

tels qu'une fourmillière en mouvement dans le creux sombre d'un rocher. Il se précipite du Soleil, & à l'éclat dont il brille, il semble qu'une partie de cet Astre s'en détache. Cependant environné d'un nuage, il arrive devant la prison de Joseph : dès qu'il paroît, les portes s'ouvrent ; il entre : quelque lueur éclaire les voûtes ténébreuses, & des vapeurs odorantes se répandent dans ce séjour : on eût dit que l'Aurore, qui en ce moment dorait les campagnes, avoit porté dans ce lieu d'horreur sa plus douce lumière & ses plus doux parfums. Il s'approche de Joseph qui dormoit paisiblement ; il le considère ; son œil perçant ne s'arrête point à cette surface fragile où se brise notre curiosité : mais, comme nous voyons l'or rouler au fond d'un ruisseau limpide, il découvre les vertus de Joseph dans leur source ; il les voit se répandre de ce cœur généreux, couler en quelque sorte dans chaque veine, & animer tout son être ; il est frappé d'admiration : jamais il ne vit de mortel dont l'ame fut si tendre & si sublime. Puis il tourne ses regards sur Aménophis & Darbal qui dorment d'un sommeil moins tranquille.

Dans ces temps peu reculés de l'enfance du monde , & où Dieu daignoit encore se communiquer aux humains , dernières traces de ces jours heureux où l'homme oublioit que le Ciel est éloigné de la terre , les songes étoient souvent des emblèmes sacrés ; ils suppléaient à notre aveugle ignorance ; le sombre avenir s'y peignoit sous des traits remarquables , & tandis que les sens étoient ensevelis dans le sommeil , image du trépas , l'ame sembloit abandonner le corps qu'elle anime , prendre son vol dans les Cieux , & s'y instruire de la destinée des Mortels & des Empires.

Joseph accoutumé à se réveiller avec l'Aurore , ouvre les yeux , & à la douce lueur qu'il apperçoit & aux parfums qu'il respire , il se croit un moment transporté dans un agréable bocage. Ses deux compagnons dormoient encore : un songe riant occupoit Aménophis , mais Darbal paroissoit livré à des images sinistres. Ils s'éveillent en même temps. » La nuit même , dit Aménophis , par la peinture des jours de mon bonheur , aggrave mes infortunes. J'ai songé que tenant un sèp de vigne , qui avoit trois provins , je pressois dès raisins dans

la coupe du Roi , & que , suivant mon ministère , je la lui présentais. Dans le temps qu'il tournoit vers moi un œil ferein , & recevoit la coupe , je m'éveille , & juge de mon désespoir en me retrouvant dans ce cachot ! « Comme il acheve ces paroles , Ithuriel , qui étoit auprès de Joseph , articule quelques mots d'une voix harmonieuse , semblable aux doux frémissemens du plus léger Zephyr , dont le feuillage est à peine agité.

« Joseph , surpris des idées nouvelles qui se peignoient dans son esprit : » Votre songe m'a tellement frappé , dit-il à Aménophis , que je ne puis douter qu'en ce moment l'avenir ne me soit dévoilé par quelque Intelligence supérieure. Je me félicite de pouvoir dissiper le trouble de votre ame. Les trois provins sont trois jours : dès qu'ils seront écoulés , le Roi vous rendra sa faveur , & vous rétablira dans votre emploi. « A ces mots Aménophis , transporté de joie , oublie sa fierté , s'élance vers l'esclave , l'embrasse , & lui jure que le premier usage de son pouvoir sera de le tirer de ce cachot.

Alors Darbal cessant de craindre , & se

flattant d'un succès semblable : » Jeune homme merveilleux , dit-il , qui interprètes les songes ! écoute le mien. J'ai songé que portant sur ma tête trois corbeilles remplies de chair , les oiseaux du Ciel s'y précipitoient de toutes parts ; l'air étoit ému de leurs combats , & leurs cris terribles frappent encore mon oreille. « Il dit , impatient d'entendre la réponse.

Ithuriel ouvre une seconde fois l'avenir à Joseph , qui pâlisant & saisi de pitié garde le silence. Darbal le presse de parler. » Ne m'interrogez point , dit le jeune Esclave , il est dangereux quelquefois de percer les ténèbres qui couvrent notre destinée ! » Je le veux ; je l'ordonne , interrompt Darbal , explique-toi , dusses-tu m'annoncer la mort. « » On n'arrive pas toujours à la mort par des chemins de fleurs ! « répond Joseph attendri. Alors le superbe Darbal levant une voix menaçante : » Si tu tardes encore un moment , dit-il , tu n'es plus. « » Vous le voulez ! repartit Joseph avec douceur. Eh bien ! apprenez que dans trois jours vous subirez le supplice. « En prononçant ces mots , il semble un Juge

plein d'humanité, qui soupire en condamnant un coupable. Darbal pâlit, tremble, chancelle, & tombe aux pieds de cet esclave que son orgueil avoit outragé. Ithuriel dispaçoit : avec lui s'envole la douce lueur qui éclairoit le cachot, comme le crépuscule du soir s'éteint dans les ténèbres. Trois jours s'écoulent, & Aménophis reprend sa place auprès du trône, & Darbal est conduit sur l'échafaut.

Joseph, demeuré seul, est frappé de voir s'accomplir l'explication de ces deux songes. Il pense que l'Eternel lui dévoilant l'avenir, ne l'a pas entièrement abandonné : cependant il voudroit percer la sombre nuit qui lui dérobe sa propre destinée. Aménophis, enivré de sa faveur nouvelle, & entraîné loin d'un malheureux par le torrent des soins & des plaisirs, ne se souvenoit plus de la promesse qu'il avoit faite à Joseph : mais Ithuriel est désormais son génie tutélaire.

La nuit, qui partage avec le Soleil l'Empire du monde, s'avançoit lentement, & les montagnes, les vallons, les hameaux & les villes, confondus dans les ténèbres, n'offroient à l'œil qu'une scène uniforme & lugubre. Le Roi Pha-

raon étoit plongé dans le sommeil : son Palais entouré de Gardes , est inaccessible aux humains : mais le Génie de l'Egypte , chargé des ordres divins , pénètre , à travers les Gardes , dans l'intérieur du Palais , & sans être apperçu s'approche du Monarque endormi , & lui présente l'avenir sous d'effrayantes images. Le Roi s'éveille épouvanté ; il se roule sur sa couche sans y trouver le repos. Son trouble n'est point dissipé par l'Astre du jour ; il se leve à l'heure où le sommeil fuit des yeux du Villageois , & il appelle Putiphar & tous ses Courtisans.

Au fond de la Lybie s'élève le plus antique de tous les Temples ; c'est la demeure de la Superstition : le souffle impur de ce monstre a changé ces beaux lieux en sables arides : elle a choisi cette retraite pour mieux cacher ses prestiges , & pour gagner les humains par l'attrait de la curiosité. L'Orgueil , la Terreur & la Fraude sont les ministres de son Empire. Un feu sombre brûle dans ses regards. Inquiette , troublée , & n'ignorant pas qu'un jour , bannie de la terre , elle sera contrainte de se replonger dans les Enfers dont elle est

fortie , elle tient dans ses mains le bandeau épais dont elle couvre les yeux des Mortels ; & médite sur les moyens de prolonger son pouvoir. En ce temps tous les humains venoient dans l'Egypte recevoir ses oracles , & c'est du sein de ces déserts que son poison se répandoit sur toute la face de la terre. Souvent elle alloit s'asseoir sur le trône à côté des Rois.

Dès qu'elle apprend le trouble où s'abandonnoit Pharaon , elle assemble les Devins & tous les appuis de son Empire. Ils marchent vers le Palais , les uns se riant de l'imbécillité des Mortels , & les autres , gravement fanatiques , & dupes d'eux-mêmes. Ils entrent , & le Roi s'abaisse à leur raconter les songes qui l'agitent.

Mais , ô surprise ! cette troupe est interdite ; leurs bouches , si fécondes en impostures , demeurent long-temps muettes ; poussés par le pouvoir d'Ithuriel , ils rendent , pour la première fois , témoignage à la vérité , & déclarent qu'un voile impénétrable leur dérobe l'avenir. Alors le Génie réveille le souvenir de Joseph dans l'ame d'Aménophis, qui s'adressant au Roi,

lui

lui apprend qu'un esclave enfermé avec lui & Darbal dans la même prison , & qui sembloit n'être coupable d'aucun crime , avoit lû leur destinée dans leurs songes. Aussi-tôt le Roi ordonne qu'on lui amene l'esclave.

Joseph , ayant oublié Aménophis & les songes dont il avoit été l'interprète , étoit replongé dans son premier abattement , lorsqu'on ouvre les portes du cachot ; on s'avance jusqu'à lui , & on lui dit qu'à l'instant il doit paroître devant le Roi. Il est saisi d'étonnement & de terreur : mais contraint d'obéir , ses pieds chancelans le portent hors de la prison : un nombreux cortège l'accompagne : sa paupière débile , accoutumée aux ténèbres , soutient à peine la foible clarté du jour naissant.

Pharaon , assis sur un trône d'or , étoit environné de tous les Grands de sa Cour : le front ceint d'une couronne brillante , il tenoit en main le sceptre. Joseph entre dans le Palais , & s'avance d'un pas tremblant au pied du trône, Il craint qu'on ne lui impute quelque nouveau crime , il est un moment ébloui de l'éclat de la Royauté. Mais son innocence le rassure , & enhardi par le Génie de l'Egypte , qui , invi-

fible à tous les regards , voloit dans un nuage au-dessus de lui , il se dit que cette pompe ne décore qu'un mortel ; par la pensée il s'élève de sphère en sphère jusqu'au Roi de l'Univers , & alors cet appareil de grandeur ne lui semble plus qu'un fantôme. Tel qu'une Intelligence céleste qui , descendant sous une forme humaine , conserveroit des traces de la jeunesse éternelle des habitans des Cieux , & à la fois toucheroit les cœurs par les graces de cet âge , & recevrait les tributs de respect dûs à la vieillesse : tel Joseph , jeune encore , mais mûri par l'infortune , paroît dans cette Cour. Le Roi le considère : autant l'orgueil & l'imposture éclatoient sur le front des Devins , autant Joseph portoit l'empreinte sacrée de la vérité & de la modestie. La Superstition , qui se promettoit de relever sa gloire , est confondue , & fuit jusqu'au fond de ses déserts. Tous les yeux sont attachés sur lui ; on oublie en le voyant qu'il est esclave , & tel est l'ascendant secret de la vertu , qu'il semble être ici le Monarque. Mais nul , à son aspect , n'est plus frappé que Putiphar. D'abord il l'a méconnu ; mais quels sont sa surprise & son courroux lorsqu'il voit son

esclave ! Le jeune Hébreu rencontrant ses regards , le reconnoît en même temps ; il demeure immobile , & les sentimens de l'amitié & de la douleur déchirent son ame.

Le Roi interrompt enfin ce long silence.
 » O toi ! dit-il , que le Ciel a doué d'une sagesse plus qu'humaine , & qui cependant as subi le sort le plus infortuné , parle , dévoile-nous les secrets de l'avenir. Ta présence confirme le langage de la Renommée , & la vérité semble habiter sur tes levres. Le Ciel m'a envoyé cette nuit deux songes. Il me sembloit que me promenant aux bords du Nil , je voyois sortir du fleuve bienfaisant , des génisses grasses d'une beauté frappante , & dont la blancheur éblouissoit. Mais d'autres génisses , noires , hideuses , & aussi décharnées que la mort , les suivent , les dévorent , & conservent leur maigreur horrible. Je m'éveille effrayé de cette image. Je me rendors , & un autre songe la retrace à mon esprit. Des épis dorés , florissans & courbés sous leurs grains , fortoient d'une seule tige. D'autres épis , stériles , vuides , & desséchés par un vent brûlant , poussent après les premiers , les engloutissent , & demeurent stériles.

riles & flétris. En même temps une voix m'avertit. que ces songes sont divins , & que le bonheur de mon Royaume en dépend. Parle ; s'il s'agit du salut de mon peuple , peut-être qu'une Divinité favorable daignera encore t'inspirer. »

Ainsi parla le Roi , & il se fit un grand silence. Comme ce génie immortel , l'ami des Cieux , qui attachant sur les Astres ses avides regards , & aspirant au titre glorieux de Citoyen de l'Univers , sembloit vouloir s'élever loin de cette terre , & errer avec tous ces globes dans leurs orbites éclatans , quand tout-à-coup éclairé peut-être par quelque Intelligence céleste , il se crée de nouveaux sens , & forme le tube magique , qui rapproche de lui l'Univers : de même Joseph ne voyoit l'avenir que comme un espace immense , ténébreux & où flottent quelques foibles étincelles , lorsqu'Ithuriel leve le voile épais qui sépare ce qui est de ce qui doit être ; alors le jeune Hébreu apperçoit une vive lumière , & sans s'élançer au-delà des Mondes , il lit dans les décrets de l'Eternel. » O Roi ! dit-il enfin , il est vrai , une Divinité m'inspire, non ces Dieux

impuissans qu'adore l'Egypte, mais l'Etre souverain, auguste, Créateur & seul Maître de la Nature. L'avenir est pour lui ce qu'est pour nous le présent; d'un coup d'œil il embrasse tous les siècles, comme tout l'Univers: c'est lui qui vous parle en ce moment; je ne suis que son foible interprète. Ces génisses grasses qui fortoient du Nil, & ces épis florissans, marquent des années fertiles; mais ces génisses maigres & ces épis desséchés annoncent que l'abondance sera suivie d'une grande famine. «

Il dit, & la consternation se peint sur le front du Roi & de tous ses Courtisans. » Toi que le Ciel éclaire! dit Pharaon à Joseph, ne peux-tu me proposer quelque moyen d'écarter les effets de ce funeste fléau? «

» Que le Roi établisse sur toute l'Egypte, répond Joseph, un homme intelligent & sage, qui, dans les années d'abondance, rassemble une partie des productions de la terre, pour préserver les peuples de la famine. «

La douce persuasion parloit par sa bouche. Ce conseil satisfait le Roi & ses Ministres: ils

se flattent la plupart d'obtenir un poste si glorieux. Peuples ! ils se nourrissoient déjà en idée de votre substance , & loin de vous garantir de la famine , ils vous en eussent montré des avant-coureurs ; même dans les années fertiles ! Tandis qu'ils s'occupent de ces projets , Pharaon s'adressant à Joseph : » C'est toi , dit-il , que j'établis sur l'Egypte : tout mon peuple respectera tes ordres , & je serai seul au-dessus de toi. Où trouverois-je un homme plus intelligent & plus sage ? Sans doute le Dieu qui t'a fait parler t'envoie ici pour détourner le fléau qui menace nos têtes. J'obéis à ses décrets : heureux les Rois qui peuvent confier leur sceptre à de tels Ministres ! De quel crime a-t-on pu te charger ? tout respire en toi la vertu ; le Ciel même te justifie : non , tu n'es point coupable , puisqu'il te manifeste ses secrets. « En disant ces paroles , il ôte son anneau , & le présente à Joseph , qui de surprise demeure muet & immobile. Les Courtisans qui s'attendoient à être honorés de cet emploi , sont dévorés de jalousie ; mais le calme & l'approbation regnent dans leurs traits flexibles : telle est quelquefois la surface tran-

quille de l'Océan , tandis que la tempête gronde au fond des mers.

Joseph rompant enfin le silence : » Vos faveurs , dit-il , m'étonnent & me pénètrent , mais je ne puis les accepter. Je ne fais quel crime on m'impute : j'atteste le Dieu qui m'a dévoilé l'avenir , j'atteste ce trône sacré où regne la justice , que je ne suis point coupable. Putiphar ! ô mon bon Maître ! comment avez-vous pu prêter l'oreille à la calomnie , & m'accabler , au sortir de vos bras , de tout le poids de votre courroux ? Faites-moi ramener au cachot , examinez ma conduite , portez la lumière au fond de mon cœur , & si je suis criminel , que le Roi , devant qui je parle , me punisse. Si vous me trouvez innocent , je n'aspire point aux grandeurs ; rendez-moi votre estime , votre amitié ; & je retournerai satisfait au hameau de mes peres. Ou , si cette faveur est trop grande , si je dois toujours être infortuné , replongez - moi dans l'esclavage ; mes jours finiront dans les larmes ; mais je vous ferai fidèle , & ma vie entière vous convaincra de mon innocence. « En prononçant ces paroles , ses pleurs couloient de ses yeux.

Le Roi, vivement ému, tourne vers Putiphar un œil irrité; les Courtisans même se trouvent sensibles. Alors, du sein du nuage, dont le Génie de l'Egypte est environné, sort un rayon lumineux, qui, imperceptible aux yeux des humains, descend sur l'époux de Zaluca, & bannit de son esprit les noirs ombrages. Soudain se réveille dans son ame l'amitié qu'il avoit portée à Joseph; il arrête sur lui ses regards; frappé de sa candeur & de sa noble assurance, il tombe à ses pieds, & un torrent de pleurs accompagne ces paroles précipitées. » Grand Dieu ! l'injustice a donc souillé mon cœur ! j'ai opprimé l'innocence ! Joseph ! cher ami ! (si j'ose encore te donner ce nom) mon ame est déchirée les remords me suivront jusqu'au tombeau, & troubleront ma cendre. . . . Toi mon esclave ! sois mon supérieur ; monte au rang où la vertu t'appelle, & punis moi. . . . Je lis dans tes yeux que tu me pardonnes. . . . Pharaon ! c'est aux Rois à venger l'innocence persécutée ; comblez Joseph de vos faveurs, & prononcez mon châtiment. «

A ces mots s'éteint le courroux du Roi.

Joseph a relevé son Maître ; dans ses regards , ternis par une longue tristesse , brille une douce joie , mêlée de l'attendrissement le plus vif. » Ah ! s'écrie-t-il , ce témoignage éclatant que vous rendez à ma vertu , & vos regrets douloureux m'ont fait oublier mes disgraces. Au sein du cachot , je conservois le souvenir de vos bienfaits : jugez de ce que j'éprouve en ce moment où j'ai vu mon Maître à mes pieds ! Maintenant je ne desirer d'autre faveur que de retourner aux lieux qui m'ont vu naître. Que de liens y attachent mon cœur ! un pere chargé d'années une amante s'ils respirent encore ! des freres j'ai bien des larmes à essuyer ! Et qui suis-je , moi , simple habitant des hameaux , pour gouverner un Empire ? O Roi ! à Dieu ne plaise qu'un jour vous puissiez vous repentir de vos dons ! «

Il dit , & la plûpart des Grands , dont l'ambition eût fermé le cœur aux sentimens de la nature , & qui ne connoissoient pas cette modeste défiance , sont surpris & satisfaits de ce refus. Cependant Putiphar presse Joseph de recevoir le prix de ses vertus éclatantes. Pharaon

redouble les instances. Alors , tels que de foibles ruisseaux , qui entraînés loin de leur cours par un fleuve superbe , vont de ces eaux réunies assaillir un rocher qui s'élève majestueusement vers le Ciel , la foule des Courtisans , faisant céder l'ambition à la flatterie , se joignent aux vœux du Souverain pour fléchir le jeune étranger. Joseph éprouve les plus terribles combats. Sollicité au-dehors par un Roi , qui , pouvant donner des ordres , emploie la prière , au fond de son cœur il croit entendre Jacob & Sélima qui l'appellent. La nature triomphoit , & déjà , prêt à partir , il s'éloignoit du trône & de Putiphar attendri , quand une voix divine lui adresse ces paroles , dont son oreille seule est frappée. » Arrête tes pas ; le Dieu qui t'a montré l'avenir , t'ordonne de rester en Egypte. Vois ce pays en proie aux horreurs de la famine & à l'avarice des Grands : tu dois le préserver à la fois de ces deux fléaux : l'Eternel soutiendra ta foiblesse. Tu cours embrasser ton pere : fais ici le Pere des peuples. « Ainsi parla Ithuriel. Joseph s'arrête ; il retourne sur ses pas , s'avance jusqu'au trône , & s'adressant au Roi : » Le Ciel veut ,

dit-il , que je suspende les plus doux embrasse-
mens ; j'obéis , & je vous sacrifie mon bon-
heur. Tant que durera la famine, je ne m'éloi-
gnerai pas de l'Egypte , mais dès que ce fléau
ne ravagera plus ces contrées , permettez-moi
de n'écouter que la voix de la nature. « Il dit ,
& au milieu de cette victoire , & tandis que
son ame sublime se peint dans tous ses traits ,
il répand quelques larmes : à ce mélange inex-
primable de grandeur & de tendresse on s'ap-
perçoit qu'il n'est qu'un simple mortel. Le Roi
satisfait lui donne son anneau ; on lui attache
un collier d'or , & une robe du plus fin lin lui
descend jusqu'aux pieds. Putiphar rempli de
joie le serre dans ses bras.

Cependant de l'intérieur du palais se répand
au-dehors le bruit des songes du Roi , & de
l'interprétation de Joseph. L'allarme , comme
les rapides flammes d'un incendie général , se
communique de maison en maison. On oublie
l'abondance qui doit précéder la famine , & à
la pâleur des Citoyens , on eût dit qu'elle ré-
gnoit déjà dans ces contrées.

Mais Pharaon ordonne que , dans une pom-
pe solennelle , on rende hommage à la vertu ,

156 JOSEPH, CHANT V.

& montre au peuple le Libérateur de l'Egypte : On amène devant le palais un char , qui semble un trône mouvant , & où l'or est effacé par l'éclat des pierreries : six coursiers , dont la blancheur éblouit , le traînent avec lenteur : sur le dais , la Justice , entourée d'hiéroglyphes , soutient la couronne. Joseph monte sur le char qui , environné de Gardes , fend la multitude. Tels , dans Rome , entroient les guerriers victorieux ; mais au-lieu qu'ils étoient précédés & suivis de trophées sanglans , de captifs enchaînés , & des débris du carnage , c'est ici le triomphe des vertus pacifiques.

A son aspect l'effroi public se dissipe : la sagesse & l'humanité empreintes dans ses traits annoncent un avenir heureux : la douleur disparoît de tous les fronts ; on se prosterne devant le char ; la joie éclate , & la Ville entière retentit d'acclamations.

Joseph , quoique sortant du sein de l'ignominie , n'est point ébloui de cette pompe ; ce char superbe , ce riche anneau , cette pourpre éclatante touchent peu son ame : mais il est ému des transports du peuple ; il n'a point la dureté des Grands , qui , en croyant mériter

L'adoration du vulgaire, y sont insensibles. Peu accoutumé cependant à être distrait de ses plus chères idées, au milieu de cet appareil de grandeur, il se retrace le hameau de son pere : alors ses yeux se remplissent de pleurs ; il ne voit plus la foule qui l'entoure ; il n'entend plus les acclamations : le Peuple, Juge de la seule apparence, est étonné qu'en un jour si glorieux il répande des larmes.

Cependant Zaluca erroit dans des Temples profanes, & invoquoit tous les Dieux de l'Egypte. Cette nuit même elle s'est rendue dans la forêt où fut l'asyle de Joseph ; là, elle s'est prosternée devant l'autel qu'il érigea, & l'ayant arrosé de pleurs, elle a fait cette prière.

» Divinité de mon amant ! après avoir adressé des vœux stériles à de vains simulacres, c'est toi que j'adore ; tu es peut-être le seul Dieu de la Nature ; je le croirois aux vertus de l'infortuné que je persécute. Sans doute il t'implore en ce moment, & je goûte la douceur d'invoquer le même Dieu que lui, & d'unir ma voix à la sienne. Arrache de mon cœur l'amour qui me dévore, ou si cet effort surpasse ton pouvoir, arrache-moi mon amant. »

Elle dit , & tout-à-coup elle craint que cette Divinité ne venge l'innocence opprimée. Dans le trouble de son ame il lui semble que l'autel tremble , que tous les arbres de la forêt s'agitent , & qu'une voix formidable sort de la terre ébranlée. Palpitante d'effroi , & inondée d'une froide sueur , elle fuit , rentre dans Memphis , & se renferme au fond de son palais.

Le jour s'avance : elle a défendu que l'on troublât sa solitude : pâle & tremblante , elle ne voit point les objets sur lesquels s'attache son œil égaré ; il semble qu'une main invisible lui présente , sans cesse , le tableau de ses crimes ; l'amour & le remords confondus dans son ame lui font éprouver à la fois ce qu'ils ont de plus terrible. Tout-à-coup elle entend mille cris de joie & le nom de Joseph. » Quelle illusion ! dit-elle , ce nom , gravé au fond de mon cœur , est toujours prêt à frapper mon oreille ; retentiroit-il dans des cris d'allégresse ? « Elle n'a pas achevé ces paroles qu'elle entend plus distinctement encore le même nom. Émue , interdite & troublée , elle franchit à pas précipités la vaste étendue de son palais , & porte de tous côtés des regards où se peint

l'égarement de son ame. Soudain le nom de Joseph , répété par la multitude , tonne dans son oreille , & au même instant elle l'aperçoit sur le char de triomphe. Quel spectacle ! sa rapide imagination lui présente , comme dans une seule idée , ses crimes , sa punition , sa gloire flétrie ; tout le peuple lui semble frémir d'horreur à son aspect ; un désespoir funeste s'allume dans ses yeux , & des taches livides errent sur ses joues pâlissantes. Mais bientôt un nuage favorable lui dérobe tous les objets ; elle n'entend plus ces cris de joie qui portoient la terreur dans son ame : à chaque instant sa pâleur redouble ; elle tombe , presque inanimée.

Sa fureur la rappelle un moment au jour. Voulant prévenir l'arrivée de son époux , elle s'enferme dans son appartement. Là elle prend la robe de Joseph , cette robe demeurée entre ses mains , & qui lui retrace tout l'égarement de son amour , & le mépris dont il fut payé. Elle la mouille d'abord de ses larmes. Puis la regardant d'un œil sec : » Vêtement ! dit-elle, qui servis quelquefois à irriter ma rage , tu vas être témoin de ma mort. Loix de l'hymen &

de l'amour ! vous ferez vengées ! Joseph triomphe ; maintenant il se rit de ma furie : plus est éclatant le témoignage que l'on rend à son innocence , plus je suis couverte d'opprobre : l'Egypte entière sçaura que j'ai brûlé pour un esclave ! Quel Dieu l'a tiré du cachot ? Je n'ai pas même la douceur de l'avoir délivré de ses fers ; j'ai combattu ce desir qui plus d'une fois s'est élevé dans mon ame , & je ne puis plus réparer mes crimes ! Sans doute il va partir ; il va ferrer les plus doux nœuds , & se vanter à Sélima de m'avoir méprisée Ne puis-je le suivre dans le hameau de son pere , immoler Sélima à ses yeux , & le frapper ensuite du même poignard ? Insensée ! tu parles de punir , & ton châtiment s'apprête ! Puisse-t-il trouver Sélima expirante ! ou s'il faut qu'ils soient unis , puisse leur hymen rassembler autant d'horreurs que le mien ! Hâte-toi , mon ombre ! suis ses pas , va troubler leur bonheur , seme les noirs soupçons dans leurs ames , & si malgré tes efforts ils sont heureux , vois leur union , & prolonge tes tourmens au-delà du tombeau. Puisse l'Egypte s'armer un jour contre leur race , & la poursuivre sur la terre

terre & sur les mers ! Alors , pour la première fois, mon ombre goûtera quelque calme.....» Le poignard dont elle se frappe interrompt ces mots. Elle tombe ; son sang coule de son sein , & inonde la robe de son amant. Mais sa rage étant satisfaite , son cœur , prêt à se glacer , brûle encore des feux de l'amour : l'image de Joseph erre devant ses yeux éteints ; ses pâles levres prononcent le nom de Joseph, & lorsque froide , expirante , elle ne peut plus articuler ce nom chéri , elle lui donne son dernier soupir.

Le jeune Hébreu cependant , après la pompe solennelle de son élévation , est conduit devant le palais de Darbal , que Pharaon lui destine. Il descend du char ; il entre dans le palais ; la main de l'art y prodiguoit les richesses de la nature. O incertitude des événemens ! Darbal ! lorsque dans la prison ton orgueil insultoit cet esclave, eusses-tu prévu que tu avois rassemblé pour lui toutes ces richesses ?

Joseph , ne soupirant qu'après le repos , écarte la foule de ses esclaves. Transporté d'un cachot dans ce palais , il regarde autour de lui, comme pour voir si tout n'est pas un songe.

Mais bientôt semblables aux flots amoncelés devant lesquels on écarte une digue, les sentimens qu'un spectacle tumultueux l'avoit contraint de renfermer au fond de son cœur, se précipitent au-dehors. Il se prosterne, & ce séjour retentit pour la première fois du nom de l'Eternel. » Grand Dieu ! dit-il, c'est toi, c'est toi qui m'as tiré du fond de ce cachot.... Où suis-je ? au faite des grandeurs !.... Malheureux ! je leur ai tout sacrifié ; l'orgueil auroit-il corrompu mon ame ? S'il étoit vrai, que n'expirai-je dans la prison !.... Mais c'est toi, ô mon Dieu, qui as ordonné ces sacrifices !.... mon cœur en saigne encore.... je m'abandonne cependant à ta main puissante qui tient le fil de mes destinées. Maintenant, si ma vertu s'est conservée au sein du malheur, ne permets pas qu'elle se démente au rang où tu m'as élevé. « Il s'occupe tour à tour de ces divers sentimens, jusqu'à ce que les vapeurs du sommeil se répandent dans ses membres, & portent le calme dans son ame.

Le Soleil avoit à peine surmonté l'horison, & Joseph, qui ne connoissoit point l'indolence, se leve, & déjà il se prépare à parcourir

l'Egypte, dans le dessein de s'opposer au fléau qui menace cette contrée. Mais avant d'établir l'ordre dans le Royaume, il veut dissiper le trouble de son cœur. Il appelle un de ses esclaves. » Rends-toi, lui dit-il, au pays de Canaan. A l'entrée du hameau de Jacob, est un agréable vallon que traverse un clair ruisseau. Là tu trouveras peut-être une jeune Bergere nommée Sélima : tu la reconnoîtras à ses larmes. Tu lui diras que je respire : ne lui parle point de mes infortunes ; elle a répandu assez de pleurs ; parle-lui de ma fidélité ; dis-lui que si le Ciel ne m'ordonnoit de consacrer quelques années au bonheur de tout un peuple, j'eusse préféré à ce palais notre cabane nuptiale. Entre dans le hameau ; vois si mon pere vit encore ; vois s'il n'est point accablé du poids de la vieillesse & de la douleur. S'il n'est plus va dans la prairie cueillir quelques fleurs ; rends-toi devant son tombeau ; répands-y ces fleurs, & dis : C'est votre fils Joseph qui vous les offre. Vois si le jeune Benjamin, si tous mes freres respirent. Pars, vole, tout mon bonheur dépend de toi. « Il dit, & l'esclave s'éloigne.

Après avoir satisfait aux sentimens de la nature , Joseph veut encore satisfaire à ceux de l'amitié , & avant de parcourir l'Egypte , son char prend la route du hameau où il subît l'esclavage.

On étoit dans la saison où la nature a repris les ornemens de sa première jeunesse. Une verdure luisante couvroit les bois , les côteaux & les prairies ; on respiroit l'haleine des fleurs , & l'oreille étoit frappée du murmure des ruisseaux rentrés dans leurs bords , & du gazouillement des oiseaux qui venoient de naître. Quel spectacle touchant pour Joseph ! Peu ébloui , au sortir du cachot , de la pompe des grandeurs , les beautés simples de la nature le captivent & l'attendrissent. Il revoit avec transport les bocages ; il salue les collines , les fontaines ; il descend du char ; sa main cueille des fleurs naissantes , qu'il mouille de quelques larmes , & il se défaltère dans une onde fugitive.

La Renommée n'avoit pas encore publié dans le hameau de Putiphar , l'élévation de Joseph. Les Bergers , tristes , abbatus , s'entretenoient de ses disgraces , lorsqu'ils apper-

çoivent un char superbe : ils ne font point détournés du sujet douloureux de leur entretien. Tout-à-coup Itobal , passant de la plus profonde rêverie à la joie la plus vive , se précipite vers le char : les Bergers surpris le suivoient de l'œil , lorsqu'un jeune homme , couvert de pourpre , & unissant la douceur à la majesté , s'élance du char dans les bras d'Itobal : ils reconnoissent Joseph. D'abord ils sont immobiles d'étonnement ; bientôt ils volent vers les deux amis , les entourent , & poussent des cris d'allégresse. Comme une famille éploquée , qui déjà revêtue de deuil , revoit un pere qu'elle a cru mort dans un combat ; saisie d'effroi, elle doute si c'est son ombre , & craint de l'embrasser ; mais bientôt la nature triomphant de cette crainte , on vole dans ses bras , la joie éclate , & l'on quitte les vêtemens lugubres : ainsi ces Bergers se livrent à leurs transports. Joseph est plus flatté de ces témoignages de tendresse que de la pompe avec laquelle Memphis a célébré son élévation. Ici l'on ne voit point l'orgueil jaloux se prosterner en murmurant , & l'on n'entend pas les acclamations d'un peuple tumultueux : c'est

l'amitié qui rend & qui reçoit des hommages.

Cependant ils veulent connoître le détail des événemens miraculeux qui l'ont porté à ce rang suprême. Assis avec eux sur le gazon, il contente leurs desirs, & leur fait avec simplicité ce récit étonnant. La surprise & la joie se peignent tour-à-tour dans leurs regards : ils craignent de l'interrompre, & cependant ils ont peine à contenir leurs transports, qui, dès que le récit est achevé, éclatent avec d'autant plus de force.

Mais, au milieu de leur joie, il se dérobe à eux, & se rend dans son asyle solitaire. Là, comme il l'avoit exigé d'Itobal, il voit que l'autel est relevé, & couvert de fleurs : il s'y prosterne, & embrassant les débris de sa cabane : » Je te revois donc, s'écrie-t-il, retraite chérie ! à laquelle je me croyois arraché pour toujours ; & où je n'espérois pas même trouver mon tombeau. Tu me présentes quelque ombre du hameau de mes peres. Combien de soupirs n'ai-je pas envoyés d'ici aux objets de ma tendresse ! combien de fois nos ames, malgré la distance qui nous séparoit, ne se

font-elles point ici communiquées ! Ce lieu a retenti de leurs noms : souvent leurs images me sembloient errer entre ces arbres. Images sacrées ! revenez habiter cette retraite , offrez-moi vos douces illusions , & flattez ma douleur. «

Il dit , & se précipitant vers la troupe des Bergers : » Mes amis , leur dit-il , consacrons quelques momens à rétablir ma cabane. Quelquefois je viendrai dans ce séjour , où je fus esclave , déposer les chaînes de la grandeur , adorer avec vous l'auteur de l'Univers , & soupirer sous cet ombrage. «

A peine a-t-il parlé qu'ils volent vers la forêt. Les uns enlèvent les débris de la cabane , tandis que d'autres dépouillent les prairies de fleurs nouvelles , ou se chargent de rameaux dont le feuillage naissant exhale la fraîcheur. Joseph lui-même partage ces soins : en vain les Bergers s'y opposent. » L'orgueil & l'oïveté , dit-il , seroient plus deshonorans pour moi , que des occupations au milieu desquelles je suis né , & que tôt ou tard je dois reprendre. « Mais en secret il pense encore : » Pourrois-je dédaigner jamais des travaux dont Sélima est

l'objet ? Animés par l'exemple de Joseph & par le desir de lui plaire , ils élevent en chantant la solide cabane , qui semble sortir de terre , & être l'ouvrage d'un moment.

Après qu'il a donné quelques jours à l'amitié , Joseph s'arrache à ces Villageois & au doux asyle de la forêt , pour parcourir l'Egypte & vaquer à des soins importants. Une barque , embellie de peintures , de fleurs , & de banderoles de pourpre , qui flottoient légèrement dans les airs , l'attend aux bords du Nil : un vent favorable enflait la voile. Les Bergers accompagnent Joseph jusqu'au rivage : il les embrasse , & entre dans la barque : on détache les cordages , & l'on part.



C H A N T V I.

C O M M E sur l'empire des Mers, le mobile vaisseau n'obéit qu'aux vents , la barque fil-
lonnoit le Nil sans être guidée par des rames.

Bientôt se présentent aux regards de Joseph trois pyramides immenses , l'ouvrage de plusieurs générations. Sans la régularité de leur architecture , on les prendroit pour ces rochers inébranlables , qui depuis la naissance de ce globe, touchent le Ciel, & accablent la terre de leur poids. Le marbre dont elles sont formées , a conservé sa blancheur éclatante. De nombreux hiéroglyphes, premières images de la pensée humaine, les rendent vénérables.

Joseph demande quel est l'auteur de ces superbes monumens. On lui répond que c'est Hermès, l'un des Rois , & maintenant l'un des Dieux de l'Egypte. Il considère long-temps cette structure hardie , qui par sa solidité & sa grandeur semble surpasser l'art humain , & qui, exempte du sort ordinaire des produc-

tions des mortels , paroît devoir échaper seule aux ravages du temps , & durer autant que le monde. Ne pouvant croire qu'un dessein peu important ait enfanté de telles merveilles , il veut pénétrer dans l'enceinte d'une de ces pyramides. On l'y conduit par des routes souterraines & secrètes ; les Egyptiens lui déclarent que l'entrée leur en est interdite ; il ne les presse point de l'y fuivre , & il se trouve seul dans une nuit profonde. Comme ces mortels intrépides , qui pour arracher l'or à la terre , s'engagent dans son sein ténébreux , au péril de faire leur tombeau de cette source de richesses : ainsi Joseph , animé du desir de s'instruire , s'égaroit dans ce sombre dédale.

Après avoir long-temps erré , il découvre de loin une lueur foible & tremblante. Il y dirige ses pas. Le premier objet qui frappe ses regards est un cadavre embaumé , qu'éclairoit une lampe sépulcrale , prête à s'éteindre ; couvert de pourpre , une couronne ceignoit son front ; il avoit conservé tant de fraîcheur , qu'il sembloit être animé , & n'avoir perdu de la vie que le mouvement. Auprès du cadavre étoit un vieillard peu éloigné du trépas ; courbé par

les années, sa barbe blanchie touchoit la terre, & à sa maigreur on l'eût pris pour la Mort qui veilloit à sa proie. De nombreuses Momes, environnant celle qui étoit couronnée, paroissoient autant d'esclaves qui attendoient ses ordres; un silence lugubre regnoit dans ce séjour.

» Quel es-tu, dit le vieillard allarmé, toi, qui oses pénétrer dans ce lieu redoutable? Parles : viens-tu troubler les morts? » L'enceinte profonde répétoit les accens de cette voix funebre.

» Ne crains rien, répond Joseph; si c'est ici l'habitation des morts, je respecte leur cendre. Mais apprends-moi quel est cet appareil, & quel emploi t'arrête en cette horrible demeure? »

Alors le vieillard levant sur lui un œil éteint : » Le doux son de votre voix, dit-il, & l'humanité qu'annoncent vos traits, dissipent mes craintes. Vous voyez le corps du dernier Roi de l'Egypte, & ceux de ses serviteurs, qui, destinés à mourir en le servant, l'ont suivi dans ce lieu. Je suis le plus infortuné! mes compagnons ne sont plus; le dernier a

reçu la sépulture de mes mains : moi seul , dans ce séjour de la mort , je l'implore vainement , & lorsqu'elle me délivrera du fardeau de la vie , nul ne me rendra les devoirs funebres ; ma cendre périra , & je n'augmenterai point ce cortège. »

Saisi de surprise & de compassion , Joseph garde le silence. Il porte les yeux sur ce fantôme de Roi décoré d'une pompe inutile , sur ces esclaves qui paroissoient encore l'adorer , & sur ce vieillard qui pleuroit de leur avoir survécu. Il est vivement frappé de l'orgueil inhumain de ces Monarques , qui ayant peut-être opprimé leurs peuples , étendent leur barbarie au-delà du tombeau , & immolent , lors même qu'ils ne sont plus , des victimes à leur ambition. Mais un autre sentiment se réveille au fond de son cœur : ce vieillard , sur lequel il tient l'œil attaché , lui retrace l'image de son pere ; il lui semble le voir prêt à rendre le dernier soupir , invoquant la mort , & se plaignant que la main d'un fils tendrement aimé ne lui ferme point la paupière. Le visage inondé de larmes , il presse le vieillard de le suivre loin de cette demeure. « Je ne le puis , répond

l'infortuné, j'expirerois dans les tourmens & dans l'infamie. Puisque j'ai vieilli dans ce tombeau, j'y saurai mourir. Depuis long-temps entouré de cadavres, je ne suis plus fait pour les vivans, & mes yeux accoûtumés aux ombres du trépas, ne supporteroient plus l'éclat du soleil. . . . Je me flatte de toucher au terme de mes malheurs : déjà mes pieds chancelans ne me portent plus à l'entrée de ce lieu pour y prendre les alimens destinés à prolonger une vie misérable ; déjà mes foibles mains n'entretiennent plus cette pâle lumière ; mes jours finiront avec elle, les ténèbres où je me verrai plongé, feront pour moi les doux avant-coureurs de la mort . . . bien-tôt on ne respirera plus dans ce tombeau. . . . » Il dit, & tandis que Joseph le confidere d'un œil émû, la lampe s'éteint, & le vieillard expire.

Joseph s'éloigne pénétré d'horreur & d'attendrissement : il s'égare de nouveau dans la sombre nuit, que rend encore plus lugubre le spectacle dont il vient d'être témoin. Arrivé enfin hors de ce séjour, il s'arrête devant la pyramide, & se fait expliquer un des hiéroglyphes les plus remarquables, qui exprimoit ces

paroles : » Peuples ! ce n'est point ici la demeure de la mort : du sein de cette masse qui touche les nues , je m'élèverai dans le Ciel , & là je ferai votre Divinité tutélaire. » » O Rois ! s'écrie alors Joseph , la mort est donc pour vous une leçon inutile ! Par quel orgueil rampant partagez-vous les honneurs divins avec les plus vils animaux , & élevez-vous des monumens qui attestent à la fois votre grandeur & votre foiblesse ? Faut-il que vos tombeaux effacent encore vos palais ! » En finissant ces mots , il s'éloigne de ces pyramides , qui chargées d'hiéroglyphes ne sont elles-mêmes que le plus frappant symbole de la vanité humaine.

Il rentre dans la barque , & cotoye la plaine des Momies , où les morts semblent avoir été d'une espèce différente. Autant ils occupent d'espace dans ces vastes pyramides , autant leurs rangs sont serrés sous cette plaine immense : l'on y marche à chaque pas sur quelque victime de la mort , tandis que dans ces Mausolées on se perd à chercher la cendre qu'ils renferment. Ici sont ensevelies des générations entières ; les mêmes places ont été souvent occupées , & les tombeaux sont engloutis dans les

tombeaux : deux rangs de cadavres forment les routes étroites & nombreuses de ces lugubres souterrains , empire de la Mort. Sur ces champs déserts on distingue , de distance en distance, de basses pyramides , qui témoignent que l'orgueil des Grands trouve toujours des imitateurs. Joseph , en cotoyant cette plaine , suit la pente de son ame , & s'abandonne à une douce mélancolie.

La barque vogue , & à ces sombres objets succède tout-à coup un spectacle frappant , & la merveille de l'Egypte , c'est le lac Méris , que creusa dans le roc la main infatigable de l'homme , & qui seconde le Nil , en le recevant dans son sein lorsqu'il se répand avec trop d'abondance , ou en s'unissant à lui par des canaux , lorsqu'il est avare de ses ondes. O Rois ! vous semblez quelquefois les Dieux de la Nature ! ce roc s'est changé en Océan. Au milieu du lac s'élève un palais superbe , entouré d'obélisques , qui se peignent dans le miroir brillant des ondes : c'est là que dans les ardeurs de l'Été , le Roi , avec sa Cour , respire une délicieuse fraîcheur : telle on représentoit au fond des eaux la demeure du Dieu des mers , envi-

ronnée de Tritons, & respectée des tempêtes. Cependant ce palais & ces obélisques, confondus dans l'éloignement avec ces Mausolées, font une vive image du néant de la pompe humaine, & du terme où vont se briser les grandeurs.

Joseph poursuit sa route, & un spectacle plus grand s'ouvre à ses regards : l'Egypte, dans une perspective immense, lui offre toutes ses richesses. Le Nil, après avoir surmonté les obstacles nombreux qui s'opposent à sa course, se précipite en mugissant & comme courroucé des hautes roches de l'Ethiopie ; puis il roule une onde paisible entre deux chaînes de montagnes, qui bordent l'Egypte, & qui accompagnant le fleuve jusqu'à la mer, semblent le contraindre d'arroser cette longue contrée. Les bords du fleuve, jusqu'au pied de ces montagnes, sont couverts de moissons florissantes, d'un gazon épais, & d'arbres fruitiers, qui forment un Jardin immense, présentent, dans toute l'étendue de ce pays, leurs dons au voyageur, & le garantissent des feux du Soleil. Comme, dans les forêts, les chênes, les ormeaux, les sapins & les peupliers, entrelaçant
leurs

leurs rameaux divers, croissent dans une douce union, sans que la main du Cultivateur les seconde : de même ici naissent agréablement confondus l'orange dorée, la verte olive, le jaune citron, la pêche veloutée, & la pomme reluisante ; un même arbre semble porter à la fois ces productions, tant les branches sont entremêlées ; l'œil est ébloui de la vivacité de tant de couleurs, & le parfum qu'on respire est pour l'odorat, ce qu'est pour le palais l'Ananas délicieux, qui dans un seul goût réveille celui de tous les fruits. De place en place des palmiers & des cedres, qui paroissent les ayeux de ces forêts, élèvent au-dessus d'eux leur tête altière, & les protègent contre les rayons enflammés de l'astre du jour. On y distingue aussi des arbres & des plantes réservés pour ces climats, le Sycomore, tel que le plus haut Chêne, le Lotos qui donna l'idée de l'ambroisie des Immortels, le Papyrus qui de sa cime lanugineuse étend au loin ses vastes feuilles, sur lesquelles, dans ces lieux enchantés, Orphée écrivit les premiers vers. Des Oiseaux, remarquables par l'éclat de leur plumage, volent dans ces riantes forêts, tandis que tout brillans

des rayons du Soleil, nagent sur la surface du Nil, les nombreux habitans des ondes. Au milieu de ces superbes jardins, qui ne sembloient destinés qu'à l'homme, errent, à demi cachés par le gazon, des troupeaux d'une beauté frappante ; la nature paroît avoir eu le pinceau à la main, tant ils sont marquetés avec symmétrie. Des hameaux, des villes, des temples & des pyramides, dont le Nil retrace les images, varient encore le tableau : ces monumens élevés loin des frimats, sous un ciel toujours serein, conservent leur premier lustre, & l'Egypte, berceau des Arts, en respecte encore les productions, & les transmet à la postérité la plus reculée. Mais des deux côtés un contraste embellit la scène. Ici des rochers noirs & arides, formant mille figures monstrueuses, s'élevent jusques dans les nues, les repoussent, & brisent l'effort des vents, afin qu'un ciel calme & sans nuage regne éternellement dans la longueur de cette contrée : là on entrevoit, à travers la chaîne interrompue des montagnes, les vastes déserts de la sablonneuse Lybie. Frappée de tout ce spectacle, l'Egypte se persuada que les Dieux l'avoient choisie pour

leur demeure. Tels encore elle peignit les champs Eliféens : on y voyoit le Léthé, comme le Nil, serpenter dans une perspective ravissante ; on y respiroit la paix & l'oubli des disgraces, & de même des rochers éternels séparaient ce séjour du Tartare.

Joseph, semblable aux habitans que l'on représentoit dans ces lieux fortunés, oublie un moment ses malheurs : il demeure immobile de surprise, tandis que son œil erre avidement, & voudroit embrasser tout ce magnifique tableau : cependant son ame s'élève vers l'Auteur de la nature. Mais au milieu de ces sentimens il apperçoit de toutes parts des temples profanes : ici on adore le Crocodile ; à côté l'Ichneumon, son ennemi, reçoit des vœux ; là on se prosterne devant l'animal aboyant ; dans le lointain d'une vallée de la Lybie on découvre le plus antique Temple, siège de la Superstition, & du sein duquel se répandent, comme d'un gouffre qui touche aux enfers, tous les cultes impies qui couvrent la surface de la terre. Joseph s'indigne qu'environné de tant de richesses on puisse méconnoître le Créateur, & que des temples idolâtres souillent ce beau

temple de la Nature, où tout invite à lui rendre des hommages.

Mais un aspect frappant appelle Joseph. En quittant Memphis il a vu les moissons verdoyantes ; plus il approche de l'Ethiopie, plus il les voit jaunir, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement dorées. Les forêts d'arbres fruitiers lui offrent la même image ; de loin à loin les fleurs font place aux fruits, qui d'abord étant verts, se nuancent par degrés, & brillent enfin de leurs couleurs les plus vives. Tranquille dans la barque, il jouit du spectacle d'une plaine immense, où croîtroient sous l'œil enchanté les dons que la nature nous fait imperceptiblement ; là, tandis qu'on verroit les vertes moissons poindre, s'élever du fertile sein de la terre, & se courber sous le fardeau des jaunes épis, les arbres, déployant leur riante verdure, se couvriroient soudain de fleurs, & bien-tôt seroient chargés d'autant de fruits, dont l'œil suivroit à peine l'accroissement rapide ; frappante image de la Création, où l'Univers, sortant du cahos, parût en peu de tems décoré de ses productions infiniment variées.

Joseph étoit encore éloigné de l'Ethiopie,

& déjà l'on entendoit le bruit des Cataractes : à mesure qu'il en approche le tumulte redouble : maintenant une chaîne de rochers , qui s'élevent en Amphithéâtre jusqu'aux nues , se présentent distinctement à ses regards. Tel que plusieurs tonnerres réunis , qui grondant avec fureur sur le sommet des Alpes , versent des torrens de soufre enflammé le long des roches fumantes , tandis que les échos prolongent le bruit épouvantable ; ou tel que les sources de l'Océan , qui se roulent avec fracas dans le sein de la terre , & qui s'élançant de leurs gouffres profonds grossissent les eaux de la mer , & les élevent au ciel , d'où elles retombent dans le centre ouvert de ce globe , & l'ébranlent jusques dans ses fondemens : tel le Nil se précipite du haut de ces rochers ; l'onde écumeuse rejaillit au loin en poussière. A cet effroyable tumulte les oiseaux fuyent d'une aîle tremblante , & les animaux les plus féroces courent dans leur retraite. Mais , tandis que Joseph se livre aux grandes idées que lui inspirent ces objets , un homme , à demi caché dans les nues , tombe avec ces torrens ; dans l'instant il a franchi l'intervalle immense ; tels on peint les pas

des Immortels ; le superstitieux, qui pour la première fois verroit ce spectacle, croiroit que c'est le Dieu de ce fleuve qui descend dans l'Egypte. Joseph, saisi de compassion & d'effroi, pense que ce malheureux n'est plus, lorsqu'il le voit attaché sur un radeau, suivre tranquillement le cours du Nil.

Maintenant on abât la voile, & la barque retraçant la route qu'elle a parcourue, descend avec le fleuve. On aborde de lieux en lieux : partout Joseph s'informe du produit des terres, & ordonne qu'on lui amène à Memphis la cinquième partie des moissons.

Il rentre dans cette ville aux acclamations d'un peuple qui n'ignore point que le fruit de ce voyage fera la félicité publique. Mais il ne se livre point dans son palais à la mollesse. Par son ordre on creuse des puits dans tout le Royaume, & on élève aux portes de Memphis un vaste édifice pour y recevoir le blé. * Joseph ne se bâtit point, à l'imitation des Grands, une tombe superbe : des travaux consacrés au bonheur des hommes, voilà les monumens de sa gloire. L'Egypte passera sous d'autres maî-

* On en montre encore les ruines dans l'Egypte.

très; le Grec, le Romain, l'Arabe y porteront tour à tour leurs loix; mais tandis que ces pyramides, qui bravent le temps, n'instruiront pas la postérité de la cendre orgueilleuse qu'elles renferment, le souvenir de Joseph, du bienfaiteur de l'Egypte, vivra au milieu de tous ces peuples; ils respecteront les traces de ses travaux, & la main de la reconnoissance aura comme gravé son nom sur chaque pierre de ces ruines augustes. Amis des Arts! franchifiez les Mers pour considérer les débris de la grandeur; mais si vos cœurs sont sensibles, allez aussi vous attendrir au milieu de ces restes plus précieux; donnez-leur le tribut de quelques larmes; il est assez de monumens de la pompe & de l'industrie humaine; il en est trop peu de la bienfaisance.

Mais pendant que l'on s'occupe à ce travail, Joseph songe à l'exécution d'un plus grand projet. Avant de rentrer dans Memphis, il a suivi le cours du Nil jusqu'à la Mer. Ce fleuve qui, à son entrée dans l'Egypte, surmonte des rochers si hauts, qu'il semble se précipiter du ciel, rencontre à sa sortie de nouveaux obstacles: autant il est impétueux en descendant

de l'Ethiopie, autant ses eaux troubles serpentent ici lentement sur le limon qu'il a rassemblé, terrain marécageux dont l'œil ne peut embrasser l'étendue ; ce limon s'accroissant formeroit une digue qui arrêteroit le Nil. Joseph ne pense d'abord qu'à faciliter le cours du fleuve. Mais cette idée, comme un germe heureux, se développe & le conduit à des objets plus importants ; il demeure plongé dans une méditation profonde. Tel qu'un ami vertueux des Muses, qui dans un beau soir porte ses pas sur un coteau pour contempler la nature ; seule, elle captive d'abord son attention, mais bien-tôt il forme le dessein de chanter, dans des vers heureux, l'Auteur de la nature, & d'inspirer la vertu aux hommes ; déjà son génie s'enflamme & produit de sublimes accords : tel Joseph, qui ne songeoit qu'à favoriser le cours du Nil, enfante un projet plus vaste. Il veut, desséchant ce marais immense, ajouter un nouveau Royaume à l'Egypte ; il voit dans ce dessein moins l'aggrandissement de l'Etat, qu'un secours inattendu contre la famine ; un noble feu éclate dans ses regards ; déjà il lui semble que ce terrain est couvert des plus

riches productions , & il jouit d'avance du bonheur qu'il va procurer aux peuples. Rempli de ces idées il est rentré dans Memphis. *

Il paroît devant Pharaon , & lui dit , que non content d'établir l'ordre dans son Empire , il veut en étendre les limites. Le Roi étonné l'interrompt. » Quel est le pays , dit-il , où vous porterez le feu de la guerre ? »

» La guerre ! répond Joseph , cette calamité terrible , la honte de l'homme , & qui ébranle les Etats mêmes qu'elle semble affermir ! Le meurtre fouilleroit mes mains , & j'enfanglanterois les moissons , les fleurs , l'onde pure des ruisseaux , & les tranquilles cabanes ! Ah ! je reprendrois plutôt la houlette , & j'aimerois mieux être la victime de ce fléau , que d'en conduire le feu dévorant. O Roi ! souffrez que je vous parle avec franchise ; élevé dans les hameaux , je ne fais pas l'art de feindre , & les malheurs n'ont point amolli mon ame. Votre trône doit être semblable à un chêne , qui de son ombrage étendu embrasse tous vos

* Une ancienne tradition chez les Arabes , qu'a recueilli le savant pere Kircher , attribue à Joseph le desséchement de ces terres. J'en ai profité.

peuples, & offre un asyle salutaire à vos voisins; attirez-les par la douceur de votre Empire; voilà les plus solides conquêtes. Quant à moi je veux agrandir l'Egypte sans répandre une goutte de sang. » Alors il lui détaille l'entreprise qu'il a conçue.

Le Roi satisfait lui répond. » Je reconnois votre sagesse, & je me plais à entendre parler par votre bouche la touchante voix de l'humanité. Surpris d'abord de votre projet, je craignois que les grandeurs ne vous eussent inspiré cette ambition barbare, qui trop souvent fait du monde entier un théâtre de carnage. Je suis loin de vouloir élever mon trône sur des ruines ensanglantées. Allez; mes Soldats sont à vous; ils obéiront à vos ordres, & exécuteront un dessein si grand & si utile. » Ainsi parla le Roi.

Joseph ne tarde point à sortir de Memphis avec un corps nombreux de troupes, armées d'instrumens propres à ses vûes. Arrivés aux bords du vaste marais, ils portent au loin leurs regards incertains. » Compagnons! leur dit Joseph, au lieu de combattre un ennemi, vous seconderez un fleuve ami de l'Egypte, & qui vous invite à profiter de ce terrain qu'il forme

depuis tant de siècles. Je ne vous conduis pas loin de votre patrie ; d'ici vous voyez les tours de Memphis, qui vous encourage à la rendre le siège d'un plus grand empire. Ces campagnes, vous adoucissant les horreurs de la famine, vous payeront avec usure de tous vos travaux. Hâtez-vous donc de prévenir ce fléau redoutable. »

Il dit : semblable à des guerriers qui à l'heure du combat, brûlent d'interrompre leur chef pour voler à l'attaque ; cette troupe est impatiente d'exécuter les ordres de Joseph. Dans l'instant on commence à creuser à la fois sept canaux, qui serviront de lit au fleuve répandu sur cette surface ; des digues favorisent l'ouvrage. D'abord les canaux se touchent, mais ils se séparent en approchant de la Mer.

Cependant Ithuriel, qui depuis la naissance du monde, & du moment où la source du Nil jaillit pour la première fois du sein de la terre, s'occupoit à créer une Egypte nouvelle, & envoyoit jusqu'au bout de ce Royaume le limon fertile qui devoit l'agrandir, seconde aujourd'hui cette noble entreprise. Il s'élève dans les airs, parcourt toute l'Egypte, franchit les

Cataractes, le pays du noir Ethiopien, & arrive en Abyssinie. Là, il rallentit la rapidité de la source; les torrens se précipitent avec moins de fracas des rochers de l'Ethiopie; le fleuve traverse l'Egypte plus paisiblement, & la troupe, occupée à creuser les canaux, voit avec une surprise mêlée de joie que le Nil seconde leur travail. Encouragés ils redoublent leurs efforts; la présence de Joseph les anime; tout accélère l'ouvrage; ils touchent enfin aux bords de la Mer, & à la vue de cet élément ils sont aussi satisfaits que le nautonnier, qui après une longue navigation découvre la terre.

Les canaux sont finis, & attendent le fleuve qu'ils doivent porter à l'Océan. On ouvre les digues, & le Nil, abandonnant la plaine, coule dans les sept canaux. Chaque troupe, rassemblée devant le lit qu'elle a creusé, jouit de ce spectacle; apuyés sur leurs hoyaux, ils suivent de l'œil le cours des ondes. Bientôt le fleuve, prenant les routes nouvelles qui lui sont prescrites, laisse voir à découvert les terres qu'il a formées, image de ce jour où les eaux qui couvroient la surface de ce globe, coururent, à la voix de l'Eternel, dans les gouffres qui leur

étoient destinés. Les troupes détournent leurs regards du Nil, & les portent sur ces campagnes naissantes. Alexandrie ! fondée par un conquérant comme pour expier les ravages de l'Asie entière, maintenant subsiste la place, où, rivales de Memphis, s'élèveront tes superbestours ! Grand Caire ! l'espace immense où tu rassembleras tes richesses, paroît sortir en ce moment des ondes ! Et toi, Pompée, désormais existe l'endroit marqué pour ton tombeau !

Ces travaux étant achevés, Joseph rentre avec sa troupe dans Memphis. Cette conquête ne coûte aucune larme ; le pere blanchi par les années, goûte la consolation de revoir son fils ; la tendre épouse, tenant entre ses bras les heureux fruits de son amour, serre son époux contre son sein palpitant de joie, tandis que ses jeunes rejettons imitent ces doux transports.

Joseph paroît devant le Roi, & l'ayant instruit du succès de son entreprise : » Maintenant, dit-il, ordonnez que l'Egypte, surchargée d'habitans, en répande une partie dans ce terrain nouveau. »

Pénétré de reconnoissance le Monarque l'embrasse. » Bienfaiteur de l'Egypte ! répond-

il, vertueux Conquérant ! puissent les Rois imiter ton exemple ! puissent-ils , au lieu d'étendre leurs ravages sur des Royaumes civilisés , favoriser la culture de ces contrées dont ils se dépouillent eux-mêmes , & qu'ils abandonnent aux bêtes féroces ! Acheves ton ouvrage ; donnes toi-même les ordres nécessaires , & regnes seul sur un pays dont tu es le Créateur. »

Aussitôt Joseph y conduit des colonies , & en fait le partage. Nées du limon du Nil , & couvertes si long-temps de ses eaux , ces terres dévelopent avec une rapidité surprenante les germes qui leur sont confiés. Tandis qu'elles se parent de verdure , de fleurs , de riches moissons , d'arbres courbés sous leurs fruits , s'élèvent les hameaux & les villes. Comme le Cultivateur , qui ayant formé un beau jardin , y porte tous les jours ses pas , voit d'un œil satisfait croître les arbres que sa main a plantés , jouit de leur premier ombrage , & environné de sa famille naissante s'attendrit à la douce idée qu'elle recueillera les fruits de son labeur : tel, Joseph parcourt ces riantes contrées ; l'Egypte entière avec ses richesses , depuis Memphis jusqu'aux cataractes du Nil , lui présenteoit un

spectacle moins ravissant. L'Ange, qui préside à la Mer, se promene sur ces rives florissantes; il y oublie les tempêtes & les naufrages; l'Océan respecte ces campagnes, & le Génie de l'Egypte, volant dans ces lieux, est frappé de cet aspect, & se félicite de son ouvrage. Pendant que Joseph attachoit les yeux sur un endroit remarquable par sa beauté, & qu'il réservoit pour le Roi sans en prévoir la destination heureuse, il est transporté du murmure mélodieux causé par l'entretien des deux Anges : il ne fait si l'Echo pousse des accens inconnus; si les Zéphyrs forment de sublimes accords, ou si c'est de la bouche des Immortels que part cette divine harmonie. Plein de ces sons enchanteurs, il se rend aux portes de Memphis pour y rassembler les trésors des campagnes. Depuis les rochers de l'Ethiopie jusqu'aux bords de la Mer, on voit une longue suite de chariots, qui tous vont déposer leurs richesses à ses pieds.

Au milieu de ces soins se réveillent au fond de son cœur les sentimens qui en sont inséparables. Ne voyant point reparôître l'esclave qu'il envoya au hameau de son pere, il se livre aux craintes les plus vives; il croit que Jacob

& Sélima ne font plus, & qu'on n'ose l'en instruire. » O toi, s'écrie-t-il alors, qui arrêtas ici mes pas dans le temps que j'allois embrasser des personnes si cheres, ou leur rendre les derniers devoirs, je n'en murmure point, mais donne-moi la force de ne pas succomber à ma douleur ! » Souvent il se demande si Benjamin lui est aussi enlevé ; son image est présente à ses yeux ; il lui semble encore voir l'amitié fraternelle sourire sur ses levres. Quelquefois il pense que, né comme lui de l'épouse chérie de Jacob, il a peut-être subi un sort égal au sien, que ses freres ont persécuté en lui le sang de Joseph, qu'ils l'ont éloigné du hameau paternel, & soumis au joug de l'esclavage. Enfin sans d'allarmes sont dissipées par un soupçon qu'il repousse, & qui renaît malgré lui, c'est que ses freres persistant à le haïr, & craignant que leurs crimes ne soient dévoilés, ont écarté son esclave des yeux de Jacob, & peut-être l'ont chargé de fers. Alors il se reproche d'avoir fait un malheureux ; il lui donne des larmes ; il se souvient qu'il fut esclave ; quoiqu'il desire d'envoyer quelqu'autre de ses serviteurs au hameau de son pere, il réprime ce desir, &

tandis

tandis que les Grands regardent comme abject le sang de leurs inférieurs , & immolent quelquefois des Nations entières à leurs passions injustes , il ne croit point que son rang & les sentimens les plus chers de la nature l'autorisent à sacrifier le moindre des Mortels.

Cependant des catastrophes publiques partageant la sensibilité de son cœur, lui dérobent en partie l'aspect de ses propres infortunes. Les magasins étoient remplis , & l'on voyoit la terre couverte de ses dons , quand , semblable aux projets de guerre qui naissent dans les palais des Rois , tandis que le paisible Laboureur croit cultiver ses champs pour lui-même, se formoit le redoutable fléau, auquel les peuples se flattoient de ne pas toucher encore.

Un Ange , que l'Eternel envoie pour châtier les Nations , descend de la voûte céleste. Il parle : la terre tremble , & l'Océan est ému. Aussi-tôt s'élèvent des déserts de Lybie des vents terribles , qui portent dans leurs flancs ténébreux la stérilité & une aride poussière , & tandis que leur souffle brûlant dessèche l'Egypte, ils écartent les nuages toujours amoncelés sur l'Abyssinie. Il se fait un combat dans les vastes

champs de l'air. D'abord les vents de Midi résistent ; pressés par deux forces contraires , les nuages s'entrechoquent ; mille éclairs les embrasent , & l'on entend gronder à la fois le tonnerre , les vents & les Cataractes du Nil : le Villageois voisin de l'Ethiopie , quoiqu'accoutumé au fracas des torrens , est effrayé de l'horrible tumulte. Enfin les vents de Lybie triomphent ; les nuages reculent , & comme précipités dans l'abyssme des Mers , ils disparaissent de l'horison. Une sérénité trompeuse regne dans l'espace immense des Cieux. Le Génie de l'Egypte voit fuir avec les nuées les richesses de cet Empire : aucun voile ne lui dérobe les sphères célestes ; mais ce spectacle ravissant ne peut le consoler du fléau qui se prépare. Il porte les yeux sur la source du Nil ; & au lieu qu'en ce temps , accrue des torrens du Ciel , elle doit se précipiter à gros bouillons & surpasser les montagnes , il la voit se tarir par degrés , & couler enfin comme un ruisseau qui pousse un foible murmure , & dont un léger obstacle termineroit le cours languissant. Déjà s'est affoibli le bruit des Cataractes : elles paroissent reculées , & gronder dans le

lointain : plus d'un écho se tait : enfin les torrens disparoissent , tous les échos se reposent , & dans ces lieux bruyans regne un silence profond. Les oiseaux & les bêtes féroces , que remplissoit de terreur le tumulte des eaux, sont maintenant effrayés de ce calme. Les habitans des hameaux voisins sortent épouvantés de leurs cabanes ; à l'aspect de ces rochers nus & arides ils reculent d'effroi ; le fléau dont ils sont menacés est présent à leur pensée , & il leur semble voir la famine sous l'image d'un horrible fantôme composé d'ossemens , descendre du haut de ces rochers, d'où couloit auparavant l'abondance.

Pendant qu'ils pressentoient ce fléau , toute l'Egypte plongée dans une heureuse yvresse , goûtoit les dernières douceurs de la fertilité. Le Nil remplissoit encore son lit , & la diminution de ses eaux étoit lente & imperceptible. Mais lorsqu'au lieu de se répandre hors de ses bords , on le vit décroître , une même consternation saisit tout le Royaume. Des deux côtés & dans toute l'étendue du fleuve , le rivage étoit bordé d'une multitude qui attachant sur l'onde avare un œil morne & éteint , suivoit

son décroissement non retardé par les larmes. Cependant les campagnes attendent vainement les eaux qui les fertilisent ; déjà ont péri les tendres fleurs ; les plantes plus robustes , baissant leurs têtes languissantes , semblent implorer le Nil , tandis que les cédres & les palmiers , tout couverts encore de leur feuillage , paroissent vouloir braver seuls le fléau terrible : mais enfin semblables à ces monumens élevés par l'homme pour lui survivre , & qui après avoir triomphé des siècles , cèdent , ainsi que la main qui les érigea , aux ravages du temps , ces superbes forêts perdent tout leur éclat ; les feuilles dont elles étoient éternellement décorées , se fanent , tombent , & laissent voir à découvert un tronc mort & des rameaux arides. La terre n'est pas entièrement dépouillée de son riche gazon : les rivages en montrent encore quelque trace ; mais bientôt tout est détruit , & la ruine est générale. On eût dit que des armées de sauterelles avoient tout rongé jusqu'à la dernière racine , ou que les flammes d'un incendie dévorant avoient parcouru tout le Royaume. Le Printems & l'Automne , qui se tenant par la main , régnoient

dans ces beaux lieux , semblent les avoir abandonnés pour jamais : l'Eté , entouré de feux destructeurs , y établit son empire. Il n'est plus d'ombrage contre l'ardeur du Soleil : la terre est aride ; l'haleine du Zéphyr est brûlante , & le Nil embrasé n'exhale aucune fraîcheur. Le Villageois gémissant & courbé , rassemble les fruits tombés des arbres , chers & derniers dons qu'autrefois il cueilloit des rameaux florissans. Ce travail étant achevé , il regarde avec terreur les campagnes dévastées : il s'efforce à les cultiver : n'osant plus comme auparavant , confier le grain à la surface de la terre , il la déchire & la remue dans l'espoir de trouver plus de fertilité dans son sein ; il l'arrose de sa sueur & de ses larmes , & va puiser les eaux qui autrefois s'y rendoient d'elles-mêmes : non accoutumée à ces soins , sa triste épouse les partage , tandis qu'heureux d'ignorer l'avenir , leurs jeunes enfans se jouent autour d'eux , & de leurs bras réunis dirigent foiblement le hoyau ; la mere les regarde avec un sourire mêlé de douleur , pendant que le pere attendri redouble son travail : mais , vains efforts ! la nature refuse le secours de l'art ; les eaux du

Nil ont perdu leur fertilité, & la fueur de l'homme ne peut féconder la terre épuisée; ou, si des fillons s'élève quelque foible herbage, aussi-tôt les feux du Soleil le consomment aux yeux du Laboureur. Il pleure de voir son espérance trompée, & contraint de vivre dans le désœuvrement, il pense d'autant plus à son infortune.

Tandis que la plûpart des Grands se tenoient enfermés au fond de leurs palais pour dérober à leurs yeux, & , s'il étoit possible, à leur pensée, ce funeste fléau, Joseph sort de Memphis, & se rend dans les campagnes, le théâtre le plus terrible des calamités publiques. Quel spectacle frappe ses regards! Au lieu de ce séjour fortuné où la Nature étoit prodigue de ses trésors, il voit l'uniforme aspect d'une ruine générale, l'Egypte aussi inféconde que les sables & les rochers dont elle est bordée, le Nil presque tari, & qui semble porter ses ondes dans des contrées plus heureuses, les habitans des eaux expirans au fond de son lit, l'harmonie des bois éteinte, les oiseaux béquetant les stériles campagnes, ou cherchant un vain asyle entre les branches ari-

des , les troupeaux , la tête panchée vers la terre , errans sans conducteur , & le pâle Villageois marchant en silence & d'un pas languissant. A ce spectacle , Joseph s'arrête épouvanté , & ne peut retenir ses larmes. Il rassure les peuples ; il leur promet de veiller à leurs besoins. Ils en croient ses paroles & ses pleurs , gages de la sensibilité de son ame : l'espérance renaît , & se répand de hameaux en hameaux jusqu'aux bords de l'Ethiopie.

De-là Joseph se rend aux terres qu'il a désechées. Comme le Moissonneur qui , la faux à la main , vient recueillir les bleds qu'hier encore il vit florissans , mais pendant la nuit la grêle tranchante les a coupés jusqu'à la racine , & les vents ont enlevé jusqu'à la dernière paille : saisi d'horreur , il ne reconnoît point ses champs , & laisse tomber sa faux inutile : ainsi Joseph est ému à l'aspect de ces ravages. Le Nil ne serpente plus dans les sept canaux ; ces campagnes ont repris leur première stérilité ; seulement de distance en distance on découvre des hameaux qui témoignent qu'il est des malheureux dans cette contrée.

Plusieurs d'entr'eux , rassemblés sous les ari-

des rameaux d'un cèdre , & à l'ombre du tronc crevassé par la sécheresse , portoient le désespoir sur le front , & montroient ces campagnes & ces canaux qui étoient leur ouvrage. Le murmure alloit éclater sur leurs levres , quand ils apperçoivent Joseph. L'arc qui , nuancé de mille couleurs , brille dans le sombre nuage où gronda la foudre , ne répand pas plus de calme dans la nature & dans l'ame du Laboureur. Leurs craintes sont dissipées , la désolation qui regne dans les champs , disparaît à leurs regards , & la fertilité semble renaître.

Mais Joseph ne se borne pas à rassurer les peuples ; il court s'opposer au fléau. Il ne rentre point dans son palais où les cris des malheureux ne se feroient entendre que de loin , & souvent même seroient interceptés. C'est au centre des magasins que désormais il habite ; le lieu où il se montre le bienfaiteur des Nations , voilà son palais. N'ignorant pas que les Grands se délivrent de leurs fardeaux pour en accabler les foibles , il veut veiller lui-même à la distribution des biens qu'il a rassemblés. Heureux Villageois ! vous ne périrez point de

famine en voyant aux mains du riche le pain qui est votre ouvrage !

Putiphar avoit abandonné son palais pour seconder les soins de Joseph. Mais à qui remettre les emplois subalternes ? Où trouver des hommes incorruptibles , dont l'avidité ne tarit pas les seuls canaux de l'abondance ? Joseph a sçu se les former ; il ne va point les chercher épars dans les Villes ; il les trouve au sein d'un seul hameau ; ce sont ses compagnons d'esclavage. Du gré de Putiphar il les rassemble aux portes de Memphis. » Chers amis ! leur dit-il , j'ai partagé vos fers ; vous partagerez avec moi la plus solide satisfaction d'un rang élevé , la douceur de faire des heureux. Il n'est plus pour vous ni prés fleuris , ni vertes forêts , ni moissons jaunissantes ; en vous occupant d'autres soins , je vous arrache à un triste spectacle. Dès que la Nature vous rappellera dans les campagnes , vous obéirez à sa voix : cependant nous vivrons réunis , & je verrai renaître ces jours où l'amitié adoucissoit mes infortunes, «

Il dit , & pleins d'ardeur ils se consacrent à leurs nouveaux devoirs. L'heureuse harmonie

d'une ame supérieure & d'un corps bien disposé, se trouvoit entre Joseph & ses amis ; un même esprit dictoit & exécutoit les ordres. La Justice, que déjà l'on disoit exilée de la terre, y reparoissoit, & sembloit élever son trône en ce lieu. Le pauvre étoit servi comme le riche ; & si quelquefois on voyoit panacher la balance, c'étoit en faveur du timide infortuné. Ainsi l'abondance régnoit au sein de la famine. Les Grands seuls, contraints de retrancher de leur superflu, souffroient de ce fléau, & l'on voyoit le pauvre satisfait & le riche mécontent, spectacle rare dans les calamités publiques !

Tandis que les animaux périssoient dans les bois & dans le lit desséché du Nil, les oiseaux plus heureux se rassemblaient en nuées autour de l'édifice où l'on distribuoit le blé : le grain qui tomboit à terre étoit incontinent leur proie : ils payoient Joseph par leurs chants, seul plaisir que lui offrit la nature, dépouillée de ses charmes.

Mais le Génie de l'Egypte s'élève des sources du Nil sur la cime du plus haut rocher, d'où son œil embrasse tout l'Empire qu'il pro-

rége. Semblable à une tendre mere, qui voulant allaiter le fils qu'elle forma dans son sein, & trouvant la source du lait tarie, regarde douloureusement le fruit de son amour : il considère ce pays né du limon du Nil, fertilisé par ses eaux, & maintenant ravagé par la famine. Mais un aspect consolant se mêle à celui de ces malheurs. Il voit aux portes de Memphis comme une source nouvelle, d'où l'abondance coule dans toute l'Egypte : il voit Joseph en diriger le cours ; il pense que ce Mortel vertueux est maintenant le Génie tutélaire de ce Royaume : satisfait, il vole en ces lieux & veille à ces richesses.

Cependant les Peuples apportent à Joseph tout leur or : lorsqu'ils en sont dénués, ils lui livrent leurs troupeaux ; enfin ils se dépouillent entre ses mains de leurs terres. Se reposant en sa sagesse & en la clémence du Roi, ils ne craignent point de perdre à jamais la propriété de leurs possessions ; ils les lui remettent en dépôt, & comme un gage de leur confiance. Il les nourrit cependant eux & leur bétail, & il est sur la terre une vive image de la Providence de Dieu, qui seul Maître &

seul possesseur du monde , le soutient , le gouverne , & accorde aux hommes la jouissance des biens qu'il renferme. *

* Voyez le Discours préliminaire où l'on justifie Joseph de l'imputation odieuse d'avoir réduit le peuple à l'esclavage.



CHANT VII.

TANDIS que l'Egypte , dans l'absence du fleuve qui la fécondoit, étoit nourrie des mains de Joseph , la famine , comme un torrent impétueux , qui retenu par des digues , porte d'un autre côté ses ravages , s'étendoit hors des limites de cet Empire. Déjà l'Ange chargé de répandre ce fléau , est arrivé aux bords de la Mer rouge : la stérilité regne jusques sur ces rives : l'Océan n'en arrête point les progrès : l'Ange , franchissant la Mer , touche aux fertiles plaines de l'Arabie ; il frappe presque au même instant le Ciel & la Terre ; les nuées disparoissent ou deviennent stériles , & la terre perd sa fécondité ; soudain périssent les riches productions de l'Arabie ; la Mer étonnée ne reçoit plus l'ordinaire tribut des parfums qui couvroient ses flots , & qui , ranimant le voyageur , lui faisoient oublier sa patrie.

L'Ange poursuit son vol redoutable , & traçant la route que lui marca l'Eternel , il arrive dans Canaan , au hameau de Jacob. A l'as-

pect de ce séjour, où l'on adoroit l'Auteur de la Nature, il s'arrête, & desireroit d'en être le Génie tutélaire : il entre, sans être apperçu, dans la cabane du vieillard, & lui voit répandre des larmes ; touché de compassion il est contraint cependant d'obéir à des décrets qu'il ne peut pénétrer. Aussi-tôt les semences confiées à la terre, meurent dans son sein ; les fucs nourriciers, comme autant de sources qui sont taries, ne s'élèvent plus dans les plantes & à la cime des arbres.

La cabane de Jacob se dépouille de son feuillage : on ne vit point s'y faner des guirlandes de fleurs ; car depuis long-temps elle n'en étoit plus décorée. A côté se flétrit celle que Joseph avoit construite, & qu'habitoit maintenant Sélima. Tout le hameau présente le même spectacle.

Jacob qui, depuis l'éloignement de son cher fils, a rarement quitté sa demeure, en est arraché par cette catastrophe. Appuyé sur Sélima & Benjamin, il porte ses pas languissans dans le hameau ; il lève sa tête courbée, & ses yeux errent tristement sur cette scène funeste. Après avoir gardé un long silence : » Cabane

d'Abraham ! dit-il enfin , ton ancien éclat s'efface. . . . Cabane d'un fils qui n'est plus ! tu sembles te conformer à notre tristesse , & je vois tomber ta dernière feuille. . . . Et toi , autel ! depuis qu'Abraham t'érigea , voici la première fois où tu ne recevras point les prémices de la terre. . . . Eussai-je cru que j'aurois à pleurer d'autres infortunes , & que je descendrois avec de nouvelles douleurs dans le tombeau ? Ce n'étoit donc pas assez d'avoir perdu le plus cher de mes fils : il faut encore qu'en mourant je voie périr ma famille entière ! . . . « Puis attachant sur Sélima & Benjamin un œil attendri : » Et vous , dit-il , ma fille ! mon fils ! qui consolez ma vieillesse gémissante , & qui deviez me fermer la paupière. . . . « La douleur l'empêche de poursuivre.

Sélima presse le vieillard contre son sein mouillé de larmes. » Mon Pere ! dit-elle , si nous descendons réunis dans le tombeau , le plus ardent de mes desirs sera rempli. Tous les jours je demande au Ciel de ne vous point survivre. Accoutumée à mêler mes pleurs aux vôtres , j'irois à chaque instant vous chercher

dans votre cabane , & ne vous y trouvant point , mon cœur pourroit-il supporter tant de pertes , & mes larmes suffiroient - elles à pleurer un pere & un époux ? Quelle pensée plus douce que celle de rejoindre ensemble cette ame vertueuse , objet continuel de nos regrets , & de partager les premiers transports de notre joie , après avoir été long-temps témoin de notre tristesse ! « Ces mots prononcés d'une voix insinuante , attendrissent le jeune Benjamin , & portent quelque consolation dans le cœur de Jacob.

Ses autres fils cependant , rassemblés hors du hameau , considerent leurs tristes demeures & les campagnes dépouillées : puis ils se regardent avec effroi & sans proférer une parole. Plus morne & plus pâle que tous ses freres , Siméon ne tourne les yeux ni sur le hameau , ni sur les campagnes ; plongé dans une sombre rêverie , son œil farouche est attaché sur la terre. » Remords ! qui me poursuivez & la nuit & le jour , s'écrie-t-il tout-à-coup , vous êtes donc un châtiment trop foible : en voici un plus terrible ; car , je n'en puis douter , ô fils de Jacob ! c'est moi seul qui attire

ce fléau sur nos têtes. C'est moi qui vous féduifis ; j'ai feul vendu mon frere ; fans moi l'amitié , la joie , & l'abondance régneroient dans le hameau. Si j'étois feul l'objet de ce châtiment , je ne m'en plaindrois point : mais ce Ciel vengeur dont j'implore vainement la foudre pour qu'il ne frappe que moi , veut aggraver ma peine ; il veut que j'aie conformé la perte de mon pere , la vôtre , celle de Sélima & de toute ma famille ; je dois voir expirer tous les miens , & me reconnoître l'auteur de leur trépas ; je fuis né pour détruire la poftérité d'Abraham jufques dans fa racine ; en vain Dieu lui avoit promis une race nombreufe ; j'ai fouillé cette race ; elle doit être extirpée. C'en eft fait , vous ne me retiendrez plus ; je cours tout révéler à Jacob ; je veux qu'il me puniffe , qu'il me donne la mort , & délivre à la fois ce hameau d'un paricide & de tous les fléaux qu'il y rassemble. « Il dit , & le défefpoir fur le front , il fe précipitoit loin de fes freres.

» Demeure , s'écrie Ruben , demeure , ou nous te fuivrons , & irons déclarer à Jacob que tous fes fils font coupables. Malheureux ! qui

veux demander la mort , tu cours la donner à ton pere ! «

Siméon frémit & s'arrête , & ils rentrent tristement dans le hameau. De loin ils apperçoivent le vénérable vieillard appuyé sur Sélima & Benjamin ; ils voyent couler ses larmes. » N'avançons point , dit Nephtali en sanglotant ; heureuse Sélima ! heureux Benjamin ! vous pouvez pleurer avec lui. « Ils demeurent immobiles. Siméon tremble : tel qu'un assassin qui rencontre la victime qu'il frappa d'un coup mal assuré , il sent palpiter son cœur , une sueur froide l'inonde ; il fait quelques pas pour se jeter aux pieds de Jacob , & se décharger du terrible fardeau de son crime ; mais soudain , comme écarté par un tourbillon impétueux , il recule d'horreur.

Cependant se répandoit en tous lieux le bruit de la sagesse de Joseph. Entre le Ciel & ce globe vole un Ange qui publie les vertus des humains. Tandis que la Renommée mensongère est l'interprète de l'orgueil & de l'ambition , il ne fait connoître que les vertus simples & modestes ; la seule vérité sort de sa bouche , arrive pure dans les Cieux , & malgré les

rumeurs des Mortels , se fait quelquefois entendre sur la terre. Le plus souvent il dirige son vol loin des grandes Cités , & il plane sur les humbles hameaux & les cabanes ignorées. Aujourd'hui c'est aux portes d'une Ville immense qu'il puise des récits dignes d'occuper & la Terre & le Ciel. Des tours de Memphis il s'élève de sphère en sphère jusqu'au trône du Dieu de l'Univers , & par-tout il publie la sagesse avec laquelle Joseph garantit l'Egypte de la famine ; ces globes innombrables , en roulant dans leurs orbes divers , retentissent à la fois du nom de Joseph ; les Intelligences célestes suspendent leurs concerts , & prêtent l'oreille à cet hymne sublime consacré à la vertu. De-là l'Ange descend d'un vol précipité jusques sur le hameau de Jacob. Il y fait connoître la sagesse du Gouverneur de l'Egypte, sa douceur , l'ordre & l'abondance qu'il maintient dans le Royaume , & sa sensibilité pour le malheureux & pour le Villageois.

A ce récit Jacob est vivement ému. » Tel étoit , dit-il , le caractère de mon fils infortuné. O ma Sélima ! je veux te consoler à mon tour. Il est heureux que ce fils ne soit plus ,

qu'il ne soit pas témoin des calamités qui nous menacent ; jamais son ame sensible n'auroit pu supporter de tels coups , & il eût toujours été arraché des bras de son pere. «

Mais le récit de l'Ange porte le trouble & l'effroi dans le cœur des enfans de Jacob : il semble que la peinture de tant de vertus soit pour eux un reproche de leur dureté barbare. » Cet homme , dit Siméon en lui-même , soulage des malheureux qui lui sont étrangers , & moi j'ai immolé mon propre frere ! «

Cependant Jacob fait appeller ses fils. Ils évitoient de se rendre auprès de lui , & chaque fois qu'il les rassembloit ils craignoient de le trouver instruit de leur crime : aujourd'hui qu'ils se considerent comme les auteurs de ce fléau , ils redoutent encore plus la présence de leur pere. Ils entrent en tremblant dans sa cabane ; le vieillard les regarde , & ils baissent les yeux. » Vous voyez , leur dit-il , quelles calamités fondent sur cette contrée. La douleur , plus encore que la vieillesse , m'a conduit aux portes du tombeau , & je ne chercherois point à prolonger ma triste carrière ; en perdant mon fils , j'ai perdu un bien plus pré-

cieux que la vie. Mais Sélima respire encore ; Benjamin voit le jour , Benjamin l'image de ce fils que je regrette , & vous , mes enfans , vous m'êtes chers. L'Egypte , quoique désolée par la famine , abonde en bled , & elle doit ces trésors à la sagesse de son Gouverneur : allez vous jeter à ses pieds ; présentez-lui cet or ; il favorise , dit-on , le Villageois & le malheureux ; conjurez-le d'étendre ses soins jusques sur notre hameau. Si je n'étois retenu par mon âge , & si je ne préférois de pleurer mon fils aux lieux où je l'ai vu naître , j'irois moi-même en Egypte ; je ne fais quel intérêt m'attache à cet homme , dont la Renommée parle avec complaisance. Jouissez de l'avantage de le voir ; considérez de près ses vertus ; que sa douceur & sa sensibilité fassent quelque impression sur vos ames. Je me plains depuis long-temps de votre dureté ; vous abandonnez un pere à sa tristesse ; quoique je vous aie vu répandre des larmes , il me semble que vous ne pleurez pas assez Joseph , & que vous n'aimez point à vous entretenir de votre frere. Allez donc ; ne vous contentez pas de rapporter de l'Egypte de quoi subvenir à la famine ;

214 JOSEPH. CHANT VII.

rapportez-en des vertus : à votre retour vous me parlerez de ce sage Mortel. Afin que je ne sois pas privé de tous mes fils , Benjamin demeurera auprès de votre pere. « Il dit , & Siméon se félicite en secret de pouvoir réparer des malheurs dont il s'attribue la cause.

Joseph continuoit cependant à veiller sur l'Egypte ; il répandoit même l'abondance dans les contrées voisines. Hélas ! tandis qu'il nourrit des Nations étrangères , il ignore que sa famille voit devant les yeux la famine & la mort !

Pharaon apprenant l'ordre avec lequel se distribuoit le bled , goûte la plus vive satisfaction ; il fait appeller Joseph , & ayant écarté la foule de ses Courtisans , il exprime en ces mots sa reconnoissance. » Vertueux appui de mon trône ! Ministre digne de partager mon sceptre ! comment récompenser tes soins ? T'élèverai-je des statues & des pyramides ? mais tu méprises ces honneurs qui , prodigués à l'orgueil , sont indignes de toi ; tu préfères de voir ton image vivre dans tous les cœurs , & tes actions sont plus grandes & plus durables que les monumens les plus augustes. Créa-

teur d'une partie de ce Royaume, tu es le conservateur de toute l'Egypte, & même les races futures respireront par toi : tu leur donnes le jour en nourrissant leurs peres. Ajoute à tes bienfaits : dans l'impuissance où je suis de m'acquitter envers toi, c'est t'offrir une récompense digne de tes sentimens que t'ouvrir un nouveau moyen d'être utile à mon Empire. La famine n'est pas la seule calamité qui le désole ; un fléau plus ancien & plus étendu y multiplie tous les jours ses ravages, c'est la superstition. Tes vertus m'ont désabusé ; tu m'as fait connoître le Dieu de la Nature : ne pourrois-tu éclairer mon peuple ? Je rougis de commander à des Mortels peu différens des animaux devant lesquels ils se prosternent ; je voudrois être le Roi des hommes. Fermons les Temples profanes dont la terre est accablée ; que les fausses Divinités disparoissent à ta voix , & , comme il n'est qu'un seul Dieu dans l'Univers , qu'il n'y ait chez les Humains qu'un seul culte. »

Joseph garde quelque temps le silence : il pousse un soupir. » Que je desirerois , dit-il , que les Créatures muettes ne rendissent pas seules témoignage à l'Etre suprême , & que la

race humaine l'adorât d'une commune voix ! Qu'il me feroit agréable de partager avec elle le privilège dont jouit ma famille , privilège flatteur, mais en même temps douloureux pour un cœur sensible ! Alors les hommes ne reconnoissant qu'un seul pere , & n'étant plus séparés par des cultes divers , feroient autant de freres , union douce lorsqu'on suit le penchant de la nature ! Mais cet heureux temps n'est point arrivé , & vos desseins rencontreroient de trop grands obstacles. L'amitié , des disgrâces communes , & la familiarité d'un commerce continuel, m'ont fait porter la lumière dans le cœur de mes compagnons d'esclavage : mais il est bien plus difficile d'éclairer une Nation entière , plongée dans le gouffre de la superstition : on peut détourner le cours d'un ruisseau ; mais un fleuve impétueux & grossi par les torrens refuse d'abandonner le lit profond qu'il s'est creusé. L'Egypte est d'autant plus livrée à l'idolâtrie qu'elle en est la mere ; elle s'affermir dans ses erreurs en les communiquant à tous les peuples. Je me rappelle ce jour où un étranger ayant tué sans dessein un Crocodile , ni mon autorité , ni même la vôtre ne

pûrent réprimer une populace furieuse ; malgré vos Gardes il fut mis à mort. Dans toute l'étendue de votre Royaume n'ont-ils pas juré que s'ils se ressentoient du fléau qui le ravage, ils se nourriroient de sang humain plutôt que de la chair des animaux qu'ils adorent ? A quels excès ne se porteroient-ils donc pas si nous leur enlevions toutes leurs Divinités ? La révolte & la guerre se joindroient à la famine, & en aggraveroient les horreurs. Les autels que nous éleverions à l'Etre suprême ruisselleroient du sang des hommes. Non, n'employons pas la contrainte pour établir un culte qui doit partir du cœur, & imitons la Nature qui annonce l'Eternel d'une voix douce & persuasive. Ne croyez pas que je refuse de seconder des desseins que depuis long-temps j'avois moi-même formés ; mais il faut une guérison lente à une superstition si invétérée ; émondons l'arbre au lieu de l'abattre. Dieu lui-même n'a voulu d'abord appeller à sa connoissance que la famille dont je descends. Invitons, à son exemple, les plus vertueux d'entre les hommes à s'unir à notre culte ; & pour ne pas révolter inutilement les Nations, que ce culte soit en-

veloppé de quelques ombres mystérieuses. Que l'Egypte, qui jusqu'à présent fut le berceau de la superstition, contienne des semences précieuses de la Religion véritable, & tandis que les peuples viendront lui demander de faux Dieux, que les sages accourent de toutes les contrées, pour s'initier dans la connoissance d'un Etre suprême, jusqu'à ce que le genre humain mieux disposé, embrasse cette connoissance & la perpétue à jamais. « Il dit, & approuvé du Roi, il exécute aussi-tôt son dessein.

On venoit d'élever à Memphis un Temple qui, par sa majesté, effaçoit tous ceux de l'Egypte, & qui dévoué à l'idolâtrie, n'en étoit pas encore souillé : Joseph arrache ce Temple à l'erreur, & le consacre à l'Eternel. Il choisit un petit nombre d'hommes vertueux pour leur confier ce culte. Puis il va trouver Itobal.

« Cher ami ! lui dit-il, tu n'es pas né dans l'esclavage ; fors de cet état. Je ne t'offre pas des grandeurs : je ne remets point entre tes mains l'épée dont s'arma ton courage ; ta patrie, maintenant paisible, ne t'appelle point aux combats, & la guerre ne trouble pas

l'Egypte ; jouis du bonheur de n'avoir pas de sang à répandre. Tu es le premier à qui j'ai fait connoître l'Auteur de la Nature ; c'est par toi que je veux éclairer les Nations. Sois le chef de ceux que j'ai préposés au seul culte convenable à l'homme ; combats l'erreur & le vice ; établi l'empire de la vertu. Digne ami ! exerce la sensibilité de ton cœur ; préside à l'amitié sainte qui va unir cette société nouvelle de Mortels éclairés & vertueux. Tu n'inviteras pas les hommes à acquérir des connoissances stériles ; enseigne la justice & la bienfaisance. Que les guides du genre humain ne s'égarent pas avec lui dans les ténèbres ; forme des Rois, des Sages , des Législateurs. Va , Putiphar à ma voix t'a rendu libre ; & moi , en dégageant de ses chaînes celui qui , au péril de ses jours , voulut m'arracher au cachot , j'ai satisfait à l'amitié & à la reconnoissance. « Il s'attendrit en achevant ces mots. Itobal transporté tombe aux pieds de Joseph , qui le relève & l'embrasse.

Suivi des hommes vertueux auxquels il préside , Itobal , des bras de Joseph , se rend dans le Temple consacré à l'Auteur de la Nature.

Le Roi le premier y porte ses pas , & s'y faisant initier , acheve de s'instruire. Cet exemple est imité de Putiphar. Maintenant le Temple attend les Sages de toutes les Nations. Orphée ! tes chants y deviendront plus sublimes. Lycurgue ! Pythagore ! vous puiserez la vertu dans cette source sacrée. Et toi , étonnant Socrate ! c'est du sein de ce séjour que , de Philosophe en Philosophe , parviendra jusqu'à toi la connoissance d'un Dieu , qui mettra dans ton ame l'héroïque fermeté par laquelle tu te montreras si supérieur aux ennemis qui t'immoleront !

Joseph , non content d'avoir achevé cette entreprise, veut encore que les pyramides, consacrées jusqu'alors à l'orgueil & à de faux mystères , portent des emblèmes vénérables du culte nouveau. Par-là il donne un éclat plus solide à ces monumens antiques. Les Sages , qui les considèrent , ne se bornent pas à en admirer l'architecture surprenante ; ces tombeaux leur parlent de Dieu & de l'immortalité ; ils font leurs livres après celui de la nature. C'est ainsi que Joseph , en nourrissant les peuples , les éclaire.

Au milieu de ces soins , il cherchoit quelquefois la solitude, pour s'y occuper des objets de sa tendresse , seule distraction qu'il se permit. Le temps voloît d'une aile rapide , sans qu'il pût satisfaire ses plus ardens desirs , lorsqu'un jour , où il s'étoit fortement retracé l'image des siens , on lui annonce des étrangers qui veulent tenir de lui leur subsistance. Ils sont aussi-tôt admis. Ils entrent , & se prosternant à ses pieds , baissent leurs fronts vers la terre : l'aîné d'entr'eux porte la parole. « Daignez secourir , dit-il , une famille infortunée qui , après avoir connu l'abondance , touche aux horreurs de la famine. Nous sommes étrangers , & quoique nous vous apportions cet or , nous n'avons aucun droit à vos soins ; mais la Renommée a fait entendre jusques dans notre hameau le bruit de vos vertus , & nous n'avons pas crâint d'implorer le protecteur du Villageois & du malheureux. »

Aux accens de cette voix Joseph prête l'oreille. Il regarde ces étrangers : l'un d'entr'eux captive son attention. Il étoit d'une pâleur frappante ; il paroissoit coupable d'un grand crime , & son œil sombre & agité mani-

festoit le trouble de son ame. Joseph reconnoît Siméon : il est saisi d'une involontaire terreur ; en même temps il voit Nephtali , Ruben & ses autres freres. Il demeure immobile de surprise. Son premier sentiment est de leur pardonner ; il leur ouvre les bras , & sa bouche est prête à prononcer leurs noms : mais voulant connoître leurs dispositions secretes , il réprime , non sans peine , ces mouvemens. Il regarde ses freres comme pour lire au fond de leurs cœurs ; ses yeux en rencontrant Nephtali s'attendrissent , & il cherche vainement Benjamin dans leur troupe.

Eux cependant intimidés par ces regards , & saisis du trouble qu'éprouve le crime à l'aspect de la vertu , ils n'osent attacher l'œil sur lui , & attendent qu'il rompe le silence. » Votre Pere vit-il encore ? « leur dit-il d'une voix émue. » Il vit , « répond Ruben. Joseph leve vers le Ciel des yeux que la reconnaissance mouilloit de larmes. » Eh quoi ! reprend-il , vous l'avez tous abandonné ? qui soutient ses vieux ans ? « En prononçant ces mots son émotion est prête à le trahir. » Sélima qu'il a adoptée , dit Ruben , & Benjamin,

le plus jeune de ses fils , l'aident à porter le fardeau de la vieillesse. «

Alors Joseph , ne pouvant contenir les sentimens tumultueux de son cœur , sort , & ses pleurs se précipitent le long de ses joues. » Ils respirent ! s'écrie-t-il , les trois objets de ma tendresse ils respirent & je tarde encore à les aller rejoindre ! Partons , repoussons loin d'eux la famine ; c'est ma famille : elle doit m'être plus chère qu'un peuple étranger « Il fait quelques pas , & tout-à-coup il s'arrête. » Mais quoi ! dit-il , ce peuple est-il étranger pour moi ? Dieu ne l'a-t-il pas confié à ma vigilance ? Puis-je l'abandonner sans son ordre , & laisserai-je mon ouvrage imparfait ? Mon bonheur même est donc entremêlé d'amertumes ! Soumettons - nous cependant à la volonté de celui , qui m'a donné tant de signes de sa protection : d'ici je m'opposerai mieux au fléau qui ravage le hameau paternel. Mais je puis au moins adoucir un tel sacrifice. Sélima ! tu es trop nécessaire au vieillard dont tu fais la consolation & la joie ; occupes ma place auprès de lui jusqu'à ce que je partage ces doux soins : mais toi ,

Benjamin ! viens dans mes bras ; viens m'aider à supporter les derniers jours d'un exil si funeste. »

Il sèche ses larmes , & rejoint les fils de Jacob , qui l'attendant avec impatience , craignoient que leur demande ne fût rejetée. » Je vous accorde du blé , leur dit-il , hâtez-vous de partir ; volez au secours de votre pere & de Sélima. Que je desirerois de voir Jacob ! Ce vertueux vieillard ne m'est point inconnu. Je puis au moins voir tous ses enfans. J'exige que l'un d'entre vous demeure ici jusqu'à ce que vous m'ameniez Benjamin. N'avez - vous point d'autre frere ? » En même temps il attachoit sur eux ses regards.

A cette question ils sont troublés , & gardent le silence ; Siméon pâlit ; Nephtali soupire ; il leur semble à tous que cet homme puissant lit au fond de leurs cœurs. » Nous étions douze freres , dit Ruben en hésitant mais nous ne savons ce que l'un d'eux est devenu. »

Cependant ils se regardoient les uns les autres comme pour se demander qui d'entr'eux resteroit

resteroit dans cette terre étrangère. Alors Siméon s'adressant à eux d'une voix basse : » Le Ciel continue à nous poursuivre , leur dit-il ; vous savez qui de nous est le plus coupable. Partez , retournez au hameau de Jacob ; je demeure ici ; tout lieu est égal pour moi ; partout mon cœur sera déchiré de remords. « Il dit : ses freres l'embrassent , & lui promettent de partir à l'instant pour abrégér les jours de sa captivité.

Aux regrets de Siméon , & à ces adieux , Joseph eût fait éclater les sentimens qu'il renfermoit dans son ame ; déjà sa paupière est inondée de pleurs : mais le Génie de l'Egypte qui , tout à la fois , est l'Ange tutélaire de Joseph , voulant par l'ordre de l'Eternel , punir Siméon , prolonger les remords de ces freres perfides , & faire exercer la justice à l'innocence persécutée , prend Joseph par la main , & le mene à l'écart. Ses freres partent ; Siméon , triste & abbatu , reste seul.

Joseph , sorti comme d'un sommeil tumultueux , veut savoir où sont les étrangers qui ont eu recours à sa protection ; on lui apprend leur départ : alors il se livre à la douleur ; il se

demande s'il est bien vrai qu'il ait vu ses frères ; pourquoi il ne les a point embrassés. » Ame cruelle ! s'écrie-t-il , tu connois donc la vengeance ! « Il veut au moins revoir Siméon , & il se rend à l'endroit où il l'a quitté ; mais il ne l'y trouve point , & il ignore que le Génie de l'Egypte l'a conduit au Temple consacré à l'Auteur de la Nature , Temple qui sert d'asyle tout à la fois à la vertu malheureuse , & au criminel poursuivi par le remords.

Les jours s'écoulent , & Jacob , assis devant sa cabane avec Benjamin & Sélima , voit arriver ses fils ; ils descendent de leurs chameaux , & déposent aux pieds du vieillard les sacs remplis de blé. Il reçoit ses enfans avec tendresse ; mais après qu'il les a tous embrassés , il tourne autour de lui des regards inquiets. » Où donc est Siméon ? dit-il , je n'apperçois ni lui ni ses chameaux. «

» Ne vous allarmez point , répond Ruben ; c'est à bon droit que l'on vantoit le Gouverneur de l'Egypte : tandis que sa grandeur nous intimidait , son affabilité rassuroit nos ames. Il est sensible au sort des malheureux , & la vertu l'intéresse. Nous l'avons vu s'attendrir à

vosre nom , & donner des larmes à vos disgrâces : vous ne lui êtes point inconnu ; il s'est informé de tout ce qui vous touche , & il paroît vous respecter & vous chérir. Je veux voir , a-t-il dit , tous les enfans de Jacob. La seule sévérité qu'il ait exercée envers nous , c'est de retenir Siméon jusqu'à ce que nous lui amenions Benjamin. »

Ce mot est pour Jacob un coup de foudre. » Cruels ! interrompt-il , vous voulez donc me priver de tous mes enfans. J'ai perdu Joseph ; mon cœur en faigne encore : je ne revois point Siméon , & vous pensez m'arracher Benjamin ! Non , ne vous flattez pas que je vous le livre. « En même temps il le ferroit dans ses bras.

Les fils de Jacob étoient consternés & gardoient le silence. Ruben prenant enfin la parole : » Que redoutez-vous ? dit-il , le Gouverneur de l'Egypte comblera Benjamin de bienfaits. J'ai deux enfans : faites-les mourir si je ne vous le ramene. «

» M'as-tu ramené Joseph ? dit le vieillard courroucé : n'est-il en Egypte ni forêts , ni bêtes féroces ? & crois-tu que le sang de mes

petits-fils puisse me consoler de la perte de mes enfans ? « Ruben n'ose lui répondre.

Ils ouvrent en silence les sacs remplis de blé , & le premier objet qu'ils apperçoivent est l'or dont les a chargé Jacob , & qu'ils ont remis entre les mains de Joseph : ils sont frappés de surprise. Mais le vieillard plongé dans une profonde rêverie , & encore occupé des périls où il croiroit exposer Benjamin en consentant à son départ , regarde cet or sans étonnement.

Tant que le blé abondoit , Jacob ne songeoit point à renvoyer ses fils en Egypte : il regrettoit Siméon , mais il ne pouvoit se résoudre à se séparer de Benjamin. Comme l'oiseau , pour conserver ses chers rejettons , leur distribue libéralement une nourriture dont il se prive lui-même : ce pere tendre , ne refusant rien à sa famille , & avare pour lui seul , se retranchoit souvent du nécessaire , afin de retarder ce triste départ. Cependant la famine continuoit ses ravages ; le blé diminuoit , & l'abattement & l'effroi régnoient dans tout le hameau. Les fils de Jacob , résolus de périr sans se plaindre , ne l'importunoient point de

leurs cris : mais leurs femmes & leurs enfans erroient devant sa cabane , & leur silence exprimait assez leurs terreurs. Le vieillard compte enfin le nombre des jours auxquels il peut nourrir sa famille , & il est effrayé de voir que dans un terme peu reculé , Sélima qui lui est si chère , ce fils qu'il craint de perdre , & tous ses enfans descendront à la fois dans le tombeau ; s'il tarde encore , il n'est plus temps d'aller en Egypte chercher du secours contre la famine : il frémit à cette idée. Puis il se demande si Siméon n'est pas son fils ; il se rappelle qu'il l'a vu pleurer la perte de Joseph , qui autrefois étoit l'objet de sa haine. Aussi-tôt il sort de sa cabane ; il en sort tout seul , & va trouver ses fils étonnés à sa vûe : ses mains tremblantes sont chargées d'or , de résine , de miel & de myrrhe : il s'efforce à retenir ses larmes. » Allez , leur dit-il , vers cet homme qui arrache les fils aux peres : malgré notre disette , présentez-lui ces productions, les meilleures de cette contrée : rapportez-lui le double de l'or qu'il a rejeté ; qu'il garde mon or , & me renvoie mes enfans ! Enfin.... puisqu'il le faut prenez votre frere , & partez. Fai-

tes connoître à cet homme puissant ma situation malheureuse : dites-lui que j'ai perdu un fils qui tous les jours me coûte encore des pleurs ; que le temps ne peut fermer cette plaie ; qu'en retenant Siméon il l'a envenimée, mais que s'il me ravit Benjamin je n'y pourrai point survivre : apprenez-lui que Benjamin , fruit de ma vieillesse & seul gage qui me reste d'une épouse chérie , porte tous les traits de ce fils qui n'est plus , & l'a remplacé dans mon cœur. Précipiteroit-il dans le tombeau un vieillard qui , sur le bruit de ses vertus , le béniffoit de loin , aimoit à s'entretenir de lui , & rendoit grace au Ciel d'avoir donné un tel protecteur à l'Egypte & à sa famille ? Que s'il trompe mon attente , dites-lui que , malgré mon âge , j'irai , j'irai moi-même chercher Benjamin , qu'il verra couler les pleurs d'un pere ; & que s'il est inflexible , il me verra mourir à ses pieds. . . . Ruben ! tu me l'as promis , souviens-t'en , c'est à toi que je redeviendrai ton frere ; écarte de lui jusqu'à l'apparence du péril ; qu'il soit au milieu de vous comme un dépôt sacré dont vous devez répondre ; environnez-le tous , & servez-lui de dé-

fenfeurs ; quand vous traverserez les forêts ,
 prêtez l'oreille , & portez les yeux de toutes
 parts , afin que vous puissiez le garantir des
 bêtes féroces , & qu'il n'ait point le sort de
 Joseph, Mes fils ! je ne renouvelle pas d'an-
 ciens reproches ; mais vous n'aurez point ici
 de prétexte à m'alléguer ; vous ne pourrez
 point me dire que vous étiez éloignés , que
 vous n'avez pas entendu ses cris , que je ne
 l'avois pas commis à vos soins : je vous l'ai
 confié , & si vous ne le ramenez point dans
 mes bras , j'atteste le Ciel que je ne toucherai
 pas au blé qui sera le prix de son sang.....
 Allez ; que mon Dieu , le Dieu de mes peres ,
 vous fasse trouver grace devant ce Seigneur ,
 & détourne de vous tous les dangers ! Cepen-
 dant je demeurerai seul , & je croirai avoir
 perdu tous mes fils ! » En prononçant ces pa-
 roles il ne peut retenir ses larmes.

» Oui , dit Ruben attendri , je vous promets
 encore de ramener mon frere dans vos bras :
 si je manque à ma promesse , je veux que vous
 me regardiez comme coupable de sa mort , &
 que vous m'accabliez de la malédiction d'un
 pere. « Ils lui font tous les mêmes sermens.

Jacob retourne à sa demeure : le jeune Benjamin qui l'apperçoit de loin , court à sa rencontre , & le reçoit avec les plus tendres caresses. Le vieillard ému l'embrasse sans proférer une parole , & le tenant par la main , rentre lentement dans la cabane. Là , il lui déclare qu'il doit se disposer à partir. A ces mots un torrent de larmes coule des yeux de Sélima. » Quoi ! dit-elle , vous voulez m'arracher Benjamin ! Benjamin ! mon frere ! la vivante image de l'époux que je pleure ! Je pensois quelquefois : si je meurs avant Jacob , Benjamin soutiendra ses vieux ans ; si Jacob me précède au tombeau , du moins Benjamin me reste encore. Voulez-vous nous priver de notre appui mutuel ? « En même temps ses regards conjuroient Benjamin de s'unir à ses prieres.

Mais lui effuyant les pleurs qui reparoissent toujours dans ses yeux , & prenant la main du vieillard & celle de Sélima : » Que je me fêpare de vous à regret ! dit-il ; mais si le jeune Isaac , ainsi que me l'a conté mon pere , monta docilement sur le bûcher , quoiqu'Abraham n'eût pas d'autre fils , est-il quelque péril où

je ne doive m'exposer avec joie , pour vous garantir de la famine ? J'embrasserai les genoux de cet homme puissant , je le prierai de permettre que je revienne pleurer Joseph avec vous , & je me flatte de le trouver favorable. «

» Oui , mon fils , s'écrie Jacob , ma confiance se réveille : un Ange sauva Isaac ; j'espère qu'un Ange du Seigneur conduira les pas de Benjamin. « Il dit : mais les pleurs de Sélima couloient encore.

Le jour du départ étant arrivé, Jacob prend Benjamin des bras de Sélima éplorée : il arrose son fils de ses larmes ; il leve les yeux vers le Ciel , & implore le Dieu de ses peres : chacun se tait , & on interrompt les sanglots ; puis il remet l'enfant à Ruben. Benjamin tout en pleurs , donnant une main à l'aîné de ses freres , & l'autre à Nephtali, sort de la cabane. On l'assied sur un jeune chameau : tous les fils de Jacob l'entourent aux yeux du vieillard ; ils partent. Jacob & Sélima le suivent de l'œil , & recommandent encore à Ruben ce cher dépôt. En ce moment un triste souvenir leur retrace l'instant funeste où ils virent s'éloigner Joseph ; ils s'expriment ce sentiment par

leurs regards, & leurs larmes coulent avec plus d'abondance.

Cependant Joseph attendoit avec une vive impatience le retour de ses freres. Comme un Nautonnier qui , après les plus terribles tempêtes , jouit d'un calme heureux , respire avec délices l'haleine des vents qui le conduisent vers sa patrie , découvre enfin les tours de sa Ville natale , & tressaillant de joie à l'aspect d'une épouse chérie qui vient le recevoir aux bords du rivage , il lui tend les bras , quand tout-à-coup un affreux murmure , parti des gouffres de l'Océan , frappe son oreille , la nuit succede en un moment au jour , les vents , déchirant les airs , renouvellent leurs combats , le vaisseau est précipité loin du port , & les tours ont disparu avec le rivage & la tendre épouse : ainsi Joseph voit reculer l'instant de son bonheur , & quelquefois pense être arraché pour jamais à sa famille. Dans l'égarement de son ame , il porte ses pas dans les campagnes , & appelle ses freres à haute voix. Inquiet surtout du sort de Siméon , il redoute le désespoir où il paroïssoit livré : on lui a dit qu'il n'a pas rejoint les fils de Jacob : il se demande ce

qu'il leur répondra quand ils viendront dégager leur promesse. » Malheureux ! s'écrie-t-il , as-tu aussi enlevé un fils à son pere ? «

Un soir qu'il étoit plongé dans ces sombres pensées , Itobal, vivement ému , arrive auprès de lui. » Respectable ami ! lui dit-il , tu m'as caché tes secrets ; je ne les ignore plus. tes vertus égalent la grandeur de tes infortunes. « Joseph étonné lui prêtoit une oreille attentive.

» Il y a peu de temps , reprend Itobal , qu'un inconnu , pâle , agité , comme pour suivi d'un Dieu vengeur , & portant sur le front l'empreinte du crime & du remords qui en est la compagne ordinaire , entre dans le Temple où je préside : interdit & tremblant , il ne peut dire qui l'a conduit dans cette demeure sacrée : on le mene dans une des enceintes destinées à ceux qui ont des désordres à expier : après quelques jours , je l'interroge ; il se nomme , c'est Siméon ton frere. . . . «

» O douce nouvelle ! interrompt Joseph ; ami ! tu ne fais point de quel trouble tu me délivres ; viens , guide mes pas , que j'embrasse le malheureux Siméon. «

» Arrête, répond Itobal , & respectes des loix qui sont ton ouvrage. Tu n'ignores point que le coupable qui vient se découvrir à nous, comme celui qui veut s'initier dans nos mysteres, sont condamnés long-temps à la solitude & au silence. Siméon m'a dévoilé tous ses crimes ; j'en ai frémi : il est livré au désespoir ; mais il faut que celui qui outragea la vertu & les liens les plus sacrés de la nature , soit arraché, pour quelque temps, à la société des hommes ; quand il sera plus digne de toi , je te l'amenerai ; ton ami te rendra ton frere. Mais j'exige qu'alors même tu ne te fasses pas d'abord connoître à lui : tu fais vaincre la haine ; je te demande une plus grande victoire : sache réprimer ta tendresse , & résous ton cœur fraternel à porter la terreur dans l'ame des tiens ; ce sera leur dernier châtiment : il faut que Siméon entende plus fortement encore la voix des remords , & que tu en sois témoin ; il faut que les fils de Jacob fassent un jour , par leurs vertus, la consolation de sa vieillesse. « Joseph consent , malgré lui , aux desseins d'Itobal , & il lui recommande d'adoucir le sort infortuné de Siméon.

Les heures & les jours se précipitent dans l'abyssme des siècles. Enfin, l'on annonce à Joseph des étrangers qui, tout couverts encore de sueur & de poussière, demandent d'être admis en sa présence. Il ordonne qu'à l'instant ils soient introduits. Ils entrent chargés de leurs dons. A l'aspect de ses freres Joseph est transporté de joie : ses yeux attendris s'arrêtent sur Benjamin, qui d'abord le regarde d'un œil timide, & bientôt avec un doux saisissement.

Ruben, portant de l'or d'une main, & tenant de l'autre son plus jeune frere, s'avance à la tête des fils de Jacob ; ils se prosternent tous aux pieds de Joseph, qui leur dit : « Votre pere, ce bon vieillard & Sélima vivent-ils encore ? »

« Ils vivent, répond Ruben, & mon pere vous envoie, avec ces dons, le double de l'or que nous vous avons apporté ; nous ne savons par quelle erreur il s'est trouvé au haut de nos sacs : daignez nous rendre Siméon ; vous êtes obéi ; nous vous amenons le plus jeune fils de Jacob. » En même temps ils lui présentoient leurs dons.

Joseph attachant toujours les yeux sur Benjamin : » Mon fils ! dit-il d'une voix attendrie, Dieu vous soit favorable ! « Et il sort pour cacher ses pleurs. Benjamin est ému , & il se demande pourquoi il éprouve plus de tendresse que de crainte.

Mais Joseph appelle un de ses serviteurs. » Va , lui dit-il , cours vers Itobal ; dis-lui qu'il me sacrifie quelques jours , & ne retienne plus l'étranger auquel je m'intéresse , que ses freres sont arrivés , qu'ils l'attendent que je desire autant qu'eux de le revoir ; enfin , dis-lui que s'il ne vient à mon secours , il m'est impossible d'observer les loix qu'il m'a imposées.

Après qu'il a donné cet ordre , il rentre , & bientôt Itobal amene Siméon , qui se précipite dans les bras des fils de Jacob. Joseph , témoin de leurs transports , voudroit les partager ; c'est pour la première fois qu'il envie quelqu'avantage à ses freres ; mais les regards d'Itobal l'arrêtent , & ne lui permettent pas encore de se faire connoître.

Cependant on prépare un festin superbe : on dresse deux tables , dont l'une est occupée par Joseph & son ami , & l'autre par ses freres.

res , qui se placent suivant leur âge : Benjamin est servi avec plus d'attention & de choix. « Ah ! leur disoit-il , si nous pouvions dissiper les frayeurs de Jacob & de Sélima , & les instruire des bontés du Gouverneur de l'E-
gypte ! »

A ces noms si chers , prononcés par la bouche de Benjamin , Joseph est ému jusqu'au fond de l'ame. Itobal lui prend la main , & tandis qu'il modere ces sentimens , il les partage. Ils prêtoient l'oreille à tous leurs discours , & promenant sur eux leurs regards attendris , ils les arrêtoient avec complaisance sur le jeune Benjamin , qui seul , dans cette troupe , portoit sur son front la sérénité , douce compagne de l'innocence.

La nuit remplace le jour , & dès les premiers rayons de l'aurore , la famille de Jacob , pour ne point prolonger les craintes de leur pere , se dispose à partir. Joseph , par les conseils d'Itobal , donne à ses serviteurs des ordres secrets. Benjamin , en se séparant de lui , ne peut s'empêcher de répandre des larmes , & s'il n'étoit retenu par le respect , il voleroit dans ses bras.

Les enfans de Jacob s'éloignoient de Memphis & s'avançoient dans la campagne, en s'entretenant de la réception favorable du Gouverneur de l'Egypte, & de la joie que goûteroit leur pere à l'aspect de Benjamin & de tous ses fils, lorsque Siméon s'arrête. » Non, leur dit-il, l'œil obscurci par le désespoir, non, je l'ai résolu, je ne vous suivrai point au hameau de Jacob. Poussé, comme par une Intelligence céleste, j'ai porté mes pas dans un Temple auguste où regne la vertu, & où j'ai trouvé, le croiriez-vous ? des adorateurs de l'Eternel. J'ai voulu me délivrer du fardeau de mes crimes, & je leur ai tout révélé : je les ai vu pâlir d'horreur : ils m'ont conduit dans une demeure séparée, & m'ont condamné à la solitude & au silence : là, n'étant détourné par aucun objet, les remords ont déchiré ce cœur coupable. Ces hommes vertueux ont enfin eu pitié de mon sort ; tous les jours ils venoient m'entretenir & me consoler : mais loin qu'ils ayent adouci mes remords en me rappelant à la vertu, ils les ont rendus plus terribles, & je sens que j'y serai en proie aussi long-temps que je n'aurai pas réparé mon crime. Apprenez donc

donc mon dessein : je vais errer dans toutes les contrées jusqu'à ce que je rencontre Joseph. Peut être est-il en Egypte ; mais si je ne l'y trouve pas , j'irai par-tout où sont des esclaves ; il n'est point de forêt , il n'est point de vallée obscure où mes yeux ne le cherchent , & où ma voix ne l'appelle. Que si j'ai le bonheur de l'appercevoir , je volerai à lui , je lui dirai : Ne t'épouvantes pas , je ne viens point t'ôter la vie , laisse-moi prendre ici ta place , délivre-toi de ma vue odieuse , & cours ranimer les jours languissans de ton pere. Allez , dites à Jacob que je ne suis plus ; qu'il est délivré d'un fils indigne de lui. Ne vous opposez point à mon dessein. Quoi ! voudriez-vous que toute ma vie s'écoulât dans l'opprobre du crime ? Et si Joseph reparoissoit aux yeux de Jacob , si vous le ferriez dans vos bras , regretteriez-vous encore Siméon ? & quoique je ne pusse point partager ces caresses , au sein de l'esclavage , ne me seroit-il pas doux de penser que j'ai dissipé les nuages sombres que j'avois amassés sur le hameau paternel , que le Ciel ne regarde plus d'un œil irrité la demeure d'Abraham , que j'ai comme retiré mon

pere de la tombe où ma main l'avoit précipité, que Sélima ne se consume plus dans les larmes ? Mais non ; je ne serai point assez heureux pour retrouver Joseph ; sans doute il a succombé à la douleur & à des travaux pénibles ; il n'est plus , & les remords doivent me dévorer jusqu'au tombeau : du moins aurai-je fait tout ce qui est maintenant en mon pouvoir pour réparer mon crime : du moins les gémissemens de Jacob ne troubleront plus mon ame ; du moins je n'offrirai plus à sa vue l'exécration meurtrier de son fils ; je m'arrache à l'autel sacré , aux tombes vénérables que j'ai souillées par ma présence. Funeste plaine de Dothaïm ! vous étiez trop près de moi ; chaque fois que mes yeux se portoient sur les collines qui vous entourent , une sueur froide inondoit mon corps , & il me sembloit que la terre se déroboit sous mes pieds. Fils de Jacob ! recevez mes derniers embrassemens ; ne versez point de pleurs : j'ai trahi la nature & l'amitié fraternelle ; je ne suis pas digne d'avoir un pere , ni des freres. Peut-être le Ciel terminera bientôt ma fatale existence ; peut-être qu'un rocher , en m'écrasant , me dérobera aux

yeux des humains & me servira de tombeau ,
ou qu'un fleuve m'engloutissant dans ses on-
des , m'entraînera loin des Villes & des ha-
meaux , & vomira mon cadavre sur des rives
inhabitées. »

Étonnés & attendris du dessein de Siméon ,
ils étoient partagés entre la douleur de le per-
dre & l'espérance de revoir Joseph : mais on
voyoit dans les yeux de Benjamin que cette
douce espérance l'emportoit en lui sur la dou-
leur. » J'atteste le Ciel , dit-il à Siméon , que
je ne te hais point depuis que je connois tes
remords : mais , je le vois , tu ne saurois être
heureux , si tu ne retrouves Joseph , & tu
n'ignores point qu'avec lui le bonheur a dis-
paru de nos cabanes. Je ne combats donc point
ta vertu. Va , suis ces généreux sentimens ; si
je ne craignois d'augmenter le désespoir de
Jacob, j'accompagnerois tes pas. Puisse le Dieu
qui t'inspire être ton guide , & te conduire en
présence de Joseph ! Mais ne crois point que
l'infortuné te charge de ses fers ; il périroit
plutôt dans l'esclavage. Cours le racheter de
tout notre or , & ramene-le toi-même au ha-
meau paternel. Que si tes recherches sont vai-

nes , reviens au milieu de nous , afin que nous ne perdions pas deux freres. «

Siméon reçoit cet or , & tandis que tous pouffoient des sanglots , il les embrasse en gardant un morne silence. A peine il s'étoit arraché d'entre leurs bras , & s'éloignoit d'eux à pas lents , qu'un des serviteurs de Joseph accourt hors d'haleine. » Arrête , crie-t-il à Siméon ; & vous tous demeurez. Pourquoi , rendant le mal pour le bien , emportez-vous la coupe de mon maître ? «

A ces mots ils sont tous saisis de surprise , & leurs larmes cessent de couler. Ruben s'avancant avec indignation : » Faites mourir , dit-il , celui d'entre nous qui aura la coupe. « Aussi-tôt ils déchargent leurs sacs : mais à peine a-t-on ouvert celui de Benjamin , que la coupe frappe tous leurs regards. Ils pâlisent , pouffent un cri d'effroi , & déchirent leurs vêtemens. Le serviteur de Joseph leur ordonne de le suivre devant son maître.

Arrivés en sa présence , ils se précipitent tous à ses pieds ; leurs fronts touchent la terre arrosée de leurs larmes. » Nous sommes innocens , s'écrient-ils mais comment nous

justifier? Dieu nous punit , sans doute ,
d'un autre crime nous sommes tous vos
esclaves. «

Joseph , aussi ému qu'un tendre pere contraint de châtier ses enfans , alloit se déclarer ; mais retenu par Itobal présent à cette scène :
» Non , leur dit-il avec une fermeté apparente , celui qui avoit la coupe sera mon esclave , & vous , retournez en paix vers votre pere. «

Ruben frémit à ces paroles : il leve vers Joseph un œil chargé de douleur ; il étouffe ses sanglots. » Je vous implore , dit-il , au nom d'un pere moins vénérable encore par son âge que par ses malheurs. En me confiant ce dernier gage de son amour , il me dit : Fais connoître à cet homme puissant mes infortunes ; apprends-lui que j'ai perdu un fils qui tous les jours me coûte encore des larmes , un fils , dont Benjamin porte tous les traits , & qu'il a remplacé dans mon cœur. S'il me le ravit , malgré le poids des années , j'irai moi-même en Egypte , & il me verra mourir à ses pieds. Ah ! si vous aviez été témoin de ses combats & de sa douleur, lorsqu'il fallut s'arracher à ce cher fils , si vous aviez vu

couler les pleurs de l'inconsolable. Sélima, qui aime en lui l'image de l'époux qu'elle regrette, vous n'eussiez pu résister à ce spectacle attendrissant. Et nous, voulez-vous nous enlever ce frere ? ne sommes-nous point assez malheureux d'avoir perdu Joseph ? des barbares l'ont ravi au hameau paternel le Ciel fait que nos regrets sont sincères ; nous le rendrions à Jacob au prix de notre sang peut-être qu'il est esclave faudra-t-il que Benjamin ait le même sort ? Après cela vous parlerai-je de moi ? J'ai répondu pour ce fils si cher ; si je ne le ramene dans les bras du vieillard , je me suis soumis à sa malédiction. J'ai une épouse que j'aime ; j'ai des enfans que je voyois croître avec transport , & Jacob , qui touche au tombeau , demandera la main de l'aîné de ses fils pour lui fermer la paupière : mais arrachez-moi à mon épouse , à mes enfans ; à mon pere , à toute ma famille , & retenez-moi pour esclave à la place de Benjamin : je ne puis entendre la malédiction de Jacob. Si vous avez un pere, si vous connoissez les liens de l'amitié fraternelle. Vous répandez des pleurs, & je vois reparoître

sur votre front la douce humanité qui fait votre caractère. «

Il dit , & le jeune Benjamin prenant la parole : » Mon frere ! dit-il à Ruben , je ne souffrirai point que tu me sois sacrifié. Je ne suis point coupable : mais puisque le Ciel a fait tomber sur moi seul cette infortune , je dois seul la subir. « Puis s'adressant à Joseph : » Je ne vous demande pas , dit-il , mon entière liberté ; mais me refuseriez-vous la grace que j'implore ? Pour ménager la vieillesse de mon pere , daignez consentir à mon départ : hélas ! sa tristesse le conduira bientôt au tombeau : je n'aggraverai pas sa douleur , & ne l'instruirai point de ma destinée ; m'oubliant moi-même , je pleurerai avec lui ce frere dont la mémoire m'est si précieuse : mais dès que Jacob ne sera plus , & que j'aurai arrosé sa tombe de mes larmes , j'atteste le Maître du Ciel & de la Terre, que je reviens ici vous servir d'esclave : sans doute il me fera douloureux de me séparer de Sélima & de mes freres ; mais je ne vous quittois point sans regret , & votre rigueur même n'a pu étouffer le sentiment qui m'entraînoit vers vous. « Il prononce ces mots en

répandant des larmes & avec une douce ingénuité.

Joseph, pénétré de tant de vertu, se reproche d'affliger l'innocence ; cette pensée déchire son cœur : il ne peut plus résister au mouvement qui le pousse dans les bras de Benjamin, & il s'avançoit vers lui, lorsque Siméon se levant de la poussière où il étoit prosterné, se précipite vers Joseph : son œil égaré ne verse point de pleurs ; tout son maintien annonce le plus profond désespoir, & il semble entraîné par une furie au Tribunal de son Juge. » Le voici, s'écrie-t-il, en se frappant le sein, le voici, ce cruel, ce cœur atroce qui a vendu son frere ; pourquoi chercher une autre victime ? Je les séduisis, je leur attirai toutes ces disgraces : ne punissez donc que moi seul ; délivrez Jacob d'un fils qui est son opprobre : j'ai trahi Joseph, que je salue Benjamin : qu'ils partent, & que je sois esclave, si je n'en suis pas indigne depuis que Joseph, la vertu même, languit dans les fers. «

Il dit, & Joseph ne peut plus combattre l'amitié fraternelle ; ses yeux rencontrent ceux

d'Itobal qu'il voit vivement attendri : alors , comme un torrent que ne retient plus aucune digue , se précipitent ses larmes : du fond de ses entrailles émues il pousse un cri qui étonne tous ses freres ; il s'élance dans les bras de Siméon , & s'écrie : » Je suis Joseph. « A ce mot ils demeurent tous immobiles : ils levent sur lui leurs regards , & l'ayant reconnu , ils veulent faire éclater leur joie , lorsqu'une terreur subite glace ces transports. Le seul Benjamin pousse un cri d'allégresse. Siméon frissonne dans les bras de Joseph : il se débat , s'arrache à des caresses dont il se sent indigne , & tombe à ses pieds. Joseph le relève. » Je suis votre frere , leur dit-il , Ruben ! Nephtali ! & vous tous , levez-vous , approchez , je vous pardonne. Dieu a permis ces infortunes , afin que je pusse veiller sur l'Egypte & sur le hameau paternel : je suis trop heureux , je goûte la douceur de conserver vos jours ! Siméon ! pourquoi te refuser aux témoignages de ma tendresse ? le seul soupçon de tes remords me faisoit tout oublier ; ne crains pas d'embrasser ton frere. «

Alors Siméon , dont l'œil n'avoit fait écla-

250 JOSEPH, CHANT VII.

ter que le sombre feu du désespoir , verse un ruisseau de larmes ; il n'ose encore attacher sur Joseph ses regards , mais il le serre contre son sein palpitant. Tous les fils de Jacob s'avancent & environnent les deux freres. Benjamin prend une main de Joseph , & l'arrose de ses pleurs. Joseph quitte alors Siméon & se livre à l'impatient Benjamin : long-temps entrelacés dans les bras l'un de l'autre , nul remords ne troubloit leurs tendres caresses. Enfin Joseph embrasse tous ses freres ; il pleure sur chacun d'eux : on entendoit à la fois les cris de la joie & les sanglots de la douleur , mêlés au doux nom de frère , que répétoient toutes leurs bouches.

Ces accens pénètrent hors de ces murs. Putiphar & tous les amis de Joseph accourent à cette scène attendrissante , & leurs larmes coulent avec celles de ces freres : Benjamin sur-tout captivoit leurs regards. Les fils de Jacob , dans la vivacité de leurs sentimens , ne s'apperçoivent point qu'ils sont entourés de spectateurs. De temps en temps la voix du remords sort du sein des plus douces effusions de l'amitié , & trouble les embrassemens ;

Siméon se frappe la poitrine , & chacun se reproche la part qu'il eut à leur crime commun. Mais Joseph les regarde d'un œil attendri. Ils entendent ce langage , suspendent les reproches , & dévorent leurs pleurs.



CHANT VIII.

LA nuit, qui en amenant les ténèbres, ouvre à nos regards le spectacle pompeux de l'Univers, régnoit sur la face de la terre, & la lune paisible environnée de sa majesté touchante, gravissoit lentement vers les Cieux : les fils de Jacob étoient plongés dans le repos ; Joseph & Benjamin seuls veilloient encore. Se tenant par la main, & cherchant un endroit solitaire, ils portoient leurs pas dans la campagne, goûtoient, après les transports les plus vifs, un calme agréable, & leurs ames, sans l'interprète du discours, s'expliquoient par le langage muet de l'amitié, langage semblable à celui des Intelligences célestes ; le silence de la nuit favorisoit ces sentimens.

Joseph prenant enfin la parole : » Mon cher Benjamin, lui dit-il, je suis instruit de ce qui me touche le plus ; Jacob & Sélima n'ont pas succombé à la douleur ; mes freres, livrés aux regrets les plus amers, n'ont point écarté l'esclave que j'avois envoyé au hameau paternel ;

ce malheureux a sans doute péri dans la route : mais ce qui arriva dans ton enfance , peut-être tu l'ignores , ou tu n'en conserves qu'un foible souvenir. Tu m'entends : je voudrois savoir comment mon pere & celle qui m'étoit destinée pour épouse , apprirent leur infortune ; je tremble que Jacob n'ait reconnu que ses fils sont criminels : sur tous ces sujets il eût été cruel d'interroger mes freres ; je n'ai pas même voulu , en présence de Siméon , prononcer trop souvent le nom de Sélima ; mais il échappoit malgré moi de mes levres. C'est à toi que je m'adresse ; ton cœur est innocent , tu n'eusses jamais trahi l'amitié fraternelle , & tu peux parler du crime sans rougir. La nuit s'avance , & le calme qui regne autour de nous , invite au sommeil , mais sa vapeur est moins douce qu'un entretien qui roule sur des personnes si chéries. »

» Je puis te satisfaire , répond Benjamin , le souvenir de ces temps malheureux est gravé dans ma mémoire , & ce que je n'ai point vû , je le fais de Nephtali ; Nephtali m'a plus d'une fois conté cette histoire touchante. »

Alors ils s'asseyent sur un coteau : tout ce

qui les entoure est conforme à ce sujet lugubre ; la nature, depouillée de ses charmes, semble être en deuil ; les hauts cedres, privés de leur feuillage, obscurcissent le ciel de leurs rameaux noirs & immobiles, & l'éclat de la lune est affoibli par de sombres nuages. Joseph prête l'oreille, & tandis que les Astres roulent en silence, Benjamin lui dit avec une simplicité naïve.

« Si j'eusse dû faire ce récit avant de t'avoir retrouvé, la douleur m'eût étouffé la voix, & ne m'eût pas permis de suivre le fil de ces tristes événemens ; aujourd'hui même je ferai souvent interrompu par mes sanglots. Combien de fois ne me suis-je pas demandé s'il étoit bien vrai que je fusse le frere de tes persécuteurs ? A Dieu ne plaise que je veuille aggraver leur crime ! j'imiterois mal ta bonté généreuse : mais comment puis-je sans frémir, parler des effets de leur haine ? »

Je remonte jusqu'à ce moment funeste où les Madianites cruels, t'arrachant des bras de Nephtali, t'avoient emmené. . . . Quelques heures s'étant écoulées, Ruben, qui s'étoit écarté, rejoint ses freres. Comme un lion,

qui après avoir déchiré sa proie, conserve long-temps sa rage & pousse d'affreux rugissemens, Siméon étoit encore agité par la fureur; son œil étincelant, sa couleur tantôt pâle, tantôt animée, sa respiration forte, ses traits, ses mouvemens, sa démarche égarée, tout en lui manifestoit le courroux & la vengeance; les mêmes sentimens, quoiqu'en un degré inférieur, éclatoient dans les autres fils de Jacob; le seul Nephtali versoit des larmes. Ruben étonné leur demande le sujet de ce trouble, & en même tems il court à la citerne: ne t'y trouvant plus il se déchire les vêtemens. Alors Nephtali lui apprend ton sort. Ruben, quoiqu'il ne t'aimât point, n'en vouloit pas à ta liberté, ni à ta vie; mais s'occupant encore plus de ses propres intérêts que de la perte d'un tel frere: » Malheureux! s'écrie-t-il, que deviendrai-je? c'est à l'aîné de ses fils que Jacob redemandera Joseph. » Aussi-tôt il employe la priere & la menace pour savoir quelle route on t'a fait prendre. Siméon, d'autant plus irrité qu'on le condamne, empêche tous ses freres de l'en instruire, & Nephtali, qu'il avoit conduit à l'écart, l'ignoroit. Mais Ruben s'éloigne d'eux pour

suivre ta trace, & Nephtali s'échappe & le joint. Ils consomment plusieurs jours dans une vaine recherche, & reviennent couverts de sueur & de poussière.

Alors Ruben s'adressant à Siméon : » Je le vois, dit-il, la douleur que tu lis dans mes yeux te remplit de joie ; tu t'applaudis de la réussite de ton crime : mais j'ai trop long-temps écouté tes fureurs : je retourne au hameau paternel ; vois si tu veux me suivre ; quelque châtement qui m'y soit réservé, je ne puis me résoudre d'abandonner le vieillard. » Le foible Nephtali, se voyant appuyé, dit qu'il accompagnera Ruben. Les autres fils de Jacob déclarent qu'ils n'ont point voulu s'exiler à jamais de leur séjour natal. Siméon frémit de courroux : mais craignant que si seul il ne paroît point aux yeux de Jacob on ne soupçonne son crime, il cède aux desirs de ses freres, & ils prennent tous la route de notre hameau.

L'étranger que tu avois rencontré de nuit dans la forêt, étoit venu de ta part dire à Jacob, que tes freres étant à Dothaïm, ton retour seroit retardé d'une journée : ce retard avoit arraché des soupirs du cœur de mon pere & de Sélima.

Sélima. Au jour marqué pour ton arrivée, nous allons tous trois à ta rencontre : mais, comme s'ils avoient de noirs pressentimens, Sélima & Jacob s'avançoient en gardant un morne silence. Le soir arrive, & tu ne paroïs point : tournant l'un sur l'autre leurs regards incertains, ils n'osoient s'expliquer leurs craintes ; je cherchois à les dissiper par mes caresses enfantines ; mais, pour la première fois, je les y trouvai insensibles. Enfin les ombres de la nuit les contraignirent à rentrer dans le hameau. Placé au milieu d'eux je leur donne la main, & nous marchons dans les ténèbres : j'entendois les sanglots de Sélima & les soupirs de Jacob, & moi-même attendri, des larmes couloient de mes yeux. Nous arrivons dans la cabane : Jacob veut consoler Sélima ; mais la parole expire sur ses levres. Ils s'efforcent vainement à renfermer leur trouble au fond de leurs cœurs. De temps en temps mon pere s'écrioit. » Quoi ! mon fils ne vient point ! n'écouterait-il que la tendresse fraternelle, & ne craindrait-il pas d'affliger un pere ? . . . peut-être qu'en traversant de nuit cette forêt, des animaux féroces grand Dieu ! j'en

frémis ; puisses-tu rendre vain ce noir présage qui s'élève en mon cœur ! . . . mais quoi ! mon fils ne vient point ! . . . je ne vois paroître aucun de mes fils ! » De son côté Sélima laissoit plus d'une fois éclater l'agitation de son ame. Nous passons ainsi toute cette nuit sans fermer la paupière.

A peine se montroient les premiers rayons du jour , que tous trois nous étions hors de la cabane , pleins d'impatience & l'œil tourné vers l'endroit où tu devois paroître : les femmes & les enfans de mes freres animés de la même impatience , erroient tristement dans le hameau , & venoient demander à Jacob leurs époux , leurs peres & Joseph. . . .

Cependant mes freres s'avançoient vers le hameau d'un pas lent & dans un farouche silence. Ruben gémissoit ; Nephtali pouffoit des sanglots ; Siméon , irrité de leur tristesse , leur lançoit des regards menaçans. Mais lorsqu'ils sont arrivés au pied de la colline , sur laquelle s'étend notre hameau , & que la cabane de Jacob , qui domine sur les autres cabanes , a frappé leurs yeux , ils s'arrêtent à la fois , ils pâlisent , & un frémissement parcourt tous leurs

membres. Siméon même pâlit & tremble malgré lui : il semble que du haut de la colline l'Eternel leur parle par la voix du tonnerre. Après qu'ils ont gardé un long silence : » Vous le voyez, leur dit Ruben, nous ne pouvons soutenir l'aspect de la cabane de Jacob : que fera-ce quand nous l'appercevrons lui-même ? que lui dirons-nous ? que lui répondrons-nous lorsqu'il nous demandera Joseph ? » Ces questions augmentent leur trouble & leur effroi.

Mais Siméon voulant dissiper sa propre terreur & celle de ses freres : » Nous avons, leur dit-il, gardé la robe de Joseph : ne pouvons-nous la présenter toute ensanglantée à mon pere, afin de lui persuader qu'une bête féroce a dévoré son fils ? » Ils acquiescent tous à ce dessein, & leur agitation semble calmée ; le seul Nephtali continuoit à regarder d'un œil mouillé de pleurs, la cabane de Jacob.

Aussi-tôt Siméon prend sa robe, l'étend à terre, arrache un jeune chevreau à la mere qui l'allaitoit ; envain elle accourt allarmée ; il frappe le chevreau, & le sang ruisselle sur sa robe. Ainsi cet innocent animal, au lieu d'être immolé sur l'autel du Dieu de l'Univers, pour

célébrer la naissance d'un fils, ou quelque autre événement fortuné, fut victime d'une main criminelle, & périt à l'occasion de la perte d'un frere !

Ta robe étant ensanglantée, ils débattent entr'eux qui la présentera à Jacob. Siméon veut que le sort en décide ; mais Ruben s'y oppose hautement. » Que celui, dit-il, qui commença cette trame acheve son ouvrage. » Nephtali frissonne d'horreur à la seule idée d'un tel ministère. » Eh bien ! dit Siméon d'une voix désespérée, c'est moi qui porterai cette robe à Jacob. » En même temps il la montre à ses freres dans ses mains toutes dégoutantes de sang, & il s'éloigne d'un pas rapide. Cette dépouille sanglante, cette démarche précipitée, cet air égaré, & cette livide pâleur qu'à l'instant du crime le remords imprime sur le front à l'insçu du coupable, l'eussent fait prendre pour un meurtrier, & peut-être Jacob l'eût accusé d'avoir répandu le sang de Joseph : mais tout-à-coup Siméon s'arrête ; on voit qu'il éprouve de violens combats : plusieurs fois il frappe du pied la terre ; enfin il revient sur ses pas, plus pâle & plus sombre qu'auparavant ;

il passe devant ses freres sans tourner sur eux ses regards, & s'adressant au gardien de son troupeau : » Va, lui dit-il, porte cette robe à Jacob. » Le berger la reçoit & s'avance vers le hameau.

Cependant Jacob ne pouvant plus supporter l'agitation de son ame : » Je prendrai, dit-il, dans mes bras le seul fils qui me reste, & j'irai chercher Joseph & tous mes enfans. Sans doute il leur est arrivé quelque infortune accablante ; ou si la tendresse qu'ils me portoient s'est affoiblie, peut-être la présence de leur pere la réveillera dans leurs cœurs. » En disant ces mots il sort de la cabane, à l'entrée de laquelle nous attendoient deux chameaux. Prête à l'accompagner Sélima éplorée suivait ses pas, lorsque dans l'éloignement ils aperçoivent un jeune berger. D'abord un rayon de joye dissipe leur terreur, & ils se flattent que c'est toi. Mais soudain Selima jette un cri, & tombe presque sans vie aux pieds du vieillard, qui saisi d'étonnement & d'effroi veut la secourir, lorsque voyant lui-même sa robe ensanglantée, il abandonne Sélima, se précipite vers le berger, & de ses bras tremblans

faïsit cette triste dépouille : le berger attendri ne peut lui adresser la parole. » Grand Dieu ! s'écrie mon pere, mon fils n'est plus . . . mes présages sont accomplis . . . une bête féroce . . . » En même temps une pâleur mortelle couvre son front ; il chancelle ; le berger le soutient. Les femmes & les enfans de mes freres accourent, & attachant l'œil sur ta robe & sur le vieillard, jettent des cris douloureux. Pour moi égaré, je courois de Jacob à Sélima & de Sélima à Jacob. . . . »

Ici Benjamin est interrompu par les sanglots & par ceux de Joseph : les deux freres s'embrassent, & après avoir long-temps mêlé leurs pleurs, Benjamin reprend ainsi la parole.

» Comme les fils de Jacob touchent à l'entrée du hameau, leurs cœurs palpitent. Ils s'avancent lentement, & passent devant leurs cabanes : par tout regne la solitude & une tranquillité funeste : il semble à leurs ames coupables que leur crime soit dévoilé, & que leurs épouses & leurs enfans fuyent loin d'eux avec horreur. Siméon, qui suivoit ses freres malgré lui, marchoit derrière eux & à quelque distance.

Bientôt ils voyent leurs femmes & leurs

enfans rassemblés devant la cabane de Jacob. Ils y portent leurs pas : Ruben & Nephtali , se faisant jour à travers cette troupe , approchent du vieillard ; mes autres freres plus coupables se confondent dans cette famille désolée ; ils tremblent devant leur pere , & n'osent attacher sur lui leurs regards. Mais Siméon se tient éloigné de cette redoutable enceinte.

Jacob cependant , après avoir été long-temps comme anéanti par la douleur , ouvre les yeux : il se voit entouré de toute sa famille ; il regarde Nephtali , Ruben & ses autres fils ; dans l'égarement où il est encore , il cherche Joseph au milieu d'eux ; il le demande : » Hé quoi ! dit-il , tous mes enfans sont rentrés au hameau , & toi , qui devois les devancer , toi , qui toujours t'empresias à satisfaire ma tendresse , je ne te ferre pas encore dans mes bras ! . . . » Nous gardions le silence , quand tout-à-coup le vieillard portant l'œil sur ta robe sanglante , s'interrompt lui-même par ses gémissemens & ses cris , déchire ses vêtemens & se couvre de cendre. A ces cris lamentables Sélima , qui jusqu'alors avoit été presqu'inanimée , r'ouvre les yeux à la lumière ; elle se précipite sur cette

fatale dépouille ; nous nous en faisissons tous trois ; nous l'inondons de nos pleurs ; nos mains sont teintes de sang ; nous en frissonnons ; nos sanglots seuls se font entendre , & la troupe qui nous environne , uniquement occupée de ce touchant spectacle , demeure muette de faiblessement.

Mais la famille de Jacob , après avoir longtemps respecté son désespoir , veut enfin le consoler. Les femmes de mes freres s'avancent , & lui adressent la parole. » Cessez , leur répond-il , de retenir ma douleur : envieroit-on à Joseph jusqu'à mes larmes ? Joignez plutôt vos regrets aux miens ; il vous chérissoit tous , & quoiqu'il fût jeune encore , si la mort m'eût enlevé , il vous auroit servi de pere. . . . Et moi , que n'ai-je pas perdu en lui ! mon fils n'est plus ! Grand Dieu ! voulois-tu frapper mon cœur par l'endroit le plus sensible ? Il aimoit la vertu ; il l'embellissoit ; je lui avois transmis la sagesse d'Abraham & d'Isaac ; il étoit l'honneur de mes cheveux blancs , la consolation & l'appui de ma vieillesse ; il répandoit une nouvelle Aurore sur mes derniers jours ; seul il me consolait de la froideur de

mes autres enfans, & réunissoit en son cœur toute la tendresse que j'avois droit d'attendre de ses freres. . . . Epouse chérie ! dont peut-être les cendres se troublent en ce moment funeste, il étoit ta vive image. . . . Et je ne le regretterois point ! Si je ne le pleurois pas, ces rochers lui donneroient des larmes. Je le pleurerai jusqu'à ce que je descende vers lui dans le tombeau. » Telles étoient ses plaintes. Mais regardant tout à coup mes freres, le courroux s'allume dans ses yeux. » Fils cruels ! s'écrie-t-il, voilà donc la joie que devoit m'apporter votre retour ! c'est pour vous ramener au hameau que Joseph s'est sacrifié ; si vous n'eussiez point abandonné votre pere, Joseph vivroit encore ; c'est vous ; c'est vous qui l'avez arraché de mon sein, & qui êtes coupables de son trépas. » Ils pâlissoient à ces reproches.

Sélima, au milieu de ses cris, proféroit ces paroles entrecoupées. » Grand Dieu ! . . . prête à ferrer les plus doux liens ! . . . le jour de mon hymen ! . . . Vêtement ! que j'avois tissé pour décorer mon époux, je te revois couvert de son sang, & tu lui fers comme de linceul funèbre ! . . . Et toi, cabane nuptiale !

au lieu de me conduire sous ton ombrage au son des instrumens , il se débat contre une bête féroce ; il tombe ; il est déchiré elle se repaît de ses membres palpitans Si encore , essuyant un trépas plus doux , il fût mort dans mes bras comme une fleur qui se fane , que son ame se fût arrêtée un moment sur ses levres , & que j'eusse recueilli son dernier soupir . . . Si encore j'avois pu ensevelir ses restes , inattentive aux attraits de la nature , je passerois tous les jours devant les ruisseaux , les collines & les prairies pour me rendre sur son tombeau ; je l'embrasserois ; mes soupirs & le torrent de mes larmes pénétreroient jusqu'à ces cendres chéries ; elles n'y pourroient être insensibles ; la mort ne nous eût pas entièrement séparés , & lorsque je ne le pleurerois plus , je serois réunie avec lui dans une même sépulture . . . » Elle dit , se frappe le sein , & s'arrache les fleurs qui ornoient sa tête.

Cependant Jacob n'appercevant pas Siméon , demande s'il a perdu plus d'un fils. Alors l'enceinte , qui environnoit le vieillard , s'ouvre , & lui laisse voir ce malheureux plongé dans les plus sombres idées. Jacob l'appelle :

la voix que Dieu adressa à Caïn , après le meurtre d'Abel , ne porta pas plus de terreur dans cette ame coupable. Siméon tremble , ses genoux chancellent , il voudroit fuir , mais Jacob l'appelle encore. A cette voix respectable l'infortuné s'avance d'un pas lent. Arrivé devant son pere , ses yeux sont baissés , il change à chaque instant de couleur , & si tu n'avois caché à Jacob l'excès de la haine que te portoit Siméon , son trouble l'eût trahi lui-même.

» Malheureux ! lui dit le vieillard , es-tu mieux instruit que tes freres du sort de Joseph ? tu ne l'aimois point . . . tu paroissais maintenant consterné de sa perte Mais n'as-tu pu le secourir ? n'as-tu pas entendu ses cris ? Il eût volé à ta défense En quel lieu a-t-il péri ? quelle bête féroce l'a dévoré ? Ne me rapportes-tu pas au moins ses membres sanglans ? »

Siméon a depuis dit à ses freres qu'à chacune de ces questions , il lui sembloit que la terre se déroboit sous ses pieds , qu'il s'enfonçoit toujours plus dans l'abîme , & qu'éprouvant pour la premiere fois tout ce que le remords a d'épouvantable , il étoit prêt à s'écrier ; c'est moi , c'est moi qui suis cette bête féroce !

Jacob rentre enfin dans sa cabane : là, une scène attendrissante succède à cette scène terrible. Il veut consoler Sélima. » Joseph n'est point infortuné, dit-il ; n'oublions pas dans notre douleur qu'il a quitté un pere pour s'approcher du Pere des hommes, que des Anges sont ses freres, qu'il habite le séjour même de la vertu, qui étoit si chere à son cœur. . . . » Au milieu de ses consolations il s'arrête, & pousse des sanglots. Alors je m'avance vers lui, & moi-même en pleurs, je veux essuyer ses larmes : mais à mon aspect, qui sans doute lui retraçoit ton image, ses pleurs coulent avec plus d'abondance. Après m'avoir long-temps regardé, il me prend dans ses bras, & m'élevant vers le ciel : » Grand Dieu ! dit-il, écoute les vœux d'un pere désolé : je n'ai pas tout perdu ; Benjamin me reste encore ; il porte tous les traits de son frere : qu'il lui ressemble aussi par ses vertus ! qu'il soit pour moi un autre Joseph ! . . . Benjamin ! quoique tu sois enfant, que ce jour ne sorte jamais de ta mémoire ; songes qui tu dois remplacer. Et toi, qui devois être unie à ce fils que je pleure, je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, réparer

ma perte, je t'adopte, fois ma fille, je te remets les troupeaux de Joseph, habite la cabane qu'il avoit formée pour y couler avec toi des jours fortunés. » Il dit : Sélima se précipite aux pieds de Jacob ; tous deux nous l'embrassons, & les doux noms de pere, de fils & de fille se mêlent à nos sanglots.

Quelle ne fut pas la douleur de Sélima la première fois qu'elle entra dans ta cabane ! Je crois la voir encore détacher tristement les guirlandes qui décoroient cette riante demeure, & la tapisser de noirs cyprès ; le soleil ne peut plus pénétrer dans ce séjour, & le Zephyr n'y agite plus le feuillage ; il y regne un calme funeste & une sombre nuit. Le plus lugubre cyprès est placé par ses mains au milieu de la cabane. Puis, prenant la lyre que tu avois faite pour célébrer ton hymen, elle la considère d'un œil morne, & la suspend aux rameaux du cyprès. Enfin elle dépose aux pieds de cet arbre une urne qui contenoit ta robe ensanglantée. Ainsi elle convertit ta cabane nuptiale en un tombeau où elle s'enfvelissoit avec ton image ; tous les jours elle se rendoit devant l'urne, l'ouvroit, & l'arrosait de ses pleurs.

Mais Jacob, non content de ces vains devoirs, sort seul de sa cabane; il n'instruit aucun d'entre nous de son dessein; il traverse le hameau, défend qu'on l'accompagne, & s'éloignant de l'habitation de ses peres, il porte ses pas jusques dans la forêt où tu avois passé de nuit pour aller à Dothaïm. Errant dans cette forêt immense, il appelle l'ombre de son fils; il cherche la trace de ton sang, & ne craignant point d'approcher de la retraite des animaux féroces, il voudroit découvrir tes restes malheureux, afin de leur donner la sépulture.

» Tigres ! s'écrie-t-il, quand vous le teniez entre vos griffes cruelles, n'avez-vous point été attendris ? avez-vous dévoré toute votre proie, & ne m'avez-vous rien laissé de mon fils infortuné ? » Cependant la pensée de rencontrer tes membres sanglans faisoit plus d'une fois frémir ses entrailles paternelles : mais après d'inutiles recherches, le vieillard, épuisé de fatigue, rentre languissamment dans le hameau. Depuis ce tems il ne sortoit de sa cabane que pour offrir à l'Eternel les prémices de la terre ; la tristesse & le deuil régnoient dans toute notre habitation, & il sembloit que Jacob lui-même

n'étoit plus : rarement il appelloit ses fils, qui de leur côté craignoient sa présence. . . . »

Ici Joseph interrompit Benjamin. » Respirons un moment, dit-il, ton récit me pénètre jusqu'au fond de l'ame, & toi-même je te vois vivement attendri. » Ils gardent quelque temps le silence, & se livrent aux divers sentimens qui les agitent. Puis Joseph s'adressant à son frere : » Acheves maintenant, lui dit-il, & parles-moi du malheureux Siméon ; déjà ses premiers remords m'ont ému. » Il dit, & Benjamin, reprenant la parole, termine en ces mots son récit.

Siméon, plus qu'aucun de mes freres, évitoit Jacob. De jour en jour croissoit dans ce cœur coupable le terrible aiguillon du remords. Il bruloit pour Sélima ; mais consterné de la douleur profonde où il l'avoit plongée, loin de lui parler de son amour, il n'osoit se montrer devant elle. Quand sa course égarée le conduisoit auprès de la cabane de mon pere & de la tienne, les gémissemens du vieillard & de la jeune bergere, frappant tout-à-coup son oreille, déchiroient son ame troublée ; il fuyoit avec la rapidité d'un homme sur les pas du-

quel roule un torrent débordé qui mugit, & lorsqu'à une grande distance il vouloit reprendre haleine, il croyoit encore entendre ces gémissemens, & recommençoit à fuir. S'il passoit devant l'autel érigé par Abraham, & où nous présentons à l'Eternel nos offrandes & nos prieres, il lui sembloit qu'une voix terrible lui criât : Ne profanes point ce lieu sacré ; vas, cours, & n'attends pas que le feu du Ciel te consume. S'il approchoit des tombeaux de nos ayeux, il croyoit voir sortir du sein de la terre leurs ombres vengeresses. Quelquefois épouvanté par une image plus funeste, & étant aussi pâle que s'il eût été frappé de l'Ange de la mort, il s'écrioit que ton ombre ensanglantée marchoit sur ses traces. Souvent dans l'agitation de son ame, il demandoit si la terre n'avoit pas tremblé, si les montagnes & les forêts ne s'étoient point ébranlées. Cherchant à se fuir lui-même, il portoit ses pas loin du hameau, au fond des bois sombres & solitaires ; là, il joignoit ses hurlemens à ceux des bêtes féroces ; mes freres, qui le suivoient dans l'éloignement, l'entendoient s'écrier : »Caïn ! Caïn ! tu renais en moi Dieu vengeur ! suis-je aussi

« aussi puni comme Caïn ? as-tu imprimé sur mon front des caractères qui manifestent mon crime ? Il me semble que mon Pere , que Sélima , que tous frissonnent d'horreur à mon aspect , que les troupeaux refusent de paître l'herbe sur laquelle j'ai marché , qu'ils ne s'abreuvent point dans les fontaines où j'ai étanché ma soif brûlante , & que partout où je cherche le repos j'entends murmurer la nature. » Telles étoient les paroles de cet infortuné. Jacob pensoit que Siméon n'évitoit sa présence , qu'afin de ne pas aggraver la douleur d'un pere en offrant à sa vue l'ennemi du fils qu'il pleuroit. Sélima connoissoit mieux la haine que t'avoit porté ce frere injuste ; mais les cœurs vertueux nourrissent rarement le soupçon de si noirs attentats ; cependant chaque fois qu'elle l'appercevoit , un frémissement involontaire parcouroit ses membres.

Ecoute maintenant quelle fut l'industrie de l'amour. Tu avois terminé ta cabane par un berceau épais , au fond duquel étoit un ormeau qui devoit couvrir ton lit nuptial. Sélima avoit gravé ton nom sur cet ormeau. Un jour que l'œil chargé de pleurs elle étoit attentive à

confidérer ces lettres chéries : » Si je pouvois , dit-elle , imprimer ici , aussi bien que son nom , quelques-uns de ses traits ! » A peine a-t-elle formé certe pensée que sa main trace ta bouche : mais concevant un plus grand dessein , elle abat les branches de l'ormeau , & n'en laisse demeurer que le tronc. Nul ne la troubloit dans cet asyle , & nous ignorions son projet , quand un soir elle conduisit Jacob & moi sous le berceau. Quel fut notre saisissement ! à la place de cet ormeau nous appercevons ton image ; suivant les recits des idolâtres , les hommes se transformerent quelquefois en arbres , mais ici ce tronc informe semble s'être animé sous la main de Sélima ; ce sont tes traits , ta stature , c'est toi-même ; tu étois dans l'attitude où nous t'avions vu au moment fatal où tu disparus à nos regards ; tu nous tendois les bras , & des pleurs inondoient tes joues. Jacob , frappé de surprise & de joie , crut un instant que c'étoit ton ombre qui venoit nous consoler. Je me précipite vers cette chere image ; tous trois nous l'embrassons & l'arrosons de nos larmes. Que de pleurs m'a coûté cette douce occupation ! nous dit Sélima ; plus je réussissois ,

plus ces traits ressembloient à ceux qui sont gravés dans mon cœur, plus j'étois attendrie. Quelquefois au milieu de ce travail, une illusion soudaine me persuadoit que je voyois devant moi mon époux. » O Joseph ! m'écriois-je, en quels lieux as-tu porté tes pas ? comment as-tu pu m'abandonner ? Alors le fer tomboit de ma main, & je ne sortois de l'illusion qu'en embrassant ce bois insensible. » Ainsi nous parloit Sélima. C'est dans cet asyle sacré que l'œil attaché sur ton image, nous nous entretenions de toi : par un sentier secret, mon pere se rendoit de sa cabane à ce berceau consacré aux larmes : il nous sembloit quelquefois que ton ombre erroit autour de nous, & que ton image s'attendrissoit aux accens de notre douleur.

Cependant je croissois, & plus j'avancois en âge, plus mes traits étoient semblables aux tiens. A mesure que le temps ajoûtoit à cette ressemblance, Jacob & Sélima me regardant d'un œil ému : » C'est sa voix, disoient-ils entr'eux, c'est son front, sa bouche, sa chevelure. » Je me félicitois de cette conformité, & aux bords des fontaines, j'aimois à considérer

Sij

en moi ton image. Souvent mon pere attendri m'appelloit du nom de Joseph. Comme on ente de beaux fruits sur un arbre étranger, il se plaisoit à transplanter tes vertus dans mon ame.

J'avois peu de liaison avec mes freres : Siméon surtout, frappé sans doute de ma ressemblance avec toi, fuyoit à mon aspect. Le seul Nephtali me recherchoit ; tu étois l'objet de tous nos entretiens. Un jour il me dit qu'il vouloit verser un grand secret dans mon cœur, & me conduisant à l'écart, il me conta l'histoire de tes infortunes. Quelle fut ma joie en apprenant que tu vivois ! mais que de douleur traversoit cette joie ! tu n'en étois pas moins mort pour nous. Juges de mes combats : il me falut renfermer ce secret en mon sein ; en instruire Jacob & Sélima c'étoit renouveler & peut-être redoubler leur désespoir, & quelque horreur que j'eusse de Siméon, il étoit assez puni par ses remords, sans que je lui attirasse la malédiction paternelle.

O Joseph ! ô mon frere ! que n'étois-je moins jeune lorsque tu courus affronter le ressentiment des fils de Jacob ! j'eusse accompagné tes

pas, & quand j'aurois dû partager tes malheurs, je me ferois opposé seul à leur troupe inhumaine. Combien de fois cherchant la solitude, me suis je occupé de toi ! mon cœur t'appelloit, je te tendois les bras, mes yeux erroient dans les plages lointaines. » Où respire-t-il ? m'écriois-je, est-il consumé des feux du midi ? ou périt-il au milieu des glaces d'un hyver éternel ? » Je me tournois de toutes parts ; je te demandois au ciel & à la terre. Souvent j'étois prêt à m'arracher des bras de Jacob pour te chercher dans les contrées les plus barbares, & si le Ciel ne t'avoit rendu à mes vœux, je n'eusse pu long-temps combattre cet ardent desir. »

Il dit, & Joseph, comme accablé de tous les sentimens qu'il éprouve, se précipite dans les bras de Benjamin. La douleur, la joie, l'amour, la tendresse filiale, l'amitié fraternelle, & une compassion généreuse regnent à la fois dans son ame ; il s'y livre long-temps encore entre les bras de ce frere chéri : enfin ils se retirent, & les vapeurs du sommeil calment ces mouvemens tumultueux.

C H A N T I X.

QUELQUES jours s'étant écoulés dans des témoignages d'une amitié mutuelle , Benjamin dit à ses freres. » Tandis que nous nous livrons à la joie d'avoir retrouvé Joseph , nous oublions que Jacob & Sélima le pleurent encore : ne nous hâterons-nous point de partager avec eux nos transports ? » Aussi-tôt ils font les apprêts de leur départ. Avec quelque ardeur que Joseph aspire à dissiper la douleur d'un pere & d'une amante , c'est à regret qu'il voit arriver le moment où il se séparera de ses freres. A peine les a-t-il embrassés que déjà il faut s'arracher à eux ! Combien desire-t-il de les suivre ! Portant ses pas dans les campagnes dévastées & sur le rivage du Nil , il languit avec toute la nature. » O fleuve ! s'écrie-t-il , quand verrai-je reparoître tes ondes ? Terre ! quand feras-tu éclore la premiere fleur qui sera le doux signal de mon départ ? qu'elle aura de charmes à mes yeux ! son parfum sera aussi odoriférant que l'haleine de Sélima. »

Au milieu de ces sentimens un ordre du Roi l'appelle en sa présence. Il paroît devant lui le front couvert d'un nuage de tristesse. » Tu m'as promis, lui dit Pharaon, de ne point quitter l'Égypte tant que dureroit la famine : mais pourquoi, après avoir partagé & adouci nos infortunes, ne goûterois-tu pas avec nous des temps plus heureux ? . . . Ne t'allarmes point ; je ne demande plus de sacrifice à ton ame sensible. Tes freres sont arrivés : je fais quelle a été ta joie, & quelle est maintenant ta douleur. Jusqu'à ce jour je n'ai pu dignement couronner tes soins : ton ame est supérieure aux grandeurs & aux richesses : mais dans le don que je t'offre pour récompense, je crois avoir trouvé le chemin de ton cœur. Homme sublime ! qui sacrifiant tes plus chers desirs au bonheur de mes peuples, souffres seul du fleau dont tu les garantis, c'est trop long-temps t'immoler à la vertu. Tu soupirez après ta famille ; & l'Égypte & ton Roi ne veulent pas te perdre. Disposes de mes chars, fais venir ici ton pere & les tiens : je te donne, ou plutôt puisqu'elle est ton ouvrage, je te rends la contrée fertile de Gessen, que tu m'avois réservée en étendant mon

empire. Ainsi, dans les bras de ton pere, tu feras encore l'appui de mon trône, & tous seront fortunés, moi, mes peuples, toi, & ceux qui t'appartiennent. »

Joseph, passant d'une sombre douleur à la joie la plus vive, tombe aux pieds du Roi, & embrassant ses genoux : » Il est vrai, dit-il, vous avez trouvé le chemin de mon cœur, & vous ne pouviez m'offrir une récompense plus flatteuse. . . . » Ses larmes achevent d'exprimer sa reconnoissance. Puis il se hâte de se rendre auprès de ses freres. Ils préparoient lentement leur depart, lorsqu'ils le voyent accourir plein d'allegresse : ils en sont étonnés. » Je ne vous retiens plus, leur dit-il, partez à l'instant, volez vers mon pere . . . l'excès de mes transports trouble ma respiration . . . dites-lui qu'il vienne, que son fils Joseph l'attend; que le Roi lui donne la terre fertile de Gessen; qu'il vienne, lui, Sélima, Benjamin, tous ses enfans & tous ses petits-fils. Que ne peut-il amener avec lui tout le hameau, nos cabanes, l'autel sacré & les tombeaux de nos ayeux ! » Il parloit encore que ses freres le ferroient dans leurs bras, & pouffoient des cris de joie.

Aussi-tôt il choisit un char pour Jacob & Sélima, & il assemble un grand nombre de chariots pour transporter sa famille. Il comble ses freres de présens; sa tendresse libérale s'épanche surtout en faveur de Benjamin, & cinq chariots sont chargés des plus précieuses productions de l'Egypte qu'il envoie à son pere & à son amante. Il accompagne ses freres, les embrasse, & les exhorte à l'union. Tenant encore Benjamin dans ses bras : » Ménages, lui dit-il, la sensibilité de Jacob & de Sélima; préparez-les à ces heureuses nouvelles, afin qu'ayant résisté à une longue douleur, ils ne succombent pas à une joie trop subite. » En achevant ces mots il s'arrache à ce frere tendrement aimé.

L'œil encore mouillé de larmes, il se rend aux portes de Memphis, & là, continuant de s'opposer à la famine, ses soins vigilans affoiblissent de tendres regrets. Cependant Ithuriel se propose à la fois de récompenser tant de travaux, & de suspendre des sentimens qui ont pris un si grand empire sur son cœur.

Joseph, parcourant l'Egypte, & arrivé aux bornes de cet empire où le Nil se précipite

du haut des rochers, avoit désiré de connoître les sources de ce fleuve bienfaisant, non par une oisive & stérile curiosité, mais afin de s'élever vers le Créateur en fondant la nature.

» Apprenez-moi, disoit-il à ceux qui l'accompagnoient, en quels lieux on voit naître ce fleuve; par quelles heureuses contrées se répand avec ses ondes la fertilité; pourquoi, infiniment plus riche que ceux qui roulent l'or dans leur sein, il est le pere de l'abondance, &, comme l'oiseau qui couve ses petits, il fait éclore les productions de la terre qu'il a submergée, tandis que d'autres fleuves en se débordant ravagent les campagnes. » On lui répond que jusqu'à ce jour le Nil cache son origine autant qu'il se manifeste par ses bienfaits. Joseph tenoit l'œil attaché sur ces torrens; & si sa présence n'eût été nécessaire au bonheur de l'Egypte, il auroit franchi ces rochers, & remonté vers la source du fleuve.

Les obstacles ont accru sa curiosité : souvent, portant ses pas le long du Nil, il se livroit aux mêmes pensées : telle une ame grande & sensible, à l'aspect de la nature, voudroit s'élançer jusques dans le sein de la Divinité, source

éternelle de l'Océan des Etres , dont les flots passagers se pressent & s'écoulent dans l'abîme du tems. Aujourd'hui qu'assis aux bords du fleuve , & qu'accablé de travaux , il s'étoit abandonné au sommeil qui appesantissoit sa paupière , le Génie de l'Egypte lui fait entendre ces mots. » Jen'ignore point le desir qui t'occupe ; ton ame voudroit sonder toutes les profondeurs de la nature , & l'objet que tu veux pénétrer est une de ses plus grandes merveilles : deux fameux Conquérans , * après avoir ensanglanté toute la terre , formeront le même desir , & consentiront à sacrifier leurs Royaumes & les fleuves qui coulent sous leurs loix , à l'avantage de voir les sources du Nil , & d'apprendre les causes de sa fécondité , tant il est plus grand de connoître ce globe que de le conquérir ! Mais je ne satisferai point leurs souhaits : pourquoi la nature communiqueroit-elle ses secrets à ceux qui ne respirent que pour la dévaster ? Heureuses ces ondes de couler loin d'eux librement , & de n'être pas souillées du sang humain qui ruisselle en tous les lieux où ils se montrent ! Toi , dont l'ame a plus de gran-

* *Alexandre & César.*

deur réelle , & qui loin d'appeller les fléaux sur la terre , fais les combattre & en triompher , viens , suis-moi dans les airs ; la nature veut t'ouvrir tous ses secrets. »

Il dit , & Joseph croit s'élever sur les traces du Génie ; il semble avoir dépouillé son corps terrestre , & revêtu cette substance éthérée , vêtement immortel d'une ame immortelle ; il regarde les airs comme l'élément où il doit vivre , & la chute précipitée de l'épervier , qui fond sur l'animal bélant , n'égale pas la rapidité de son vol. Tout ce qu'il voit sont des tableaux si vrais de la nature , que l'illusion ne diffère point de la réalité. En un moment ils traversent l'Egypte , l'Ethiopie brûlante , & s'arrêtent en Abyssinie sur des rochers qui s'élevant jusqu'au Ciel , semblent vouloir dérober à tous les regards le trésor qu'ils enferment. Aussi-tôt un agréable murmure frappe l'oreille de Joseph , & il voit deux sources limpides , qui jaillissent de grottes ombragées de verdure & de fleurs ; la Fable , avec son riant pinceau , n'a pas donné aux Nayades de retraite si délicieuse : ces deux sources vont se réunir dans un large bassin , qui , fidèle miroir des cieux , représente tantôt

la rapide course des nuées, leur choc impétueux, & les éclairs qui les déchirent ; tantôt le tranquille azur de la voute céleste, où, semblables à de blanches toisons, flottent çà & là de légers nuages, dont les bords sont dorés des rayons du soleil. Les troupeaux ne s'abreuvent jamais dans cette onde ; les vents n'en rient point la surface, & aucun insecte n'y trouva son tombeau : c'est maintenant un ruisseau paisible ; mais lorsqu'enflée des torrens du ciel elle surmonte les rochers qui semblent vouloir s'opposer à son cours, c'est un fleuve débordé, dont le frémissement se fait entendre au loin, & qui dans sa fureur, ne connoît aucune digue. Joseph, assuré de voir les sources du Nil, se précipite sur les bords du bassin, & il est le premier mortel dont ces eaux pures retracent l'image.

» C'est peu, lui dit le Génie, d'avoir pénétré jusqu'en ce lieu ; tu n'as encore apperçû que la surface des objets de la nature : viens, en te conduisant à la première origine de cette source, je vais te dévoiler d'autres merveilles. » A peine a-t-il parlé que la terre s'ouvre sous leurs pas, & ils entrent dans cette route téné-

breuse. Tels ceux qu'on admettoit aux mystères de l'Initiation, quand elle fut corrompue par la Fable, erroient long-temps dans de sombres abîmes, croyoient toucher aux portes de l'Erebe, entendre siffler les serpens des Furies, voir leurs torches sanglantes, & le triple Cerbère vomissant des flammes. D'abord, comme au séjour du trépas, regnent une épaisse nuit & un calme effrayant : mais à mesure que Joseph avance, la scène change. Des torrens de flamme roulent à ses pieds avec un bruit terrible ; soudain un Océan se précipite sur ces feux, & les vents semblent vouloir déchirer la terre jusques dans ses entrailles, combat plus épouvantable que la lutte fabuleuse de Vulcain & de Xanthe aux campagnes de Troye ; d'horribles éclairs serpentent sur les vagues émues, & la nuit & le jour s'effacent rapidement ; comparée à ce tumulte, la tempête la plus furieuse est l'image d'un calme parfait : enfin de sourds mugissemens partent du sein de la terre fatiguée de ces combats ; elle tremble, s'ouvre, & vomit, dans des torrens de fumée, le soufre, les métaux & les rocs embrasés.

Joseph n'est point intimidé de ce grand

spectacle. Cependant Ithuriel lui prend la main , & le conduit dans des lieux rians , où le soleil est remplacé par des feux plus doux , dont les rayons , dardés du centre de la terre , développent les germes de la vie. Là , sur des pierres précieuses , roulent , avec un murmure harmonieux , des ruisseaux d'or & d'argent , dont les flots se mêlent quelquefois sans se confondre ; leur éclat ne s'est point encore obscurci en se filtrant à travers un sable impur ; des rochers de jaspe & de diamant réfléchissent les feux qui concourent à leur formation. Là , la nature déployant tout son pouvoir , crée les germes précieux des êtres ; ces germes coulent avec les fontaines & les métaux jusqu'à la surface de la terre. Là , sont nées les sources de tous les fleuves qui parcourent ce globe. Ithuriel conduit Joseph devant celle du Nil , & lui apprenant les causes de sa fécondité , il lui fait découvrir la multitude innombrable de corps organiques qui roulent dans son sein. Joseph s'y désaltère , & il ne se ressent plus de la fatigue d'une route si pénible.

Ils sortent enfin de ce lieu , & revoyent la lumière du jour. » Maintenant , dit le Génie ,

vois concourir les nuées à la fertilité du Nil. » En prononçant ces paroles il s'élève jusqu'au Ciel, & , ainsi que l'aiglon déjà accoutumé à se fier au vuide des airs, égale le vol de son pere, Joseph franchit le même espace. Là, il voit les nuages l'un sur l'autre entassés, sous l'image de rochers informes, ou de montagnes mouvantes, comme on dépeint l'Ossa roulé sur le Pélion dans le dessein d'escalader les cieux. Là, Ithuriel lui montre comme le Soleil pompe l'humide élément & les trésors des campagnes, qui exposés à tous les rayons de cet Astre, puisent à leur tour dans ses feux la chaleur & la vie, & retombent sur la terre en fertiles rosées.

Après que Joseph a considéré tous ces objets : » Divin guide ! dit-il, qui m'as conduit aux bornes qui séparent la terre des cieux, faut-il respecter ces barrières, ou seroit-il permis à un mortel de s'élever dans les plaines éthérées ? » En disant ces mots il regardoit Ithuriel d'un air timide : mais il lit dans ses yeux une réponse favorable, & déjà le Génie s'est élancé au delà des nuages. Joseph ne tarde point à le suivre, & Ithuriel, lui donnant la main, le soutient dans ce vol impétueux. Ils s'arrêtent sur
l'Astre

l'Astre qui semble plongé dans les feux du Soleil. Là, le Génie explique au jeune mortel ébloui de l'éclat de l'univers, comme les corps célestes, soutenus par leur propre poids, balancent leurs divers mouvemens, gravitent avec majesté l'un vers l'autre, & , dans leur cours invariable, obéissent à la double loi qui les attire & les repousse. De là, guidé par Ithuriel, il vole vers cette région où les étoiles semblent se toucher, tant elles sont semées d'une main abondante. Enfin ils s'éloignoient de ces lieux, & paroïssent vouloir s'élever jusqu'aux dernières limites des mondes, lorsqu'une harmonie divine, qui part d'un grand éloignement, frappe l'oreille de Joseph; en même temps il découvre une lumière dont l'éclat, comparé aux feux réunis de tous les Soleils allumés dans les cieux, les éclipseroit aussi facilement que l'astre du jour éteint ceux de la nuit. » Arrêtons ici notre course, dit Ithuriel; il n'est pas permis à un mortel d'approcher de cet autre Univers; celui que tu as vu n'en est que l'ombre; tu n'es pas plus éloigné du palais de l'Éternel que nous ne le sommes de la terre, & cette harmonie, dont tu entends les sons

mourans, est celle des Immortels. » Il se tait. Joseph prête l'oreille : son cœur, qui bat avec force, est trop ému pour soutenir plus longtemps & ce spectacle & les sentimens excités par ces sublimes accords ; transporté, ébloui, & ne voyant plus ni les Astres ni les Soleils à travers lesquels le Génie dirige son vol, il s'abandonne à son guide, & descend jusques sur les nuées qui couvrent notre hémisphère. Là, commençant à se reconnoître : » Généreux interprète de la nature ! dit-il, tu m'as appris tous ses secrets ; cette terre n'est plus qu'un point à mes yeux : cependant & les merveilles renfermées dans son sein, & la majesté de l'Univers n'ont point affoibli en moi des sentimens attachés à mon être : acheves ton ouvrage ; satisfais mon cœur comme tu as éclairé mon esprit : aidés par toi mes foibles yeux ne pourroient-ils découvrir le hameau de Jacob ? » Comme il acheve ces mots il sent son œil animé d'une force supérieure, & il voit distinctement le lieu de sa naissance, & son pere assis devant sa cabane avec Sélima ; tous deux plongés dans une profonde tristesse ils versoit des larmes. Joseph attendri leur tend les bras, & des pleurs ruif-

fellent de ses yeux : mais ne pouvant plus supporter une si vive émotion , il se réveille ; tout a disparu , & l'aspect des sphères célestes , & Ithuriel , & le hameau de Jacob ; il se trouve couché aux bords du Nil , & la terre est arrosée de ses larmes. Mais une force divine se répand dans son cœur ; son esprit est plus éclairé , & il se leve pour reprendre des travaux consacrés au bonheur de l'Egypte.

Cependant Jacob attendoit ses fils avec impatience. Comme ils avoient retardé leur retour de plus d'une journée , son cœur paternel étoit rempli d'alarmes ; il comptoit les heures & les momens ; assis avec Sélîma sous le berceau consacré aux pleurs , & saisis des mêmes craintes , ils s'entretenoient de Benjamin. » Hélas ! disoit-il souvent l'œil attaché sur l'image de Joseph , de mes deux fils il ne me reste peut-être que cette image ; peut-être aurai-je à pleurer sous ce berceau tous mes enfans ! » Telles étoient ses paroles. C'est ainsi que de jeunes oiseaux appellent , de leurs foibles cris , leur pere , qui , pour les nourrir , vole dans des contrées lointaines , lorsqu'enfin entendant sa voix , & l'appercevant , à travers les rameaux , au haut

du Ciel , un doux gazouillement succède à ces cris , & ils agitent leurs aîles naissantes.

Un jour que dans le même lieu Jacob & Sélima exprimoient leurs allarmes , tout le hameau tremble au bruit de chars roulans , & de chameaux qui précipitent leur course. Jacob s'interrompt , prête l'oreille , & au milieu du tumulte il distingue les voix de ses fils. Il se leve , & veut aller à leur rencontre , lorsqu'il les voit entrer dans le berceau ; aujourd'hui ils osent tous pénétrer dans cet asyle. Benjamin le premier s'élance dans les bras du vieillard , qui le serrant contre son sein : » Puisque je te revois , dit-il , je ne demande plus rien au Ciel , & je descendrai avec moins de douleur dans la tombe. » Il embrasse ensuite ses autres enfans , & fait un accueil d'autant plus tendre à Siméon , qu'il fut long-temps éloigné du hameau paternel. Sélima reçoit Benjamin avec transport. Cependant étinceloit dans les yeux du plus jeune fils de Jacob l'allégresse la plus vive ; on voyoit qu'il s'efforçoit à la modérer , mais que s'échappant de son sein elle se peignoit sur son front , dans ses regards & dans tous ses traits. » Mon Pere ! Sélima ! dit-il . . .

mon retour & celui de mes freres sont les moindres sujets de joie que nous vous apportions aujourd'hui. » Eh ! quelle autre satisfaction pourrois-je goûter ? répond Jacob : mon fils ! des objets étrangers auroient-ils dissipé tes regrets ? quant à moi ma douleur est toujours la même , & votre retour seul a pû la suspendre. »

» Mais , dit Benjamin , ne vous reste-t-il aucune espérance de revoir Joseph ? » » Quelle espérance me resteroit , répond le vieillard , les bêtes féroces rendent-elles leur proie ? » » Seroit-il impossible qu'il leur eût échappé ? . . » replique Benjamin , & son œil s'anime , & les sentimens qu'il veut renfermer en son ame , se manifestent au dehors , comme les rayons du Soleil percent un léger nuage. » S'il n'avoit pas péri , interrompt Jacob , le ciel ne l'eût-il point ramené dans mes bras ? . . . Mais quelle est la joie qui t'agite ? jamais tu n'as parlé de Joseph sans répandre des larmes : aujourd'hui . . . tous mes enfans portent l'allégresse sur le front. . . . Je fais que Joseph revit en toi ; mais enfin il n'est plus . . . ferois-tu plus fortuné que nous , & aurois-tu vu son ombre ? . . . » Pendant tout cet entretien , Sélima , poussant des soupirs ,

tenoit l'œil attaché sur l'image de son amant. Alors Benjamin n'étant plus maître de ses transports : » Pere heureux ! s'écrie-t-il . . . je voulois envain te préparer . . . ne succombes pas à l'excès de ton bonheur ; Joseph respire. » En même tems tous les fils de Jacob s'écrient, » Joseph respire. » Comme la voix de l'Ange qui, arrêtant le bras d'Abraham prêt à frapper son fils, porta la plus vive joie dans les entrailles de ce pere troublé, & ranima toute la nature qui gémissoit d'un tel sacrifice : ainsi ces mots répétés par tant de bouches, retentissent dans le cœur du vieillard & dans tout le berceau. Sélima, saisie de la plus forte surprise, interrompt ses soupirs, détourne soudain l'œil de l'image de Joseph, & vivement émue, mais flottant encore entre le doute & l'espérance, elle demeure immobile, muette, sans respiration, tendant les bras, & attachant ses regards sur Benjamin, comme pour dévorer des yeux toutes les paroles qui sortiront de sa bouche. Mais bientôt Jacob refusant de croire ses fils : » Ne trompez-vous point ma vieillesse ? dit-il, ne vous êtes-vous pas concertés dans le dessein d'adoucir mes

derniers jours ? S'il est ainsi , laissez plutôt couler mes larmes ; j'aime ma douleur , & je la préfère à la persuasion d'un bonheur qui n'est pas... Si Joseph vivoit , qu'est-ce qui le retiendrait loin de son pere ? » » Il vous attend , répond Benjamin ; cet homme puissant & vertueux que toute l'Egypte révère , dont la renommée nous vantoit la sagesse , qui s'intéressoit à vous & à Sélima , qui nourrissoit avec complaisance notre hameau , qui vous renvoya votre or , qui ne pût se résoudre à laisser partir tous vos fils , qui voulut me voir... » » Eh bien ! dit Jacob , achèves : grand Dieu ! j'adore tes impénétrables décrets... » » Cet homme , reprend Benjamin , c'est votre fils , c'est Joseph. » ?

A ces mots Sélima pousse un cri : mais son cœur ne pouvant soutenir la vivacité de ses transports , elle pâlit , elle tombe , ses yeux se ferment : telle une fleur , qui a su résister aux vents & à la tempête , se fane soudain aux rayons du Soleil : le nom de Joseph rappelle la jeune bergere à la vie. Mais Jacob garde un long silence ; plongé dans une profonde rêverie , & voulant que l'on dissipe encore les derniers nuages qui s'élevent dans son esprit : » Seroit il

bien vrai ? dit-il , grand Dieu ! m'aurois-tu rendu mon fils ? . . . Mes enfans ! je suis prêt à vous croire . . . je le desire . . . mais des nouvelles si surprenantes . . . un bonheur si inattendu . . . pardonnez , Benjamin , s'il me reste encore quelques doutes. Je crains d'être persuadé par des preuves trop legeres : si tout ensuite n'étoit qu'une illusion , dans quel abîme je me verrois replongé ! Je reconnois mon fils dans plusieurs traits du Gouverneur de l'Egypte , mais il en est d'autres où je ne vois point Joseph. Quoi ! lui , nous préférer les grandeurs ! porter ses pas dans un pays étranger , loin de son pere & de Sélima ! tandis qu'il jouit d'un sort fortuné nous laisser répandre des larmes ! souffrir que vous partiez sans se faire connoître à vous ! ne m'adresser aucun gage ! . . . »

» Venez , dit alors Benjamin , voyez le char , les chariots , & les présens qu'il vous envoie. Il vous presse de venir en Egypte ; le Roi vous donne la terre fertile de Gessen. Tous vos doutes seront dissipés. Dieu , qui a conduit Joseph auprès du trône de Pharaon , a voulu y retenir ses pas ; mon frere long-temps malheureux , & arrivé enfin à ce haut rang , chargea

de ses ordres un esclave qui périt dans la route . . . vous apprendrez le reste de sa propre bouche. . . . »

Benjamin est interrompu par le vieillard qui , accompagné de Sélina & de tous ses fils , s'avance , hâte ses pas débiles , & sort de la cabane. Mais à peine a-t-il aperçu le char , les chariots , & les présens de Joseph , qu'une joie inexprimable se peint dans ses traits ; tout son corps tressaille ; il leve les yeux & les mains vers le Ciel sans proférer une parole ; quelques larmes coulent le long de ses joues & de sa barbe blanche. » Je n'ai plus rien à désirer , dit-il enfin , puisque mon fils est vivant , j'irai , & je le verrai avant de mourir. » Il dit , & tremblant de joie , il embrasse Sélina , qui transportée elle-même le serre contre son sein palpitant ; l'allégresse retentit dans le hameau ; les femmes & les enfans sortent de leurs cabanes , & entourent celle de Jacob ; le nom de Joseph est dans toutes les bouches ; les échos répètent ces heureux accens ; on s'avance , on se presse , chacun veut être témoin de la joie du vieillard & de la bergère.

Mais Jacob prenant la parole : » O mes

enfans ! dit-il , que je suis loin de troubler nos transports ! ce jour doit être un jour de fête ; j'ai retrouvé mon fils , & vous un tendre frere : mais dans l'excès de notre satisfaction , oublions-nous qui nous l'a rendu ? La sensibilité mal dirigée dégénere en ingratitude. » Tandis que nos cœurs sont encore pleins de la plus vive allégresse , allons la répandre sur l'autel du Dieu d'Abraham , & non contents de lui offrir les prémices des biens de la terre , présentons-lui ceux de nos plus doux sentimens. » A ces mots ils lui ouvrent un passage ; & le vieillard suivi de tous les siens , s'éloigne , d'un pas majestueux de la cabane : au lieu de la joie où il vient de se livrer , éclate sur son front une sérénité tranquille.

Au milieu du hameau , des cedres & des palmiers dont la tête touchoit les nues , environnoient , dans un vaste contour & sur une colline , un autel formé de terre & couvert de gazon ; Abraham de ses propres mains l'érigea , & planta ces arbres ; ce fut là son temple & celui d'Isaac ; à travers ces rameaux s'éleverent vers le ciel leurs vœux & la fumée de leurs sacrifices ; les chœurs des oiseaux , qui sembloient chérir

cet asyle , y faisoient entendre une éternelle harmonie. Lorsqu'on approchoit de cette enceinte, l'idée de l'Etre auguste qu'on y adoroit, cet hommage si simple & si pur, le souvenir du vénérable fondateur de ce culte, cet ombrage antique & sacré, où quelque fois des anges joignoient leurs voix à celles des mortels, la nature entière présente à l'acte le plus solennel de l'homme, & la pensée que dans toute l'étendue de la terre, & dans cette multitude innombrable de temples, ce lieu seul étoit consacré au maître de l'Univers, tout y réveillait des sentimens sublimes, & frappoit l'ame d'une religieuse terreur.

Jacob monte cette colline qui tous les jours arrosée par ses ordres, & protégée des Intelligences célestes, avoit été garantie du fleau qui désoloit ce pays. Comme ces montagnes dont la cime élevée au dessus des nuages, & à l'abri de la foudre & des torrens, conserve sous un ciel toujours serein, une verdure éternelle, tandis que leurs pieds sont hérissés de glaces: de même ici les cedres & les palmiers prodiguoient leur antique ombrage, l'autel étoit revêtu de gazon & de fleurs, les Zéphyrs sembloient

s'être retirés en ce lieu , & tout le peuple des oiseaux , fuyant des climats dévastés , habitoient ce doux asyle. Le vieillard entre dans l'enceinte ; Sélima & Benjamin sont à ses côtés , & toute sa famille environne l'autel. Il se fait un grand silence ; chacun concentre sa joie au fond de son cœur ; tous , jusqu'aux enfans , imitent le recueillement de Jacob , qui levant les yeux vers le ciel , & tenant en main un chevreau : » Dieu d'Abraham & d'Isaac ! dit il , tu-es aussi le Dieu de Jacob ; tu ramenes l'allegresse dans nos cabanes ; tu ranimes ce cœur paternel flétri par la douleur & par les années ; tu me rends mon fils , mon fils que j'ai pleuré si long-temps ! tu l'as arraché aux bêtes féroces ; ta main l'a tiré du tombeau. Maintenant je ne te demande plus qu'une faveur : puissai-je avant de mourir voir ce cher fils , & le serrer dans mes bras ! Reçois cependant ces témoignages de ma reconnoissance , de notre reconnoissance commune , & la dernière victime que je t'offrirai dans ce lieu. . . . Fleurs ! envoyez vers le ciel votre plus doux encens : oiseaux ! joignez vos chants à ma voix : cedres ! palmiers ! exprimez ma joie par d'heureux frémissemens : que toute la na-

ture me seconde ! & vous mes enfans ! vous ne ferez pas insensibles , & vous vous unirez à mes transports. » En même temps il frappe le chevreau ; le sang coule sur l'autel , & des larmes de joie tombent des yeux du vieillard & se mêlent au sang de la victime. Alors Sélima ne pouvant plus renfermer ses sentimens en son cœur , se prosterne devant l'autel , l'embrasse , & leve vers le ciel ses regards ; sa bouche est muette ; mais la reconnoissance ne s'exprima jamais avec tant d'énergie ; ses pleurs inondent son sein , & à la fumée du sacrifice , qui monte jusqu'aux nues , se joint le pur encens de ses soupirs. Cependant les fleurs exhalent leurs parfums , les oiseaux entonnent des hymnes attendrissans , les cedres & les palmiers agitent leurs rameaux , la nature entière paroît sensible aux transports d'un pere , & sa famille fait entendre un agréable murmure. Mais le cœur de Siméon étoit troublé. » O Ciel ! disoit-il en secret , suis-je digne d'approcher de cet autel , & de mêler mes prières à celles du vertueux vieillard ? Je te bénis cependant d'avoir réparé mon crime , & fait descendre la joie dans le sein de ceux que j'avois remplis d'amertume. Mais puis-je

espérer que tu me pardonnes , & que je sois jamais délivré de mes remords ? » Tels étoient ses vœux , & en implorant le Ciel il n'osoit y élever ses regards.

Le sacrifice étant achevé , Jacob avec tous les siens , rentre dans sa cabane. Alors ses fils , aidés de leurs enfans , vont se charger des présens de Joseph , & les apportent à leur pere & à Sélima , qui embrassant ces dons : » O jour heureux ! s'écrient-ils , jour bien différent de celui où l'on nous présenta sa dépouille sanglante ! » Puis Jacob fait un grand festin à sa famille ; depuis l'absence de son fils c'est la première fois qu'il l'a rassemble. Pendant tout le festin on ne s'entretenoit que de Joseph ; le vieillard accumule les questions sur un sujet si intéressant. Mais il veut savoir par quelles circonstances son fils fut conduit en Egypte. Ils gardent tous le silence , & Siméon peut à peine cacher son trouble. Ruben prenant enfin la parole : » Joseph , dit-il . . . sans doute pour ne pas renouveler notre douleur . . . nous a peu parlé de ces tems malheureux Des brigands cruels après l'avoir frappé de plusieurs coups l'ont vendu à des Madianites . . .

qui l'ont conduit en esclavage. » Siméon pâlit à ces mots, & Jacob & Sélima soupirent. Le soir, la jeune bergere, rentrée dans sa demeure, s'arrête devant l'urne qui contenoit la robe de son amant, elle l'ouvre, & aujourd'hui elle l'arrose de larmes de joie. Ensuite elle se hâte d'ôter le cyprès dont la cabane étoit tapissée, & le sommeil lui amenant les images les plus riantes, suspend les transports tumultueux où son cœur s'est abandonné.

L'aurore éclaircit à peine les côteaux, & déjà le vieillard est éveillé par son allégresse : il se leve, & voulant se livrer seul à des sentimens si nouveaux pour lui, il porte ses pas dans un bocage; qui n'étoit pas éloigné de sa cabane. Occupé de Joseph & de l'espérance de le revoir, il arrive dans un lieu du bocage qui étoit sacré; l'on n'y voyoit qu'une grande pierre: mais alors les productions les plus insensibles de la nature étoient des monumens religieux. A l'aspect de cette pierre, Jacob se retrace un souvenir qu'avoit écarté de sa mémoire sa joye & le desir d'embrasser Joseph; il se rappelle qu'en cet endroit un Ange du Seigneur lui apparût, & lui adressa ces paroles. » Cette terre

que Dieu a donnée à Abraham, Dieu te la donne à toi & à ta race. » L'Ange disparut, & Jacob fit sur cette pierre des libations d'huile & de vin. Il se souvient de cet événement, & il lui semble que la voix immortelle, retentissant encore à son oreille, lui ordonne d'habiter à jamais cette contrée. En même temps il croit entendre Abraham qui lui dit. » Quoi ! tu veux abandonner ce hameau où l'Eternel a fixé mes pas, cet autel que je lui consacrai, cette cabane érigée par mes mains, ma cendre, & celle de ton pere & de ton épouse ! Tes os ne reposeront point auprès des leurs ! Que deviendront ces nombreux monumens qui attestent les faveurs du ciel & notre reconnoissance ? Tout sera donc effacé, & tes enfans iront se confondre avec un peuple idolâtre ! Le nom de Dieu sera éteint sur la terre, & mon ombre errante cherchera vainement ma race & des adorateurs de l'Eternel ! »

Jacob frémit à ce tableau : avec quelque ardeur qu'il desire d'embrasser Joseph & de terminer auprès de lui sa carrière, la religion a plus d'empire encore sur son ame que l'amour paternel. Cependant il soupire, il gémit, & penché

penché sur la pierre il l'arrosoit de ses larmes en s'écriant : » Joseph ! Joseph ! t'aurai-je retrouvé sans goûter la consolation de te serrer contre mon cœur , & ta main ne me fermera-t-elle point la paupière ? » Tandis qu'il éprouve ces combats , s'avance à travers les arbres une forme éclatante ; le monument religieux en est éclairé : son front étoit ceint d'une couronne qui sembloit composée des rayons du soleil , & son vêtement paroissoit teint de la pourpre de l'aurore naissante ; l'or & le saphyr brilloient sur ses aîles ; une joie tranquille , image du printems éternel qui regne dans les cieux , relevoit la beauté de ses traits & la majesté de sa personne. Le vieillard levant les yeux reconnoît l'Ange qui dans le même lieu lui apparut de la part du Seigneur : il se courbe devant lui , & cependant il craint d'entendre renouveler l'ordre qui l'agite.

» Bannis le trouble de ton ame , lui dit l'Ange , (& les échos d'alentour répétoient comme à l'envi les sons harmonieux de cette voix ;) je ne viens point condamner tes desirs : reçois le prix que sur la terre Dieu accorde à tes vertus ; livres ton cœur à l'amour paternel ; vas

embrasser ton fils. Tout l'Univers est le temple du Très-haut ; tu peux en tous lieux lui élever des autels , & l'aspect de ton fils sera pour toi & ta famille le plus doux monument de ses bienfaits. Vas, portes au siège de l'Idolâtrie le culte pur & sublime d'un Etre suprême ; que cette lumière , après avoir éclairé l'orient , se répande au midi. Ta race ne se confondra point avec cette race étrangère ; & si tu regrettes encore ce séjour , viens , suis-moi sur cette colline , & je te dévoilerai l'avenir.»

Le vieillard obéit , & arrivé au haut de la colline , il tourne les yeux vers une grande plaine. Il voit ses enfans multipliés en Egypte comme le sable de la mer , & la famille de Joseph honorée des Rois & des peuples ; lorsqu'il s'élève un tiran qui la réduit à l'esclavage. » Ils auront donc tous le sort de Joseph ! s'écrie Jacob ; mais quel est ce jeune homme d'une beauté frappante qui les console , qui les exhorte & les anime ? Il paroît de la même nation , & cependant il n'est point esclave ! »

» Ce sera un autre Joseph , répond l'Ange ; exposé dès sa naissance sur les eaux , & élevé à la cour des Rois , océan plus orageux , il brisera

leur orgueil , & fera le sauveur de son peuple.
Porte maintenant ici tes regards.

Alors Jacob voit une mer immense dont les flots agités montoient jusqu'au Ciel ; mais tout-à-coup il se fait un grand calme, l'Océan s'ouvre , & les vagues mobiles, semblant se consolider , forment des deux côtés comme un mur inébranlable. Un peuple nombreux marche dans cette route. Jacob, qui reconnoît ses descendans, est saisi de terreur. Bientôt son oreille est frappée du bruit des clairons, & des armes : il regarde , & il voit un Roi superbe , assis sur son char à la tête d'une formidable armée , pour suivre la race d'Israël ; toute la mer retentit du tumulte des chars , des courriers, & des cris menaçans : la terreur de Jacob redouble. Mais il voit ses enfans se ranger sur le rivage , & les Egyptiens , encore au sein de la mer , se préparant au combat , quand soudain la voix de l'Eternel se fait entendre sur les eaux , & que les vents déchainés les parcourent d'une aîle rapide : aussi-tôt les deux murs s'ébranlent, & comme un palais qui croule sur ses fondemens , les flots retombent avec un grand fracas , se rejoignent , & le gouffre dis paroît. Alors du

sein de l'abîme & à travers le tumulte des vagues émues, s'élevent des gémissemens & des cris, & la mer est couverte en un moment du débris des chars, d'armes, de coursiers & d'hommes qui luttent contre les ondes. Cependant les fils d'Abraham entonnoient sur le rivage un cantique sacré. Jacob levant les yeux & les mains vers le Ciel, unit sa voix à ce cantique.

La scène change, & il voit une montagne qui touche les nues, de sa cime embrasée roulent les éclairs & les tonnerres; on entend sonner la trompette sacrée des Cieux, & tout annonce que la Divinité est présente. Les descendans de Jacob environnoient la montagne, Il demande quel est ce grand spectacle. C'est l'Eternel qui parle, répond l'Ange; il publie les loix qu'il grava dans les cœurs des mortels, cœurs aussi mobiles que l'onde: puissent-ils désormais ne point oublier sa voix! »

Enfin Jacob voit sa race rentrée dans l'habitation de ses peres; l'autel élevé par la main d'Abraham s'est changé en un temple superbe; les peuples se rendent en foule à cette montagne sacrée, & il reconnoît la place où furent

les tombeaux de ses ayeux. Lorsqu'il détourne l'œil de cet aspect il n'apperçoit plus l'Ange : mais rempli de la joie la plus vive , il descend de la colline , & va donner à ses fils l'ordre du départ.

Aussi-tôt le tumulte regne dans toutes les cabanes : on charge les chariots ; on prépare le char. Ainsi dans une ruche on entend bourdonner le jeune essain d'abeilles , qui , déployant leurs aîles , quittent le lieu de leur naissance , pour fonder une nouvelle colonie.

Tout le jour se passe dans ces travaux , & déjà la nuit répandoit ses premières ombres sur la terre , lorsque Jacob , rassemblant sa famille , lui ordonne de le suivre.

Au bout du hameau étoit un bois agréable , que respectoient les vents , où l'Echo ne faisoit pas entendre sa voix , & où tout invitoit au repos ; un gazon toujours frais y couvroit la terre , & des fleurs innombrables y exhaloient un parfum éternel. Abraham venoit souvent se reposer dans ce bois , & regardant la mort comme un sommeil tranquille , que termine l'aspect d'un beau matin , il choisit ce lieu pour sa sépulture. On y voyoit sa tombe

antique & celle d'Isaac : l'orgueil n'y avoit point érigé de colonnes , ni gravé d'inscriptions ; mais lorsqu'on entroit sous cet ombrage on étoit saisi de respect ; on croyoit voir la Vertu elle-même assise sur ces tombeaux , & l'on vénéroit jusqu'aux arbres dans lesquels circuloit quelque partie de ces cendres sacrées.

Suivi de toute sa famille , & tenant en ses mains des fleurs que l'on avoit cueillies sur l'autel , Jacob arrive dans ce lieu , qui tous les jours arrosé par ses ordres , n'avoit point souffert du funeste fléau. La Lune répandoit sa douce lumière à travers le feuillage paisible ; le vieillard s'arrête devant la tombe d'Abraham, » Ombre vénérable ! dit-il , & tous gardent un profond silence ; reçois mon dernier hommage ; les fleurs renaîtront , & ma main ne les semera plus sur ce tombeau. Si je l'abandonne c'est pour embrasser mon fils , le seul bien qui me reste à goûter sur la terre , mon fils en qui respirent tes vertus ; mais quand le sommeil de la mort aura fermé mes yeux , je te rejoindrai , & ma cendre reposera auprès de la tienne. » Il dit , & après que ses mains tremblantes ont jetté des fleurs sur le monument,

il l'embrasse. Toute sa famille, jusqu'aux plus jeunes enfans, font les mêmes adieux aux restes d'Abraham. Mais lorsque Siméon approche à son tour de ce tombeau, où depuis son crime il n'a point porté ses pas, semblable au captif que l'on entraînoit au Mausolée de son vainqueur pour y être immolé, il pâlit, il tremble, il n'ose serrer entre ses bras cette cendre auguste ; il y est contraint cependant par la présence de son pere & de sa famille ; il se penche sur la tombe ; mais tout à coup il lui semble qu'elle s'ébranle & le repousse ; ses cheveux se hérissent, & il se relève saisi d'horreur.

Jacob, avec tous les siens, se rend ensuite devant le tombeau d'Isaac, sur lequel il répand aussi des fleurs, non sans être attendri. Enfin il arrive devant celui de Rachel. Il garde un moment le silence ; un sentiment plus vif pénètre son ame. » Chere épouse ! dit-il, je vais revoir ton fils, ta vive image. O ! si tes cendres, devenant moins insensibles, pouvoient participer à ma joie ! » En disant ces mots il se courbe sur le monument, & tandis que ses mains répandent les fleurs, il l'arrose de ses larmes ; puis il le serre long-temps contre son

sein : toute sa famille en est émue , & des pleurs coulent des yeux de Benjamin & de Sélima. Après qu'il a satisfait à ces doux sentimens de la nature , il attache encore une fois ses regards sur ces tombeaux & sur cette retraite paisible , après laquelle il aspireroit sans le desir de revoir son cher fils , & il rentre dans sa cabane.

La nuit n'avoit pas achevé sa course , & Sélima ne pouvant attendre l'heure du départ , quitte sa couche : le silence regnoit encore dans le hameau : pour ne pas troubler le sommeil du vieillard , elle s'approche doucement de son habitation , lorsqu'elle l'en voit sortir. Elle vole dans ses bras , & bientôt arrivent les fils de Jacob , leurs femmes , leurs enfans , avec le char & les nombreux chariots.

Alors Sélima rentre un moment dans sa demeure. » Adieu , dit-elle , berceau consacré à la douleur ; adieu cabane , qui n'as été qu'un séjour de deuil & de larmes : je n'ai point joui de ton éclat , & ce n'est pas pour moi que tu ranimeras ton feuillage ; témoin de mes regrets , tu ne le feras point de nos mutuels transports. Reçois les derniers pleurs que

m'arrache encore le souvenir de ma tristesse.» Elle dit, & quelques pleurs mouillent sa paupière. Mais aussi-tôt que sortant de la cabane, elle apperçoit Jacob & Benjamin assis sur le char, ses larmes tarissent ; l'allégresse anime tous ses traits ; elle s'élance d'un vol agile à côté du vieillard. Alors la famille de Jacob monte sur les chariots. Le char s'éloigne ; les chariots le suivent ; & d'innombrables troupeaux ferment le cortège. Jacob regarde pour la dernière fois sa cabane, & quoiqu'il aille voir son fils, il ne peut quitter sans attendrissement l'habitation de ses peres. Chacun tourne des regards émus vers sa demeure ; les hommes gémissent, les femmes versent quelques larmes, tandis que les enfans charmés de se rendre dans une contrée étrangère, poussent des cris de joie ; ces sons confus, joints aux voix des taureaux mugissans & des brebis bêlantes, retentissent dans les cabanes délaissées, & jusques dans le sein des tombeaux que l'on abandonne.

Cependant Joseph attendoit avec la plus vive impatience l'arrivée de sa famille. Semblable à celui qui pendant une nuit longue &

ténébreuse a roulé au milieu des fables mouvans d'Afrique, & dont l'oreille n'a été frappée que du fracas du tonnerre mêlé aux rugissemens des lions, s'il apperçoit enfin les rayons de l'aurore, qu'il entende des voix humaines, & qu'il marche sur une terre solide, il craint encore qu'elle ne se dérobe sous ses pieds, qu'il ne soit réplongé dans la nuit, & que les bêtes féroces ne viennent saisir leur proie : de même Joseph, qui trop souvent s'est vu précipité du faite du bonheur dans l'abîme de l'infortune, n'est pas exempt de craintes : combien de fois ne fut-il point arraché aux siens, à l'instant même qu'il croyoit les tenir entre ses bras ! Ose-t-il se fier aujourd'hui aux apparences les plus flatteuses, & peut-il se promettre que rien ne troublera sa félicité, & qu'enfin il se verra environné de de tous ceux qu'il aime ?

Un matin cependant il s'éveille avec une allégresse que depuis long-temps son cœur n'a point ressentie, & l'Ange qui, volant entre le ciel & la terre, publie plus promptement que la Renommée, les rares vertus & leurs récompenses, fait entendre ces mots à Joseph : » Ton

pere arrive. » Soudain se précipiter de sa couche, se couvrir de ses vêtemens, faire atteler son char, s'y élancer, prendre un rapide essor dans la campagne, est pour lui l'ouvrage d'un moment. Tandis que le char roule, il porte au loin ses avides regards. Enfin les voix de nombreux troupeaux parviennent à son oreille, & au bout de l'horison il apperçoit un nuage épais de poussière : comme si quelque Divinité, au sein d'une nuée, descendoit des cieux au secours des mortels, ainsi s'avançoient Jacob & sa famille. Alors volent les courriers de Joseph : ses yeux voudroient pénétrer à travers la poussière qui lui dérobe les objets les plus chers ; son cœur palpite, & le plus léger obstacle irrite son impatience. Mais lorsqu'ayant franchi l'espace qui le séparoit des siens, il entre dans le nuage, & distingue, quoiqu'encore foiblement, son pere & son amante, il saute de son char, & court à Sélîma qui voloît à sa rencontre. Il s'arrête quelques momens dans ses bras, mais la tendresse filiale l'emporte sur l'amour ; ils s'arrachent l'un à l'autre, & secondant Jacob, qui se plaignoit de la lenteur de la vieillesse, ils l'aident à descendre du char

Alors tous trois étroitement entrelacés, comme si la même ame les animoit, ils mêlent longtemps leurs soupirs, leurs larmes & leurs paroles entrecoupées. Jacob, tenant toujours ce cher fils entre ses bras, leve vers le Ciel des yeux où éclate la plus vive reconnoissance. » Grand Dieu! s'écrie-t il ... il est donc vrai... ce n'est plus la vaine image que j'embrasse... je mourrai satisfait. » A ces mots Joseph serre plus fortement le vieillard contre son sein : ayant résisté à tant d'infortunes il est près de succomber à l'excès de sa joie; il prononce avec ravissement les doux noms de pere & d'épouse, & les sentimens de l'amour & de la tendresse filiale, sans être affoiblis, sont confondus dans son ame. Sélima muette, tremblante, & comme égarée par la vivacité de ses transports, chanceloit dans les bras de Joseph; on voyoit palpiter son cœur; ses levres pouffoient de brûlans soupirs; tantôt ses larmes couloient en torrens; tantôt elles s'arrêtoient soudain, & toute sa sensibilité étoit concentrée en elle-même. Ils se tenoient entrelacés, comme si chacun craignoit qu'un objet si chéri ne lui échappât encore. Cependant ils étoient environnés

de leur nombreuse famille qui confidéroit d'un œil ému ce touchant spectacle. Enfin ils s'arrachent à ces doux liens, & se regardent avec les expressions de la plus vive tendresse : bientôt ils renouvellent les embrassemens : Joseph des bras de son pere passe dans ceux de son amante ; puis il revient au vieillard. Lorsqu'il a satisfait à ces premiers transports, il porte ses pas au milieu de sa famille : partout il voit ou ses freres, ou leurs épouses, ou leurs rejettons : il se prête à leur impatience ; sa sensibilité seule peut suffire à cette longue effusion d'amitié ; on entendoit un murmure agréable, entremêlé de cris de joie. Jacob & Sélima à leur tour sont témoins de cette satisfaction commune, qui se retrace sur leurs fronts, comme les rayons du Soleil resplendissent dans l'onde.

Mais Joseph rejoignant son pere & son amante, les place sur son char ; ils'y assied avec eux, tous remontent sur leurs chariots, & l'on prend la route de Memphis. Comme ils y sont arrivés, les peuples des extremités de l'Egypte viennent se prosterner devant le vénérable vieillard, pere du libérateur de l'empire : le Roi lui-même veut lui rendre quelque hom-

mage, & Jacob est conduit par son fils au pied du trône. Couronné de ses cheveux blancs & de ses vertus, sa vue frappe le Monarque, & il reçoit de lui un tribut de respect. Jacob bénit le Roi, qui lui demande son âge : » Il y a cent trente ans, répond-il, que je suis voyageur ; le tems de ma vie a été court & fâcheux, & n'a point égalé celui de mes peres. »

Cependant l'Egypte touche à la fin de ses calamités, & la nature va se parer de tous ses ornemens, comme pour embellir la fête du plus heureux hyménée. Le ciel s'ouvre & envoie ses bénédictions à la terre : un Ange, ministre de ses bienfaits, en descend : il commande aux nuées & à la tempête : les vents de Lybie sont enchaînés, & du midi s'avance majestueusement une longue chaîne de nuages qui apportent l'abondance. A ce fortuné signal le Génie de l'Egypte revole aux sources du Nil. Alors des torrens, semblables à plusieurs fleuves réunis, tombent des cieus : déjà coulent au sein des rochers les sources bienfaisantes ; grossies à chaque instant elles reprennent leur route accoutumée ; bientôt les nations voisines des Cataractes sentent trembler la terre, &

entendent un fracas terrible, comme si quelque astre fondeoit sur ce globe ébranlé. D'abord elles sont saisies d'épouvante; mais lorsqu'elles voient le Nil se précipiter à gros bouillons dans son lit aride, la terreur se convertit en joie; à mesure qu'il s'avance les peuples le reçoivent avec des cris d'allégresse. Maintenant il s'enfle, surmonte ses bords, & comme impatient d'arroser les terres qu'il a si long-temps abandonnées, il répand de tous côtés ses eaux impétueuses : l'Egypte entière est une vaste mer sur laquelle on apperçoit, comme autant de petites îles, des cités & des hameaux. Dès que le fleuve est rentré dans son lit, croissent à l'envi les fleurs & les plantes; l'Egypte renaît, & l'on diroit qu'elle s'élève des eaux parée de toutes ses beautés, ainsi que l'on peint la Reine des Amours sortant, ornée de tous ses appas, du sein des flots qui lui donnerent naissance. Les Peuples considèrent ce spectacle avec transport : déjà les oiseaux revolent dans les bocages ranimés; déjà l'on conduit les troupeaux dans les campagnes; tous célèbrent ce renouvellement de la nature, & l'homme unit ses chants à leurs voix.

Alors Joseph, à qui les habitans de l'Egypte ont confié leurs terres & tous leurs biens, les remet à leurs premiers possesseurs ; lui qui fut esclave & qui connoît les droits de l'humanité, il ne veut point assujettir une nation entière ; il fait que la fureté du trône & le bonheur des peuples consistent dans un heureux accord du pouvoir & de la liberté ; il leur rend leurs troupeaux & toutes leurs richesses, dont il fut si long-temps comme la Divinité tutélaire.

Puis, du consentement de Putiphar, il veut affranchir ses compagnons d'esclavage : mais depuis qu'il a su adoucir leur sort, ils le préfèrent à une condition plus relevée ; ils chérissent leur maître ; ils aiment leurs troupeaux, & déjà leurs yeux sont tournés vers les campagnes florissantes.

Maintenant qu'il a satisfait aux soins publics, il va se livrer aux plus doux sentimens. Déjà la cabane isolée où il pleura ses infortunes, est couverte d'un beau feuillage ; ses amis consacrent à l'embellissement de ce séjour les premières fleurs que voit rénaître cette contrée ; c'est là qu'il veut serrer les nœuds de son hymen. Comme il y conduit sa famille, Sélima lui dit :

» Que

» Que ne pouvons-nous former ces heureux liens dans la cabane nuptiale que tes mains éleverent au hameau paternel ! » Joseph ne lui fait aucune réponse , & lorsqu'ils sont entrés dans la forêt, Sélima est agréablement frappée de voir la parfaite image de cette cabane. Jacob se prosterne devant l'autel qui lui retrace celui d'Abraham.

Cependant il conduit à l'écart Joseph & Sélima. » Mon fils, dit-il, j'ai quitté pour toi l'habitation de mes peres ; je ne la regrette point , je t'ai revu ; mes derniers jours ranimés par toi, te seront consacrés, ainsi qu'un fleuve qui, près de se rendre à la mer, se détourne un moment de son cours pour arroser une riantة prairie. Mais quand ta main m'aura fermé les yeux, pourquoi serois-je enseveli dans une terre étrangère ? Promets-moi donc, en cette journée solennelle, de transporter mes cendres auprès de celles d'Abraham, d'Isaac, & de Rachel, afin que nous sortions un jour réunis du sein de la poussière. . . . Cependant ton cœur ne devine-t-il point mes desirs ? . . »

» Oui, répond Joseph l'œil inondé de larmes . . . après que je vous aurai rendu ces derniers de-

voirs . . . je vous promets que la mort ne nous séparera pas long-temps ; je veux que loin des pyramides & des Mausolées fastueux de l'Egypte , ma cendre repose auprès des tombeaux sacrés de mes peres . . . auprès de votre tombeau . . . ainsi je ne serai point arraché pour jamais au hameau paternel , & quand la terre s'ouvrira pour nous rendre à la lumière , nos premiers regards se rencontreront , & je volerai dans vos bras. » Sélima & le vieillard sont vivement attendris. Puis il interroge son fils sur les événemens qui l'ont conduit en Egypte. » Parles , lui dit-il , & satisfais enfin mes desirs. Ne crains pas de faire couler mes larmes ; ce seront les dernières que je répandrai , & désormais mon cœur ne goûtera que des sentimens de joie. »

Joseph hésitoit : sa langue se prêtoit avec peine à la feinte , lorsque Siméon sort tout à coup d'un bosquet où , avec ses freres , il avoit entendu cet entretien , & se précipite aux pieds du vieillard : il est quelque temps muet ; il tremble , & ses pleurs le suffoquent. Jacob & Sélima regardent Joseph qui , effrayé de l'action de son frere , veut le retenir. Mais

Siméon rompant le silence : » Tes efforts sont vains , dit-il , tu m'as pardonné ; mais je ne puis plus supporter mes remords , si mon pere , si Sélima ne me pardonnent. Vieillard infortuné ! dont je hâtai les pas vers le tombeau , tu veux savoir quel barbare a exercé sa rage contre ton fils , tu le vois devant toi. . . » Jacob pâlit. Alors Joseph tombe à ses pieds , & par sa voix & par ses larmes il lui demande le pardon de son frere. » Grand Dieu ! s'écrie d'abord le vieillard , j'ai pu produire un tel fils ! » Mais voyant les pleurs de Joseph & les remords du malheureux Siméon , qui , prosterné le visage contre terre , pouffoit des cris & des hurlemens , il lui tend la main. » Leves-toi , lui dit-il , à l'exemple de ton frere je te pardonne. » Sélima lui dit les mêmes paroles. Siméon se leve ; il n'ose encore embrasser son pere ; mais Joseph le conduit dans les bras de Jacob.

Alors rien ne trouble plus l'allégresse. Ils se rendent devant la cabane nuptiale , où les attendoit un festin champêtre. Putiphar , Ito-bal & les bergers du hameau y sont admis ; on se place autour d'une table immense : au milieu étoient assis Joseph & Sélima parés de guirlandes.

des, & le vieillard dont les cheveux blancs étoient couronnés de fleurs : tous se livrent à la joie ; Siméon même oublie ses remords. Pendant le festin Sélima présente une lyre à Joseph ; c'étoit celle qu'il avoit faite pour célébrer son hyménée, & que la bergere avoit suspendue aux rameaux d'un cyprès. Alors regne un profond silence, Joseph chante ces paroles, qu'interrompent souvent ses transports.

» Couvert long-temps des ténèbres de la mort, & comme enfermé dans une tombe, je ne chantois plus, je ne pouffois que des gémissemens, ainsi que les ombres plaintives ; les fleurs en s'épanouissant répandoient leurs plus doux parfums, & ma voix ne les célébroit point ; l'aurore se paroît de ses couleurs les plus touchantes, & j'étois insensible ; il sembloit que les fleurs environnoient ma froide cendre, & que l'aurore éclairoit mon tombeau. . . . Mais, ô Éternel ! tu dissipes les ténèbres de la mort, tu me rappelles à la vie, tu ouvres mes levres, & tu mets la lyre dans mes mains, . . . Reçois les premiers sons que je consacre à l'allégresse : envain les déserts &

les montagnes me séparent des objets les plus chéris , tu as fait disparoître les déserts & tu as aplani les montagnes : les forêts courbent devant toi leurs têtes superbes ; l'Océan qui frémit s'arrête à ta voix ; tu parles & les Astres se détournent de leur cours ; la nature entière s'anéantit & renaît à tes ordres. . . . Torrens de joie ! vous inondez mon cœur ; je suis entouré de tout ce que j'aime ; mes yeux , de quelque côté qu'ils se portent , rencontrent ou un pere , ou une épouse , ou de tendres freres , ou des amis qui me sont chers. Forêt solitaire ! où quelquefois je crus voir errer leurs images , aujourd'hui ce n'est point une illusion , je vois ici Jacob, Sélima, Benjamin, & toute ma famille. . . Cabane consacrée à la douleur ! tu es changée en cabane nuptiale. Feuillage arrosé de mes larmes ! tressailles de joie. Troupeaux qui participiez à ma tristesse ! bondissez maintenant. . . Et toi , lyre , qui fus suspendue à un cyprès funèbre , fais entendre en ce jour des chants d'hyménée ; le cyprès s'est converti en myrthe ; tes cordes célébreront , non l'éclat des grandeurs , non la pompe du trône , mais les vertus de Jacob , les charmes de Sélima , les douceurs de la

tendresse fraternelle, l'amitié, les fleurs, les ruisseaux, les bocages, & tout ce qui désormais va concourir à ma félicité. »

A ces accens, des larmes de joie coulent de tous les yeux. Jacob & Sélima, qui depuis si long-temps n'ont point entendu les chants de Joseph, sont pénétrés jusqu'au fond de l'ame. Après le festin les deux époux sont conduits dans la cabane sur un lit de fleurs odoriférantes où, dans les bras l'un de l'autre, ils oublient leurs malheurs. Cependant la lune leur envoie ses rayons à travers le feuillage ; les oiseaux, ne songeant point au sommeil, se rassemblent sur les rameaux qui formoient cette demeure, & célèbrent leurs transports, & le Nil coule avec complaisance devant ces lieux fortunés.

Quelques jours s'étant passés dans cette forêt, Joseph conduit sa famille dans la riante contrée de Gessen. S'il ne consultoit que son cœur, il vivroit dans ces lieux paisibles, auprès de Jacob ; sa main reprendroit la houlette, & de son palais il descendroit dans une humble cabane : mais insensible à l'orgueil & à l'ambition, il ne l'est point aux prières de son Roi, ni aux larmes de toute l'Egypte, & il conserve le rang où il est.

élevé. Il rentre dans Memphis avec Sélîma ; tous deux recommandent Jacob à Benjamin , & souvent il vient se délasser des soins publics dans le sein de son pere.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier ; *JOSEPH, Poëme en prose, en neuf Chants*, par M. B I T A U B É, deux volumes in-8°. imprimé à Berlin, chez Samuel Pitra, Libraire, 1767 ; & j'ai cru qu'on ne pouvoit trop favoriser la publication ou la réimpression de cet estimable Ouvrage en France. A Paris ce 27 Juillet 1767.

A L B A R E T.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé PIERRE PRAULT pere, Libraire-Imprimeur à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *JOSEPH, Poëme en prose*, par M. B I T A U B É ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes :

Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre ; un dans celle de notre dit sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquell vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, soi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trente-unième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre Règne le cinquante-deuxième. Par le Roi en son Conseil. Signé, LE B E G U E.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 1538. fol. 282. conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 11 Septembre 1767.

Signé, G A N E A U, Syndic.

C 14







PQ
1957
B52A65
1767

Bitaubé, Paul Jérémie
Joseph

ROBARTS LIBRARY
DUE DATE

JUL 20 1990

